

Le Samedi

VOL. X. No 30
MONTREAL. 24 DECEMBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 52 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

SOUVENIR



NOEL AU PAYS DES FLEURS.

LISEZ . . .



La Patrie

Voyez a ce que votre vendeur de journaux l'a fait en vente

ELLE EST AUSSI BIEN RENSEIGNÉE QUE N'IMPORTE QUEL AUTRE JOURNAL . . .

77, 79, 81 RUE SAINT-JACQUES.

The Sun Photo-Engraving Co.

D. LAPOINTE,
DIRECTEUR.

1685 RUE NOTRE-DAME (2e étage)
MONTREAL

RAPPELEZ-VOUS

Que la SUN PHOTO-ENGRAVING COMPANY peut faire pour vos Livres, Catalogues, Listes de Prix, Circulaires, Annonces de Journaux . . .

des Vignettes

mieux gravées, plus promptement livrées et à plus bas prix que n'importe où ailleurs

LA COMPAGNIE DE PORTRAITS VICTORIA

480 RUE CRAIG, Près du Champ-de-Mars

Aucune annonce a cette place afin de conserver la fraîcheur a la gravure de la couverture.

Est sans contredit le Meilleur Etablissement du genre au Canada !

Où l'on peut se procurer de bons et beaux . . .

... PORTRAITS

au Crayon, Couleur à l'Eau, au Pastel et à l'Huile. On y emploie les meilleurs Artistes.

LA RESSEMBLANCE PARFAITE EST GARANTIE

Et tout l'ouvrage est fait de première classe.

Les Prix sont très Modérés. Satisfaction Entière est Donnée au Public

UNE VISITE EST RESPECTUEUSEMENT SOLICITÉE

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs Propriétaires.

No 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

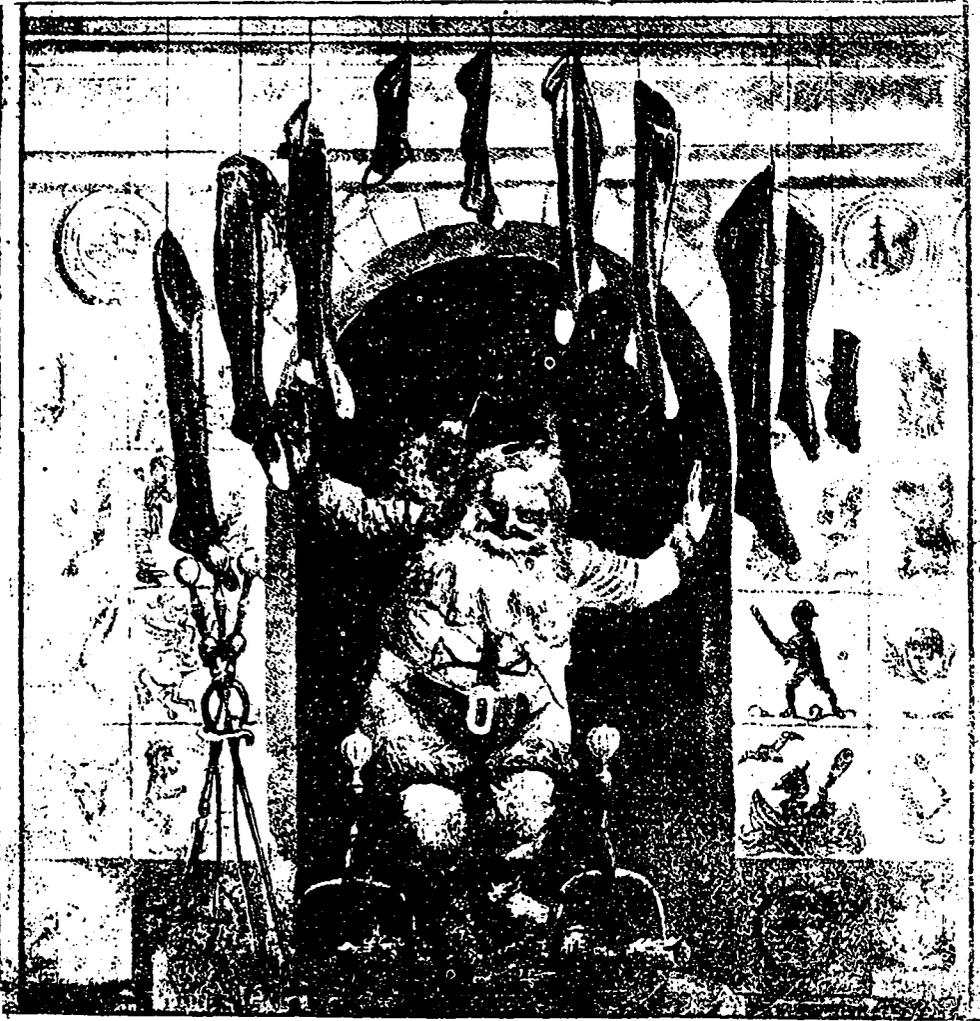
MONTREAL, 24 DECEMBRE 1898

NUIT DE NOEL



LA NAISSANCE DU CHRIST.

MONSIEUR SANTA-CLAUS



COMMENT IL PÉNÈTRE DANS LES MAISONS.

AVIS IMPORTANT.—L'abondance des matières nous force d'ajourner, au prochain numéro, les Réponses Graphologiques.

GERBE DE PENSÉES

La musique est la plus puissante des associations d'idées.

x

Il y a des gens qui mettent la poésie dans des livres, et d'autres dans la vie.

x

Prétendre à la reconnaissance du bienfait, c'est presque mériter l'ingratitudo.

x

L'équitation s'enseigne en deux leçons : la première apprend à tomber, et pour la seconde, on se ramasse.

x

Les émotions fortes sont rares et rapides, et il faut qu'il en soit ainsi, car l'âme humaine ne les supporterait pas longtemps.

x

En toutes choses, les commencements sont beaux, les milieux fatigants et les fins difficiles.

x

Il vaut mieux réserver son énergie en face du danger, que de l'user à le voir venir de trop loin.

x

Les paroles qui sortent de la bouche meurent dans les oreilles, mais celles qui sortent du cœur vont au cœur.

x

Dans les affaires de ce monde, celui qui ne tient compte que des intérêts fait un calcul aussi faux que celui qui ne tient compte que des sentiments.

x

Les enfants sont plus chèrement aimés de leurs parents qu'ils ne les aiment, et d'après l'ordre de la nature, c'est aux vieillards à partir les premiers.

CHARLES JOLLIET.



—Santa-Claus va-t-il venir ?

TROP D'UNE BONNE CHOSE

Madame Bonnebille.—Votre mari a-t-il été satisfait du présent que vous lui avez fait pour Noël ?

Madame Furet.—Oh, oui, plus que satisfait.

Madame Bonnebille.—Ah, tant mieux ! Et que lui avez-vous donc donné ?

Madame Furet.—Trois jumeaux, ma chère.

BÉBÉ ET TOUTOU

Bridgitte.—Madame, le bébé est parti et personne ne l'a vu depuis une heure, et il a laissé la porte toute grande ouverte.

Madame (très excitée).—Grand Dieu ! Il a laissé la porte ouverte ? Mon pauvre Fido a dû se sauver, et je suis bien certaine de ne jamais le revoir, le pauvre chéri !

AMÉNITÉS

Monsieur.—Je ne vois pas de quoi tu peux te plaindre ! Jones passe, tous les jours, la meilleure partie de son temps au club, et sa femme ne se plaint pas.

Madame.—Jones ne passe qu'une heure au club, chaque soir.

Monsieur (avec un soupir).—Oui, mais elle est la meilleure de sa vie.

PAS DE FLATTERIE !

Le juge (sur le point de prononcer la sentence).—En commettant ce vol vous avez fait preuve d'une habileté extraordinaire, et...

Le prisonnier (l'interrompant).—Pas de flatterie, Votre Honneur, pas de flatterie... je vous prie.

CRI DU CŒUR

Toto.—Dis, Bébert, tu sais, pour mon petit Noël, j'ai eu un petit frère !

Bébert (plutôt froid).—Ah ! moi, j'en ai pas, d'petit frère.

Toto.—T'en as pas ? Qui tu bat alors ?

A PROPOS DE JEU

Le curé.—Avez-vous dit quelque chose à votre mari à propos de mes observations sur le vice du jeu ?

Madame.—J'avais peur que cela ne soit pas le bon temps de le lui conter, car il a dit que si ce n'avait été la raffe de dinde, nous n'en aurions pas eu pour notre dîner de Noël.

BONNE RÉPLIQUE

Le juge Z... est affligé d'une figure où les lois de la régularité n'ont pas du tout été observées. Il a la bouche et le nez de travers ce qui, toutefois, ne l'empêche pas d'avoir beaucoup d'esprit, et de détester cordialement l'avocat X... L'autre jour ce dernier défendait devant lui un client affligé, lui aussi, d'une bouche aux proportions alarmantes.

—Votre client, dit le juge Z, ferait un excellent avocat : il est tout en... bouche.

Lorsque l'éclat de rire provoqué par cette boutade fut apaisé, M. X. répondit le plus naturellement du monde :

—Je crois, Votre Honneur, qu'il ferait un meilleur juge : sa bouche est toute sur un côté.

Cette réplique, pleine d'à-propos, tourna les rieurs du côté de M. X., et lui valut l'amitié du juge Z.

TROP PARLER NUIT

M. Maigrichon.—Le général Shafter pèse trois cents livres. Ce n'est qu'une bagatelle plus que vous, ma chère amie.

Mme Grosbidon (qui n'aime pas qu'on fasse allusion à sa corpulence).—Oui, et c'est trois fois votre poids en importance.

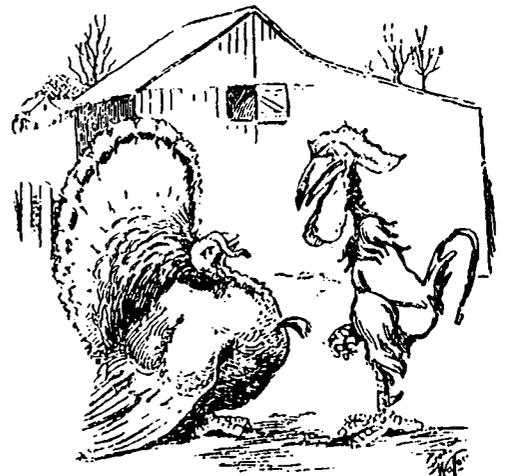
TROP RUSÉ

Crampon.—Je n'aime pas ce Lafinette. Il est trop rusé.

Tampon.—Qu'est ce qui te fait dire cela ?

Crampon.—Hier soir, comme j'allais chez lui, pour lui emprunter \$5, il m'a offert de me prêter cinquante cents, avant que j'aie eu le temps de dire un mot.

LEURS APPRÉCIATIONS

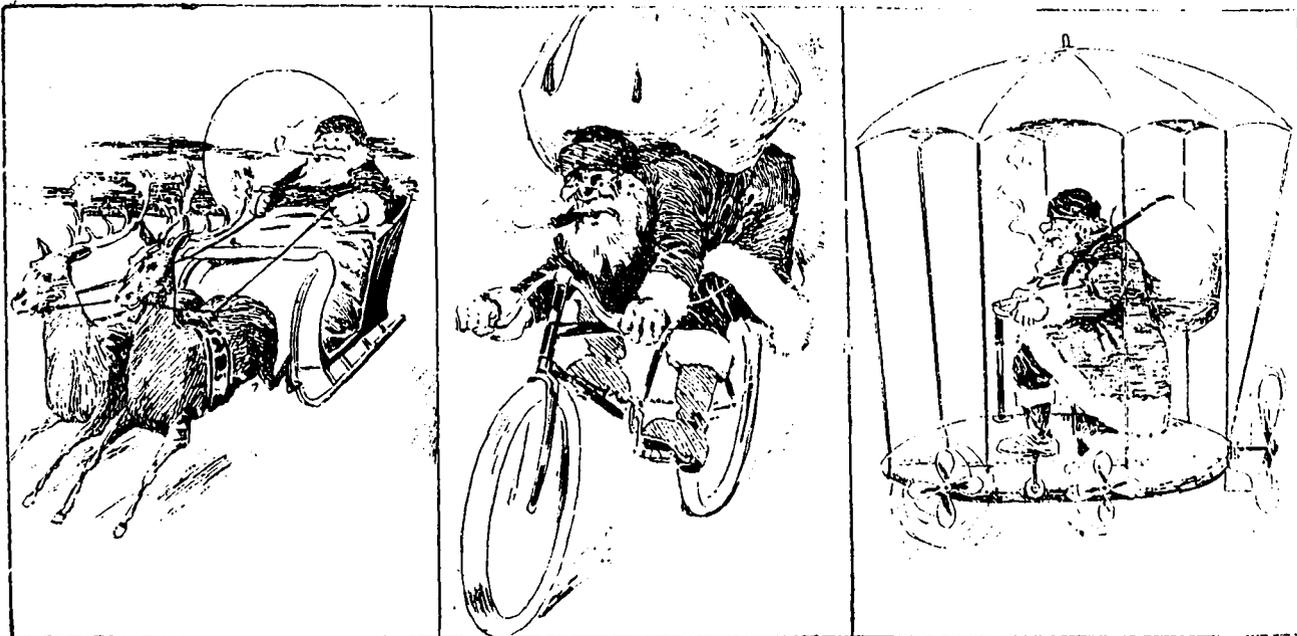


M. Grosdindon.—Comment peut-on être si maigre ?

M. Maigrecoq.—Comment peut-on être si bête ?

(On nous apprend à la dernière heure que M. Grosdindon est décédé la veille de Noël.)

L'ARRIVÉE DE SANTA-CLAUS, DIT LE "BONHOMME ÉTRENNES"



I Hier : En traîneau à cerfs.

II Aujourd'hui : En bicyclette.

III Demain : En ballon dirigeable.

Emaux et Camées

FETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXVII

LE BŒUF ET L'ÂNE

Comme il passait au bord d'un champ où, tête basse,
Un bœuf tirait l'araire et creusait des sillons,
Un instant Il rêva, l'œil fixe sur sa trace,
Puis, ouvrant les deux mains, Il sema des rayons.
Et songeant au bon grain, à l'ivraie, au mystère,
L'Homme que le travail des hommes attendrit,
Béni l'humble animal qui labourait la terre,
En murmurant : " Le pain du corps soutient l'esprit. "

* * *

Or, comme Il cheminait en suivant son beau songe,
Sous un frêle olivier, tout au bord du chemin,
Un vieil âne pelé qui tirait sur sa longe,
Avançant les nascaux, vint eslleurer sa main.

Et Jésus s'arrêta, songeant à cette crèche
Où l'âne, avec le bœuf, l'accueillirent enfant,
Où tous deux, à genoux dans la litière fraîche,
Sur ses petits bras nus souillaient, le réchauffant.

Longtemps Il regarda cette humble et lourde tête,
Ces poils longs et rugueux, ces deux gros yeux surpris,
Puis sa main caressa, sur les flancs de la bête
La trace du bâton qui les avait meurtris.

Vers l'âne enfin Jésus pencha sa face auguste,
Et le pauvre animal, se mettant à trembler,
Soufflait, tout haleçant sur les lèvres du Juste,
Ce grand soupir des cœurs qui ne peuvent parler.

JEAN AICARD.

INSTANTANÉS

LXXIV

NOËL SUR LA MONTAGNE

C'est aujourd'hui Noël et tout est en fête au village ; au village, dominé par la montagne si haute, si haute que, du faite, le ruisseau qui coule ici-près — parmi les hêtres — sur un fond de fin gravier, n'apparaît plus que tel un fil d'argent.

APRÈS CHRISTMAS



L'amusement des enfants, la tranquillité des parents.

Le soleil vient seulement de se lever et le vent — le terrible vent de Décembre — me glace affreusement. Mais je gravis la montagne, par le sentier abrupt serpentant aux flancs de l'étroit vallon, et je me réchauffe un peu, car la montée est rude.

Au travers des branches dénudées des hêtres, — les hêtres qui abritent le petit ruisseau — apparaissent des cimes pelées, blanches des neiges éternelles ; puis, dans la brume rendue lumineuse par le soleil levant, la ligne sinieuse des monts limitant l'horizon. Et, à mesure que je m'élève ainsi, les arbres, les fermes, les collines familiales, le village en fête, tout s'éloigne et s'efface, tellement que le ruisseau qui coule, en bas, — sur un fond de fin gravier, — ne m'apparaît déjà plus que tel un ruban d'argent.

* * *

Le long du sentier abrupt, serpentant aux flancs de l'étroit vallon, les maigres sapins eux-mêmes ont disparu.

Il n'y a plus, accentuant l'horreur grandiose du paysage, que des éboulis de rochers, bizarrement sculptés par le travail des gelées, effrités comme les ardoises d'un toit, par le vent, — le vent terrible de Décembre — qui, toujours, me glace affreusement.

Et quand, au dernier lacet du sentier abrupt, j'atteints le sommet de la montagne, sous mes pieds, brusquement, se déroule la plaine.

Mais ce n'est plus la plaine émergeant de la brume lumineuse d'un lever de soleil, c'est un tableau resplendissant dans la tonalité du soleil de midi, brûlant, écha-

tant, parvenu au zénith de la montagne.

O la sublime vision d'infini et de vertige !

Qui pourra dire la sauvage intensité de beauté atteinte par cet amoncellement cyclopéen de rocs bizarrement taillés, issant du précipice insoudable avec, de loin en loin et comme accrochées au pli d'un escarpement, la noire dégringolade des maigres sapins !

* * *

Mais me voilà parvenu au point culminant de la montagne. C'est de ce point que le ruisseau coulant en bas — parmi les hêtres — n'apparaît plus que tel un fil d'argent. Le soleil brûle ma tête, mais le vent — le terrible vent de Décembre — glace mon corps — affreusement — et je me réfugie au creux d'un rocher, à la lèvre même du précipice insoudable.

Un aigle plane au-dessus de moi tandis que deux coccinellos, collés au rocher blanc, semblent deux gouttes de sang ou deux perles de corail.

Que font donc ici, dans cet infini écrasant, là où l'aigle seul s'élève, — fixant le soleil, — les deux minuscules bestioles ?

Elles viennent, ces "bêtes à bon Dieu" des tout petits enfants, dans leur langage compris de Dieu seul, hélas, fermé pour nous, célébrer la gloire de celui qui, — pour sauver le monde, — naquit à Bethléem, il y a bientôt deux mille ans. Quel insondable problème que ce frappant contraste du doux et du terrible, de la faiblesse et de la force !

Quelle distance entre l'insecte et le mont orgueilleux chantant tous deux, pourtant, la puissance du Créateur !

Et, pensif, accablé, je redescends le sentier abrupt ; les pierres roulent sous mon pas pressé, car j'ai hâte d'échapper aux terribles pensées qui m'écrasent — si haut — ; à la sublime vision d'infini et de vertige semblant sourdre du précipice insondable et qui glaçant mon âme ; — au vent — le terrible vent de Décembre — qui glace mon corps — affreusement.

Et je rejoins enfin, en bas, le village en fête ; en fête, car c'est aujourd'hui Noël.

SILVIO

DEVINETTE



— Il y a un petit garçon qui s'est caché pour voir le petit Jésus. Où est-il donc ?

CONTE DE NOËL



Au temps du moyen-âge, où beaucoup d'hommes étaient cruels et sanguinaires par ignorance, où la loi du plus fort primait tout, la foi en Jésus-Christ, le Sauveur du monde, était grande ! Les villes lui élevaient des églises ; les artistes surgissaient de tous côtés pour édifier ces merveilles d'architecture que nous admirons encore, œuvres d'art pur, œuvres de foi vive, accomplies avec le temps et que le temps respecte.

A cette époque sombre et pourtant lumineuse, en l'an 1219, il se passa ceci, dit la légende :

Le soir de Noël, après avoir fêté, dans le céleste séjour, le divin anniversaire avec toute la pompe que comporte le ciel, Dieu le Père, le Saint-Esprit et tous les Saints du Paradis allèrent prendre du repos. — La Vierge Marie, suivie des Anges, des Archange et des Saintes, s'étant retirée, Jésus resta seul, souriant, heureux ; il ouvrit une fenêtre du ciel et regarda la terre.

Ses yeux s'arrêtèrent sur la France.

Le sourire disparut de ses lèvres divines et des larmes remplirent ses yeux. Il s'élança dans l'atmosphère et arriva dans un bourg infect où

deux truands, homme et femme, rouaient de coups un malheureux enfant de sept ans qui leur demandait grâce et pitié.

Son corps n'était qu'une plaie entretenue et avivée chaque jour par ces miséra-

bles dans le but d'exciter la générosité des passants, car le pauvre mendiait au profit de ces gueux.

— Ah ! tu t'endors dans un coin d'église et tu oses, un soir de Noël, revenir les mains vides !... Tiens ! tiens ! voilà qui va t'éveiller !

Et les coups de poings, les coups de pieds, pleuvaient drus comme grêle sur le petit martyr qui, arrivé au paroxysme de la terreur et de la souffrance, appelait Jésus à son secours.

— Il a bien autre chose à faire qu'à s'occuper de toi, graine de Satan ! ricanaient les monstres en frappant toujours.

A ce moment une lumière soudaine illumina le bouge, l'enfant se redressa, et, bravant la fureur de ses bourreaux, s'écria :

— Il m'a entendu, puisque je ne sens plus vos coups !... Merci, bon Noël, merci !

Son pâle visage devint radieux, un grand cri s'échappa de ses lèvres meurtries, et son corps, d'où le sang ruisselait, retomba sans mouvement... Jésus avait recueilli sa petite âme et l'emportait aux cieux !...

Mais voilà qu'arrivé au Paradis, saint Pierre barra respectueusement la porte à Jésus.

— Maître, dit-il, cette âme ne peut entrer ici. Dieu, votre Père, en créant le monde dans un ordre parfait, a donné à chaque créature un numéro de vie, vous le savez mieux que moi. La petite âme que votre charité amène n'a passé que sept années sur la terre et le numéro 56 qu'elle porte l'oblige à y rester quarante-neuf ans encore.





Jésus, fils obéissant, devint pensif, lorsque des gémisséments, et son nom prononcé avec ferveur, le tirèrent de sa méditation. Pour la seconde fois, il abaissa son divin regard sur la France!... un doux sourire éclaira sa face auguste. Pais, réveillant la petite âme reposant sur son cœur, il lui dit :

— Pour la coupe de misère que tu as bue jusqu'à la lie, et dont tu gardera souvenance, mon Père te fait conducteur de peuples : tu seras roi !... Tu pourras veiller sur les petits, défendre les faibles, et, humble toi-même, tu aimeras et protégeras les humbles, si tu veux me retrouver dans le ciel, où tout est joie et délice, où nul n'arrive,

sans avoir sur la terre souffert le mal avec patience et fait le bien avec persévérance. Ne tremble plus, petite âme. Accomplis ton devoir, crois toujours en moi, qui n'abandonne jamais ceux qui me servent comme je dois être servi.

Et Jésus redescendit sur la terre ; il s'arrêta devant le palais du roi de France.

Tout était en rumeur : peuples, gardes, valets, pages, seigneurs et nobles dames, pleuraient à sanglots, déchiraient leurs vêtements, criant : " Malheur ! malheur ! le Dauphin est mort ! "

Jésus passa au milieu d'eux et arriva dans la chambre où gisait, sur un lit de parade, un bel enfant de sept ans.

La reine Blanche, sa vaillante mère, tenait ses petites mains encore chaudes dans les siennes, se refusant à croire à son malheur, malgré les assertions des savants, des médecins, des empiriques appelés à son chevet, qui tous avaient espéré le sauver et qui maintenant avouaient leur impuissance.

— Non ! non ! je ne vous crois pas, gémissait la reine, c'est impossible !... Marie ! Mère de Dieu ! vous dont le cœur maternel a tant souffert, intercédez pour moi !... Jésus, qui pouvez tout, rendez-moi mon fils ! Je lui apprendrai à vous aimer, à vous servir, à être juste et bon, à faire le bonheur du peuple !... Si vous ne m'exaucez pas, que dirai-je à mon époux qui guerroye contre vos ennemis ? Jésus ! Marie ! rendez-moi mon enfant, et je vous jure d'élever à Dieu une sainte chapelle qui sera une des merveilles du monde !... La vie pour mon fils ! Pitié, pitié pour moi !

Et la reine, se prosternant, baisa la terre avec ferveur ; les assistants firent de même.

Pendant que tous les fronts étaient courbés, Jésus prit la petite âme, la posa sur les lèvres entr'ouvertes du Dauphin, dont le cœur se remit à battre ; Jésus toucha ses yeux fermés qui se rouvrirent ; Jésus bénit l'enfant royal et remonta au ciel.

La reine, en se relevant, vit son fils qui souriait, en lui tendant ses petits bras.

Par toute la France on cria : " Miracle ! Noël ! Noël ! Gloire à Jésus ! Gloire à Marie ! "

Cinq ans après, le Dauphin succédait à son père, devenait roi de France, tenait toutes les promesses de sa mère, gouvernait paternellement son peuple, se rendait célèbre et mourait saintement dans la cinquante-sixième année de son âge, sous le nom de Louis le IXe.

H. LAFONTAINE.

REPASSAGE DE NOËL.

Bébé est le fils d'une brave blanchisseuse dont la mère est très vieille et bien ridée. La vieille bonne femme adore Bébé et Bébé le lui rend bien.

Le matin de Noël, il avait trouvé dans son soulier un fer à repasser et il brûlait d'envie de s'en servir ; il le met donc sur le réchaud, comme il avait vu faire à sa maman ; puis, son nouveau jouet à la main, il grimpe sur les genoux de grand'maman.



— Prends garde, mon chéri, dit elle, ton fer est chaud et tu vas me brûler.

— Mais non, bonne maman, c'est parce que ta figure est chiffonnée et je veux te la repasser pour ton Noël !

PAS ASSEZ DE PLACE

Papa (qui est gendarme de son métier). — C'était donc toi, petite coquine, qui avait caché dans la cheminée mes bottes d'ordonnance ?

La petite Cécile. — Oui, p'pa ! C'était pour que le petit Noël les remplisse de joujoux et de bonbons, car mes souliers à moi, y sont trop petits.





I

La famille Paturot, qui comptait, outre papa et maman, trois garçons et deux filles, était ce qu'on peut appeler une famille modèle, surtout quelques jours avant Noël. De vraies petites nitouches. M. Paturot, légèrement sceptique, disait même que ça ne pouvait pas durer.

REDEMPTION

I

Le Christ est arrivé pour racheter la terre,
Il est venu donner le plus pur de son sang,
Et les peuples ravis par le divin mystère,
Sentent battre leur cœur en voyant cet enfant.

Les bergers et les rois tressaillant d'allégresse,
Arrivent à leur Dieu donner tout leur amour.
Ils viennent humblement apporter leur largesse,
Ils viennent humblement l'adorer tour à tour.

Chantez, terre, chantez, le jour de délivrance,
Chantez le grand repos après tant de combats,
Entonnez l'hosannah des peuples dans l'enfance,
Le Christ est arrivé, vous ne périrez pas.

Il est enfin venu le Rédempteur du monde,
Le promis éternel, le fils même de Dieu,
La nuit a disparu sous la clarté profonde,
Pour sauver l'univers se sont ouverts les cieux.

Ils est enfin venu, Celui que les oracles
Depuis longtemps déjà promettaient chaque jour,
Il est venu Celui qui fera les miracles,
Qui jettera partout des paroles d'amour.

Terre, terre, tressaille, il est là le Messie,
Étonne en son honneur un hymne triomphant,
Viens jeter à ses pieds, tes principes de vie,
Viens jeter à ses pieds le plus pur de ton sang.

O, donne lui joyeux tout le sang de ton âme,
Il vient pour te donner son amour et son sang,
Et chante à son oreille un cantique de flamme,
Il prêchera l'amour jusqu'au crucifiement.

Unis ton chant divin au chant même des anges,
Qui là bas dans les cieux disent leur "Gloria",
Que les humaines voix à leurs voix se mêlèrent
Pour clamer à Jésus un grand "Alleluia".

Et le voile du ciel à mes yeux se découvre,
Je vois de l'avenir, les suprêmes instants,
Je vois le ciel brillant pour un instant qui s'ouvre,
Et je lis le secret des siècles arrivants.

Le Christ vient aujourd'hui transformer notre terre,
Il vient donner à tous un sang neuf et vermeil,
Il vient nous arracher à la triste misère,
Jeter en notre nuit un rayon de soleil.

J'entends les chants d'amour des peuples au martyre,
Défiant les tourments, les glaives et le feu,
Redisant un cantique impossible à redire,
Et bénissant la mort qui les donne à leur Dieu.

Je vois les enfermés des mornes solitudes,
Les cilices au corps et la croix dans les mains
Armer pour le Seigneur d'énormes multitudes,
Accomplir des exploits, des exploits surhumains.

J'entends le chœur serein des vierges trois fois saintes,
J'entends l'hymne d'amour frissonner dans leurs cœurs,
J'entends des cris de joie au lieu de cris de plaintes,
J'entends les coups du moine englaçant ses ardeurs.

Et partout je contemple et la croix et l'épée,
L'épée aidant la croix, la croix calmant le fer,
Créant le fier duo que chante l'épopée
Et marchant à l'assaut de tout un univers.

Et c'est toi qui l'a fait ce triomphant poème,
C'est ta venue, ô Christ, qui commence le chant,
Le chant joyeux de vie écrasant la mort même,
Dans l'holocauste saint de ton crucifiement.

C'est par ta mort alors, qu'on venait à la vie,
C'est en pratiquant tout, qu'on trouvait plus que l'or
Dans ton cœur frémissant pour notre âme ravie,
Se trouvait l'existence et d'immenses trésors.

C'était l'âge parfait, l'âge des grands oracles,
Le monde revivait et devenait enfant,
S'il ne comprenait pas, il croyait aux miracles
Qui lui donnaient la vie et guérissaient son sang.

Tu fus le Rédempteur, le sauveur de la terre,
Le créateur nouveau, le grand semeur d'amour,
Tu jetas la clarté, dissipant le mystère,
Tu fermas le tombeau, tu nous remis au jour.

Pour cela nous t'aimons, nous marchons sur ta trace,
Nous bénissons joyeux le jour où tu nous vins,
Nous acclamons encor les effets de ta grâce,
Et nous te chanterons en des hymnes divins.

II

Mais hélas ce n'est plus comme au temps d'autrefois,
Non certes, ce n'est plus comme au jour de l'enfance,
Vainement nous criions sous les bords de ta croix,
Sur l'univers entier s'étend un grand silence.

Nous sommes plus vieillis que Lazare à sa mort,
Nous sommes frémissements sur les bords de la tombe,
Abîmés, englacés, incapables d'effort,
Et chaque heure sur nous comme un siècle retombe.

Nous endurons, hélas, nous souffrons dans nos cœurs.
— Un immense océan de souffrances morales
A noyé notre foi, balayé nos ardeurs,
Entrainé notre amour des choses idéales.

Comme un vaisseau perdu qui dérive sur l'eau,
Nous cherchons vainement le phare et ses lumières,
Nous cherchons vainement, tout hélas, est trop haut,
Et nous tombons vaincus, surchargés de misères.

Nous le savons, hélas, c'est là tout notre sort,
Il faut pleurer le jour, et puis la nuit encore,
Il faut recommencer à chaque instant l'effort,
Et laisser notre sang jaillir par chaque pore.

Eh bien soit, qu'il jaillisse, et jaillisse assez haut
Pour arriver à toi, Christ sauveur du monde,
Et qu'il parle plus haut que les verbes de l'eau,
Et que la voix des vents dans la forêt profonde.

Qu'il soit la voix humaine implorant son Sauveur,
Jetant au Christ naissant son hymne de détresse,
Lui disant de venir achever son labeur,
Et ressauver le monde abîmé de vieillesse.

B. DE FLANDRE.

Lac Témiscamingue, 19 décembre 1898.

UNE NUIT DE NOËL AU VIOLON

OU TREIZE A TABLE

(Pour le SAMEDI)

I

De ma vie je n'ai vu un homme aussi peureux que Jean-Pierre-Louis-Paul-Joseph-François Ladébeauche !

Un fou furieux le menaçant d'un revolver, un chien enragé le prenant aux mollets, un train express arrivant sur lui à toute vapeur, le jetaient dans des frayeurs inexprimables.

Il portait toujours des lunettes fumées parce que, disait-il : "On rencontre souvent dans la vie des vérités qui vous sautent aux yeux et que cela peut devenir dangereux." D'ailleurs, il se souvenait qu'un de ses parents avait eu jadis un œil crevé par un éclat de... rire.

C'était un homme pieux, qui, par esprit de mortification, voulait que sa chambre ne fut éclairée que par des jours de souffrances.

Pendant un long séjour qu'il fit au Brésil, il avait contracté une maladie d'estomac à force de manger le pain amer de l'exil ; un affront qu'il ne put jamais digérer aggrava considérablement le mal dont il souffrait.

Avec cela il était superstitieux ; au point que la fuite d'un notaire ou le suicide d'un caissier lui semblaient un mauvais présage, mais le chiffre 13 l'ennuyait encore davantage.

Il évitait soigneusement de le prononcer. S'il comptait, il disait : dix, onze, douze, ... quatorze ; vingt quatre, vingt cinq, ... vingt sept et de même pour tous les multiples de treize. Il disait aussi : fort aimable, fort étroit, pour n'avoir pas à prononcer : *treize* aimable, *treize* étroit, etc.

C'est puéril, direz-vous, j'en conviens ; n'empêche pas que le chiffre 13 faillit lui jouer un bien vilain tour.

II

Nous avions un ami commun qui demeurait au numéro 13 de la rue du Cherche-Minuit-à-Treize-heures ; quand je dis un ami commun, c'est bien une façon de parler, car il était en réalité très distingué.

Le vingt-quatre décembre 1896, cet ami nous invita, Ladébeauche et moi, à un repas de Noël. A peine étions-nous à table que quelqu'un s'avisa que nous étions treize convives.

— C'est, ma foi, vrai, dit un autre et nous sommes au numéro 13.

— Quel dommage que ce ne soit pas le *treizième* jours du *treizième* mois de l'année, ajouta un loustic.

NOËL EN FAMILLE — (Suite)



II

Vint le grand jour. Dès l'aube les cinq petits Paturots étaient munis de jouets divers desquels ils ne pouvaient plus se séparer. — Allons, à table ! disait maman, viens vite, Toto que je t'attache ta serviette ! Mais Toto restait sourd et il fallut que papa se fâcha très fort et menaçât tout le monde d'être privé de dessert pour que nos jeunes amis se décidassent à venir.

— En tout cas, fit un autre farceur, l'un de nous mourra avant le 25 décembre prochain.

Si vous aviez vu le visage de ce pauvre Ladébeauche, en entendant ces mots, vous eussiez juré qu'il était déjà mort ; il devint tellement pâle qu'il aurait fallu un teinturier pour lui rendre ses couleurs.

Le malheureux ne venait-il pas de se mettre dans la tête que c'était lui qui devait trépasser ! J'eus beau manger comme quatre, pour conjurer le sort, rien n'y fit ; dès ce moment, Ladébeauche ne connut plus de repos.

Il perdit l'appétit et le sommeil, mit ordre à ses affaires, rédigea son testament et attendit stoïquement l'entrée en lui de la maladie qui devait l'emporter.

III

Mais les mois s'écoulèrent et rien ne vint ; pas la plus légère apoplexie, pas le plus petit accident ; décembre ne daigna même pas lui apporter une bonne fluxion de poitrine.

Alors Ladébeauche se fâcha :

— Il faut pourtant que le sort s'accomplisse ! s'écria-t-il.

Et il décida de l'y contraindre.

Le soir du 25 décembre 1897, Ladébeauche alla s'enfermer dans sa chambre et, là, se mit à boire toutes sortes de liquides corrosifs, consultant la pendule et pleurant sur sa fin prématurée. Puis, appelant près de lui son fils Pamphile, il lui dit :

— Mon enfant, quand je serai mort tu n'auras plus de père...

— C'est vrai... p'pa !

— Tu as été jusqu'ici l'aîné de tes frères et sœurs...

— C'est vrai... p'pa !

— ... Jure-moi de l'être toujours ; jure-moi de transmettre à tes enfants le nom que je t'ai légué.

Le jeune homme, une main sur les yeux, l'autre sur la conscience, s'écria :

— Je le jure !... p'pa !

Quand la pendule sonna minuit moins vingt, Ladébeauche se leva et larmoyant, titubant, il sortit dans la rue, encombrée par la foule se rendant à l'église afin d'assister à la messe de minuit.

Une voiture au loin s'avancait, mêlant le bruit de ses grelots à celui des cloches de l'église appelant les fidèles à venir célébrer la naissance de l'Enfant Dieu.

Ladébeauche leva les bras au ciel :

— Adieu ! fit-il, ô Longueuil, mon berceau. O Canada, ma patrie !

Et il alla se jeter sous les pieds du cheval.

— J'vas l'tuer ! hurlait le cocher qui s'empressa de tourner bride.

IV

Le lendemain, Ladébeauche se réveilla dans l'obscurité profonde d'un violon de poste de police. Les vapeurs alcooliques qui l'enveloppaient la veille n'étaient pas encore dissipées. Il crut alors qu'il se trouvait au fond d'un caveau funéraire et, poussant un long et inexprimable soupir de satisfaction :

— Enfin, dit-il, je suis tout de même mort. Ça n'était donc pas de la blague !... Et se retournant de l'autre côté, il se rendormit.

ROBERT DE LONGUEUIL.

NOËL EN FAMILLE — (Suite et fin)



III

Ceci représente la table des Paturots, un quart d'heure après l'invasion des plus jeunes membres de la famille. On dirait un champ de bataille. Gaston essaie de chiper le polichinelle de Lilli qui hurle comme si on la brûlait. Finalement tient un discours incohérent à sa poupée pendant que Georget, fusil en main, entame une bataille rangée contre ses quilles ; Toto, lui, braille de douleur, son jouet vient de glisser dans la soupe. Madame est nerveuse et papa est en train de perdre les derniers cheveux qu'il possède.

L'ARBRE DE NOËL



CONCERT DE FAMILLE



L'HYMNE A NOEL.

DANS LE MONDE DES RATS



NOËL A LA CUISINE.

LE JÉSUS DE CIRE

CONTE DE NOËL

Pâle, gémissant, sans haleine,
L'enfant — il a trois ans à peine —
Est étendu dans son berceau ;
D'un deuil cruel se faisant fête,
La mort, implacable, le guette
Comme le chat guette l'oiseau

Il a voulu, désir étrange,
Il a voulu, le petit ange,
Avant de s'envoler au ciel,
Voir, sur un lit de paille blonde,
L'image du Sauveur du monde
Rire sous l'arbre de Noël.

Le front ridé, les lèvres blanches,
La mère en pleurs attache aux branches,
Aux guipures d'un vert sapin,
Des oranges, de menus cierges ;
Là haut, vers la Reine des vierges,
Sa supplique monte, sans fin :

« Secours des chrétiens, ô Marie,
« Toi, qu'en vain jamais on ne prie,
« Au nom de ton Fils tout-puissant,
« Au nom de tes douleurs de mère
« Quand il souffrit sur le Calvaire,
« Sauve, sauve mon innocent !... »

Minuit !... Les cloches carillonnent,
Minuit !... Dans le ciel froid rayonnent,
Par milliers, les étoiles d'or...
Minuit !... En la triste demeure,
La mère, toujours, prie et pleure
Auprès de son fils qui s'endort.

Soudain, les cierges resplendent,
Des chants suaves retentissent...
N'est-ce pas un songe ?... elle croit
Voir le mignon Jésus de cire,
Vêtu de lumière, sourire
Au petit qu'il touche du doigt !...

Le pauvre tressaille, il s'éveille...
Se peut-il ? sa joue est vermeille,
Il respire force et santé !
Plus de clarté mystérieuse :
Dans la chambre silencieuse,
Un doux parfum seul, est resté...

Sa mère, de joie éperdue,
Dit aux Cieux, qui l'ont entendue,
Sa reconnaissance, sa foi ;
L'enfant balbutie un cantique.
D'hors, dans la nuit magnifique,
Un astre brille sur le toit !...

MME DRUT-FONTES.

Le droit est un souverain légitime dont tous les partis réclament l'aodication. — G. M. VALTOUR.

Coutumes de Noël

DANS TOUS LES TEMPS ET DANS TOUS LES PAYS

La fête de Noël a pris naissance au commencement même du Christianisme ; mais, dans les premiers siècles, elle n'était pas célébrée à date fixe et ce n'est qu'au VI^e, qu'un concile la plaça définitivement au 25 décembre.

Au Moyen Age, en France, c'était par des jeux scéniques, — les mystères — inspirés de la Bible, qu'on fêtait la naissance de Jésus ; c'était également la fête des fous, car elle était accompagnée d'excentricités que nous trouverions, aujourd'hui, d'un goût douteux, quoique il soit resté, de cette bizarre coutume, quelques velléités païennes qu'on retrouve, un peu en tous pays, dans les réveillons ou agapes suivant, ordinairement, la messe où l'on célèbre la naissance du Christ.

En Espagne, le Petit Jésus est encore représenté par un jeune enfant, couché dans une crèche remplie de paille fraîche et auquel des personnages, figurant ceux de l'Adoration, viennent rendre hommage. Pendant cette cérémonie, danseurs et danseuses agitent les castagnettes et pincent les guitares, tout en exécutant, cierges allumés en mains, des pas chorégraphiques des plus osés.

Au XIII^e siècle, on échangeait, en France, en Espagne et en Italie et ce, entre amis ou parents, des gâteaux et des poulets rôtis, absolument comme, de nos jours, on se gratifie de bonbons et de sucreries.

Dans le Midi de la France, en Provence, les traditions d'il y a trois siècles sont encore fidèlement conservées et l'on garde, d'une année à l'autre et dans un coin du hangard, le *carégné*, vieux tronç d'olivier bien sec qui, le jour de Noël, sera couronné de feuilles de laurier, puis flambrera dans le monumental cheminée, pendant que les anciens raconteront l'histoire naïve du "petit Galiléen".

Traversons la France du sud à l'ouest pour assister, dans un village breton, à la célébration de la messe de minuit. Les douze coups viennent de tinter et la cloche de la petite église appelle les fidèles.

Hommes et femmes sortent des maisons, la lanterne allumée à la main, et se rendent en groupes à la paroisse.

Pénétrant sous le porche de l'église, chacun remet à une vieille femme qui y est installée, le falot qu'elle gardera pendant l'office et, en échange duquel, à la

sortie, on lui remettra une aumône proportionnée à la richesse du donateur.

Aumône et prière ! Deux choses simples et touchantes qui caractérisent, dans ces pauvres villages bretons, les fêtes de Noël !

Chacun connaît l'importance de la fête de Christmas en Angleterre, où elle est figurée, dans les plus riches comme dans les plus pauvres familles, par un arbre de Noël plus ou moins chargé de jouets, de bonbons et de fruits.

A Londres, de plantureuses guirlandes de dindes et d'oies grasses ornent les magasins de comestibles et, accompagnées du pudding national, forment la base des pantagruéliques repas à l'aide desquels les Anglais célèbrent le passage de l'ancienne à la nouvelle année.

En Allemagne, dans la plupart des provinces, l'usage de confectionner un arbre de Noël est également fort répandu ; mais, pour assister à une curieuse coutume, c'est à Berlin qu'il faut nous rendre.

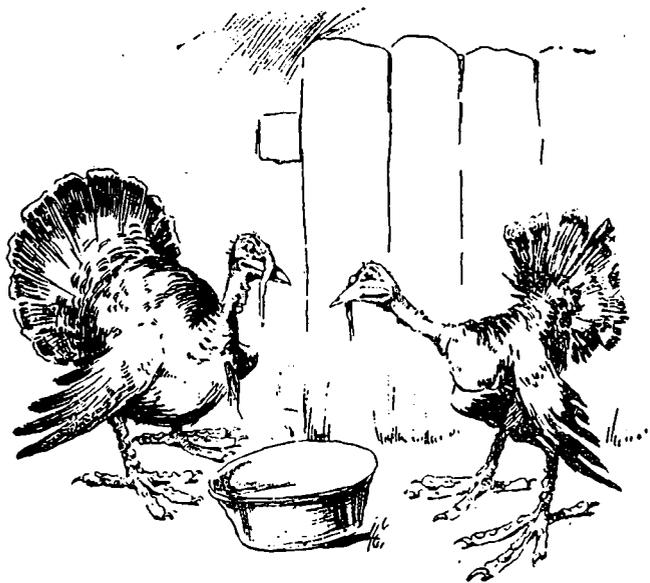
La veille de Noël, le malheureux étranger ou provincial qui, pour ses péchés sans doute, a arboré le chapeau haut de forme, est assailli par les cris, poussés de

LE POURVOYEUR DE NOËL



—Petits !... Petits !... Petits !...

SA PUNITION



M. Dindonmaigre. — Veux-tu que je te dise quelle sera ta punition pour ta glotonnerie ?

M. Dindongras (le bec plein). — Quoi ?

M. Dindonmaigre. — Quand tu mourras, tu iras dans un endroit chaud.

toutes parts, de : " *Hut ab ! Hut ab !* Chapeau bas ! chapeau bas ! " Ahuri, l'infortuné voit cannes et poings s'abattre en mesuro sur son couvre chef, vite converti en un piteux accordéon.

Et cela s'accomplit sous l'œil paternel des agents de police qui, ordinairement, consolent le propriétaire du chapeau par ces simples mots : " Pourquoi sortez-vous, aussi ? "

Goûtons la délicatesse de cette plaisanterie tudesque et transportons nous dans quelques pays plus pittoresques où le piquant de quelques coutumes bizarres est relevé par le costume national encore en usage.

Nous voici en Arménie, à Erzeroum, sous un ciel froid et clair rayé par le vol lourd des choucas, qui sont les corbeaux de là-bas.

Le matin de Noël, à l'aube, la jeune fille a pétri de ses mains un gâteau de maïs. Revêtue de ses atours des jours de fête, elle monte sur la terrasse dont est surmontée chacune des maisons arméniennes, et place son gâteau bien en vue, puis se blottit derrière une cheminée. Elle attend, oreille et œil au guet, un choucas en quête de nourriture. Un cri strident ! L'oiseau affamé vient d'apercevoir le gâteau ! Il tourbillonne puis, à tire d'aile, s'abat sur le friand morceau qu'il emporte dans son bec.

La jeune arménienne le suit anxieusement du regard. S'il s'en va bien loin, c'en est fait de son bonheur pour l'année.

Mais non, il redescend et va se poser sur le toit voisin !

Là demeure un jeune homme qu'elle choisira pour fiancé !

Passons en Russie ; il n'y a qu'un pas, du reste.

L'arbre de Noël est dressé chez le notable du village et tous sont invités. Là, aussi, il s'agit de fiançailles et la gentille comédie de l'amour va s'y jouer d'une façon mystérieuse. Toutes les jeunes filles ont la tête et les épaules cachées sous un long voile. Chacun des garçons s'efforce de distinguer celle qu'il aime et, quand il suppose l'avoir trouvée, on enlève le voile et les deux jeunes gens sont fiancés. Curieux hasard ! Jamais ils ne se trompent, mais je suppose qu'ici, comme partout, les jeunes filles ne sont pas à court de subtiles inventions pour se faire reconnaître de leurs amoureux.

Dans la Podolie et dans l'Ukraine, les enfants parcourent, à minuit, la campagne blanche de neige. Ils portent, au bout de longs bâtons, des lanternes recouvertes de papier huilé sur lesquels sont représentés les saintes images. Ils ont aussi un petit théâtre de marionnettes.

Arrivés devant l'isba d'un riche propriétaire, ils frappent en chantant et, y ayant pénétré, représentent quelque une des scènes de l'étable de Bethléem, puis ils font la quête et continuent leur route.

En Bosnie-Herzégovine, les paysans, l'avant-veille de Noël, s'en vont couper, dans la forêt, trois branches de chêne et trois bûches qu'ils emportent en ayant grand soin de n'en pas perdre l'écorce.

Le lendemain, au crépuscule, le berger de la ferme, suivi de son troupeau, frappe à la porte ; le maître lui remet une tasse d'orgo et la maîtresse un gâteau dont il mange trois bouchées et un verre de vin dont, après en avoir bu trois gouttes, il asperge son troupeau.

Puis il entre, s'assied à la place d'honneur et le repas commence.

À minuit, le maître place les trois bûches dans le foyer et y met le feu, on en recueillera les cendres qui seront répandues sur les arbres de l'enclos. Puis il rompt le gâteau de Noël qu'il mouille de vin.

À ce repas ne peuvent prendre part que ceux qui ont pardonné à tous leurs ennemis.

Cette fête de Noël, ainsi célébrée depuis des siècles, avec le même amalgame de foi chrétienne et de pratiques païennes, c'est le résumé de la vie entière de ces simples !

Mais quelque soit le pays où on fête Noël, n'est-il pas pour le croyant, pour la mère, pour le tout petit enfant, un nom qui sonne comme un carillon ? Ne constitue-t-il pas une date joyeuse et sainte entre toutes celles célébrées par les chrétiens sur la surface du globe ?

LOUIS PERRON.

AU RÉGIMENT

Le major Cassefer. — Ne m'avez-vous pas dit que le soldat Fringant a subi l'amputation d'une jambe sans murmurer ?

Le capitaine Mangefeu. — Oui.

Cassefer. — Et voilà que je l'entends crier comme si on l'écorchait vivant. Qu'est-ce qui lui prend ?

Mangefeu. — C'est le chirurgien qui essaye de lui extraire une dent.

DANS LE SOUBASSEMENT

Le petit Freddie. — Je souhaiterais que nous demeurions au dernier étage.

La mère. — Et pourquoi souhaiterais-tu cela ?

Le petit Freddie. — J'ai peur que Santa-Claus donne tous ses meilleurs présents avant qu'il ne soit descendu jus-qu'à nous.

UNE SURPRISE

Le mari. — Je voudrais bien être capable de recommencer ma vie encore une fois.

La femme. — Je suis surpris de toi. N'as-tu pas fait assez de bévues comme cela ?

Les grandes manœuvres militaires ne sont pas une répétition générale de théâtre : celle-ci ne laisse rien à l'imprévu ; celles-là doivent apprendre à lui faire face. — G. M. VALROUX

ERREUR BIEN EXCUSABLE



Santa-Claus. — Tiens, comme cadeau de Noël, je vais donner un nécessaire à barbe à ce jeune homme-là. Il sera archi-content. Le jeune homme n'a pas été content du tout.

CHACUN SON PLAISIR



LE NOËL DE MINET.

LES ROIS

La Vierge a mis dans la crèche
Jésus, couvert à demi,
Par un peu de paille fraîche,
Et près du bœuf son ami,
L'âne, tout doucement le
Son petit pied endormi.

Une étoile s'est montrée
A trois grands rois d'Orient ;
Par mainte et mainte contrée,
Ils l'ont suivie en priant :
Dans l'étable elle est entrée,
Où Jésus dort souriant.

Là ces mages qu'on admire
Et qui savent l'inconnu,
Offrent l'or, l'encens, la myrrhe,
A ce petit enfant nu
Qui dans leurs couronnes mire
Son beau sourire ingénu !

MALATESTA.

NOËL DES PETITS ENFANTS

Si je foille loin, bien loin dans mes petites imaginations d'enfant, je trouve des souvenirs où les mystères de Noël apparaissent absolument complexes et qui, tout en accommodant fort bien ma philosophie, fort élémentaire à cette époque, me paraissent, aujourd'hui, étrangement paisibles. Noël ! C'était alors un petit vieux à longue barbe de coton blanc, vêtu d'une sorte de robe de moine, à capuchon et tigrée de neige. Il portait une lourde besace dans laquelle la vagabonde folle du logis me faisait supposer toute une longue théorie de jouets à mon seul usage.

Ce bonhomme vénérable, je l'avais vu, propre et bien verni, dans les vitrines des marchands de jouets et rien, alors, ne me semblait plus naturel que de le supposer descendant, la nuit, dans la cheminée familiale, sans même s'y salir, afin de déposer dans mes chaussures, et à côté aussi, un tas de choses étéroclites mais désirées depuis si longtemps !

Comme le marchand de sable de la légende :

Le vieil homme tout noir, en silence est venu ;
On eut dit qu'il marchait sur la mousse
A pas lents et furtifs et pieds nus...
Dormez, la nuit sera douce.

J'avoue que, souvent, je le confondais en toute conscience avec le grand Saint Nicolas et même avec le Juif-Erreur !

Il y avait bien aussi dans mes visions un petit Jésus en cire ou en sucre que je trouvais un jour de Noël et qui me laissait cette mission que, longtemps, je ne pouvais ouvrir ni regarder sans être étrangement ému.

Dame, c'est qu'aussi c'était la première lettre que je recevais et elle était conçue en des termes qui ne me rassuraient pas trop :

"Si Loulou est bien sage cette année et qu'il sache mieux ses fables, le petit Noël et monsieur Saint-Louis lui apporteront à sa fête et à Noël prochain de jolis joujoux.

"Pour cette fois-ci il n'aura que mon portrait. " NOËL "

C'est que c'était signé... et j'étais à la fois bien fier et bien tremblant.

C'était à moi, bien à moi que la lettre était adressée, mais ce style administratif et surtout la quasi certitude de n'avoir de jouets qu'au Noël suivant me troublaient fort.

Il est vrai que l'auteur véritable de la lettre, mon excellent parrain, me faisait parvenir, le matin même, toute une charretée de jouets plus beaux les uns que les autres, mais la leçon avait été fructueuse et, à l'avenir, je sus beaucoup mieux mes fables, c'est du moins ce qu'on m'a raconté, mais on ne reste pas éternellement petit, hélas !

J'appris une quantité de choses, dans mes livres, d'abord, puis par la vision directe : je vis, de mes yeux vus, un petit ramoneur sortant un jour de la cheminée qu'il avait parcourue "du haut en bas", la raclette à la main, et je pus constater qu'il était affreusement noir ; que la suie était fort salissante et peu à peu je ne vis pas bien la relation existant entre le

petit Jésus rose, en cire ou en sucre, et le pauvre ramoneur tout souillé de son contact avec la suie de la cheminée.

Puis je mordis encore, davantage, à l'arbre de science et un jour, jour néfaste pour mes naïves croyances d'enfant, je surpris mon père en flagrant délit. Il jouait le Noël au naturel et je ne l'oubliais plus, mais fermais les yeux en acceptant les cadeaux qui me parvenaient par cette voie. Quel coup, mes enfants ! je crois que je devins un peu sceptique, à partir de cette époque ; ce qui est bien certain, c'est que je sus beaucoup moins bien mes fables, je crois même qu'à présent je ne les sais plus du tout.

Ces souvenirs de première enfance ne sont pas bien importants, ni bien intéressants, peut-être ? Mais ne rappellent-ils pas à plusieurs d'entre vous leurs premiers états d'âme ?

Mes enfantines conceptions de Noël ne doivent pas énormément différer des vôtres, monsieur ? Et si, devant le récit de mes impressions, intimes, à l'âge heureux où l'on reçoit des cadeaux de Noël, vous pouvez vous écrier : "Tiens, c'est drôle, voilà ce que je pensais aussi !" Je serai absolument charmé du petit plaisir que je vous aurai procuré.

O les bons souvenirs qu'évoque cette vieille et naïve croyance de l'intrusion de Noël dans nos habitations par cette ouverture bien banale qui est la cheminée ! Et que tout conte, toute histoire qui y a trait nous émeut doucement, si sévère qu'ait été la vie pour nous, si sceptiques que l'âge nous ait faits ? Que les somers, les réveillons ou le bruit remplace la joie, travestissent malhabilement la fête familiale, toute paisible et pourtant si solennelle qui, dans notre enfance, accompagnait la légende joyeuse !

Quelles splendeurs vaudraient-elle la paisible réunion, autour de la dinde traditionnelle, bourrée de marrons ; du gâteau confectionné par l'aïeule et de l'attente fébrile avec laquelle nous attendions, haletants, le moment où, les douze coups de minuit sonnant, un des coavives entonnait, d'une voix émue, le fameux Noël d'Adam :

Minuit, chrétien, c'est l'heure solennelle.

PARISIEN

UNE BONNE AME

Cet excellent Taupin est légèrement pique-assiette, mais il trouve toujours moyen de relever d'un prétexte son encombrante spécialité. Sa dernière trouvaille en ce genre est merveilleuse.

—Où vas-tu ce soir, lui dit Goutran. Tu sais que c'est Noël et par conséquent réveillon.

—Oh, je ne l'oublie pas, fait Taupin, et je vais dîner chez la veuve de cet excellent Guibollard. Je dois bien cela à la mémoire de mon pauvre ami.

UN MATÉRIALISTE



M. Ducanard.—Alors, vous ne croyez pas à la transmigration des âmes ?
M. Lecoq.—Ah ma foi, non ! Je ne crois pas à la vie future. Pour moi, j'estime que quand on est rôti ou bouilli c'est la fin de nous tous.

Si vous toussiez prenez

BAUME RHUMAL

LETTRE DE LILI A M. SANTA-CLAUS



Cher Santa-Claus,

Je vous ai manqué, hier soir, mais je ne suis à blamer qu'à moitié et si je vous avais vu, je vous aurais embrassé. Je vous ai pourtant bien guetté, mais vous n'êtes pas venu ; j'étais assise avec ma poupée près de la cheminée ; ma poupée, celle que vous m'avez apportée l'an passé, et j'ai attendu, attendu ! Tout était bien préparé, pourtant ! Tous mes bas pendus en rang sur des cordes et rien !... Dolly, c'est le nom de ma fille, s'est endormie et moi aussi et maman m'a dit que voyant cela, elle m'avait portée dans mon lit. C'est à ce moment-là, que vous êtes descendu par la cheminée et avez rempli mes bas.

Je vous remercie beaucoup, M. Santa-Claus, mais à la prochaine fois, si nous dormons encore, réveillez-nous ! Je voudrais tant vous voir.

Votre petite LILI.

NOEL

Minuit ! Les douze coups s'éteignent dans le bruit
Du carillon joyeux reprenant sa volée,
Déjà l'étoile d'or des cierges s'est voilée,
Et dans l'air plein d'encens, plus pâle déjà luit.

Ceux que sous le ciel clair, une étoile conduit,
Emplissent de l'église en feu la triple allée,
Toute humaine douleur sur terre est consolée,
C'est l'heure où Dieu naquit, l'heure sainte... Minuit !

Tandis que des croyants, très lent grossit le fleuve,
Plus fier que les abbés sous leur chasuble neuve,
La hallebarde au poing, les mollets écartés,

Pareil au général dont défile l'armée,
Le suisse, de l'encens savourant la fumée,
Se délecte à l'écho vibrant des adestés.

ARMAND SYLVESTRE.

PAF !

LE JOUJOU DE NOEL

— Paf ! murmura l'enfant.
Et il rendit l'âme.

Le père venait de sortir, sanglotant, affolé, pour rapporter, lui, ce joujou que personne n'avait su trouver, ni valets, ni cocher, ni femmes de chambre, ni nourrices.

Près du petit lit, la mère, d'abord agenouillée, maintenant repliée sur elle-même, respirant sans exister, se tordait, l'œil sec, en un spasme effroyable.

Après six semaines de veilles, après six semaines d'une lutte incessante où la pauvre femme avait, on peut le dire, comme lutté corps à corps avec la maladie, elle venait d'entendre le dernier râle de son enfant, de son cher, cher petit enfant.

— Paf ! avait-il soupiré. — Et il était retombé ; inerte.

Il rêvait un joujou.

Lequel ?

Son pauvre cerveau, troublé par la fièvre, n'en savait plus le nom.

Les parents, les amis avaient envoyé au petit malade tout ce que le luxe parisien a su inventer de jouets princiers.

Et, près des fioles pharmaceutiques, pêle-mêle et délaissées, il y avait là des joujoux dont le prix eût fait vivre une famille pendant toute une année.

Ça ne l'avait pas empêché de mourir.

Tous ces joujoux, on avait essayé de les lui faire regarder ; il ne les avait même pas vus.

Il en voulait un autre.

Un autre, qu'un jour il avait aperçu aux mains d'un "gamin des rues", un autre qui l'avait charmé, un autre qu'il avait envié, un autre qui faisait Paf !

On avait envoyé partout.

De partout on avait rapporté un jouet qui, jamais, n'était Celui-là.

Dans son délire, vers dix heures, il avait entendu les cloches, ces cloches joyeuses qui, à franche volée, annoncent la Bonne Nouvelle, la naissance de l'enfant Dieu.

Il avait demandé ce que c'était.

Et on le lui avait dit.

— Noël ! Le petit Jésus, maman ! s'était-il écrié avec feu, il faut me mettre mon soulier... Paf ! Il me l'apportera, lui !

Eile avait mis le petit soulier, et le père, alors, était parti et, les pieds dans la neige, cherchait, comme un fou, au hasard des étalages, le joujou qui faisait Paf !

Recherche inutile ! Jamais le petit enfant ne sourirait au joujou de son rêve, jamais plus il ne sourirait à rien !

* * *

Juste au moment où la Mort sortait de la cheminée, le petit Jésus y arrivait.

— Je vois briller dans ta main une âme de petit enfant, dit-il ; tu vas me la donner. Et, se reprenant, tu vas me la rendre.

— Monsieur l'enfant Jésus, vous me demandez l'impossible.

La Mort allait s'envoler. Jésus la retint par l'humérus.

— Je te dis que tu vas me la rendre.

— Mais...

— Non, pas de mais, je le veux ainsi.

— Mais, monsieur l'enfant Jésus, ça ne s'est jamais fait.

— Ça se fera.

— Ça ne s'est jamais vu.

— Ça se verra.

— Que n'êtes-vous arrivé une minute plus tôt ; j'aurais été trop heureuse de vous obliger, mais maintenant...

— Rends-la moi, dit simplement Jésus.

Et il s'assit sur un côté du tuyau de la cheminée, forçant à s'asseoir avec lui la Mort qu'il n'avait pas cessé de tenir par l'humérus.

— Considérez que je ne suis pas libre, répliqua celle-ci, que ce qui est fait est fait, que je suis responsable et que...

— Ta, ta, ta, fit Jésus, je le veux et je l'aurai.

— Je vous en supplie, laissez-moi aller, j'ai fort à faire...

— Donne-moi l'âme.

— Quelle situation est la mienne ! Vous allez me mettre en retard et m'obliger à une épidémie pour me rattraper.

— Donne-moi l'âme.

— Je vous en conjure...

— Une âme de quatre ans !

— L'âge ne fait rien à l'affaire, ce qui est immortel n'a pas d'âge, mais celle-ci est rayée de la vie physique, je ne puis altérer mes écritures.

— Ça ne se verra pas. D'ailleurs, si on s'en apercevait, n'aie pas peur, je répons de tout.

— Eh ! monsieur l'enfant Jésus,

je n'en doute pas, mais, voyez-vous, c'est toute une affaire. Quand vous avez ressuscité Lazare, vous ne pouvez vous faire une idée des tracas que cela m'a occasionnés, ce que j'ai eu de démêlés, ce qu'il m'a fallu dire de paroles...

— Paroles inutiles. Rends-moi l'âme ou je ne te lâche pas.

— Demandez-m'en une autre, dix autres, cent autres, qu'est-ce que ça me fait, à moi !

— Non, c'est celle-là que je veux.

Au reste, tu n'avais pas le droit de la prendre.

— Le droit ? murmura la Mort qui, pourtant, ne s'étonne pas facilement ; le droit, qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est que, le jour où je nais il

NOEL AU POLE NORD



Un cadeau bien accueilli.

IL NE FAUT PAS SE FIER AUX APPARENCES



I
Madame Gédéon.—Ah ! massa Dindon, c'est toi pou si qui va faire un bon diné de Noël !...



II
...Tiens, vieux, attape ça en attendant...



III
... Voilà un massa dindon qui a bien des plumes...



IV
... Ciel... Mitrécote, qui jamais avait pensé ça ?

t'est défendu d'emporter des âmes de petits enfants. Noël est un jour de liesse. Alors que ma Mère sourit, j'entends qu'il n'y ait pas de mères qui pleurent.

—Oh ! fit la Mort, visiblement gênée, autrefois, je ne dis pas, mais, à l'époque où nous vivons...

—Autrefois, pour moi, c'est toujours ; tu parles en tête folle, en cerveau creux. Allons, rends-moi l'âme.

—Enfin, pourquoi tenez-vous tant à celle-ci ?

—Mes raisons ne te regardent pas ; j'y tiens, je n'en démordrai pas.

Et, se parlant à lui même, il ajouta :

—L'enfant a cru en moi. Il ne sera pas dit qu'il aura cru en vain. Il aura son joujou.

—Monsieur l'enfant Jésus, reprit la Mort d'un accent tout à fait plaintif, lâchez moi, je vous en prie. Il neige affreusement, il fait un vent terrible, je commence à me geler.

—Je n'ai pas froid du tout.

—C'est que vous avez votre auréole qui vous préserve, mais moi...

—Je ne céderai pas. J'ai la patience et j'ai le temps.

—Je grelotte, mes dents claquent, j'ai l'onglée.

—Souffle dans tes doigts.

—Mais je ne puis pas, précisément à cause de ce que je tiens.

—Donne le moi donc.

La Mort eut un mouvement de colère, elle ne répondit mot, elle pleurait de rage.

Tranquille, Jésus tira d'une poche de sa robe blanche un de ces petits pistolets de treize sous auxquels un bouchon est attaché par une ficelle rose.

—Une arme, en vos mains ? fit la Mort un peu surprise.

—Eh ! oui. Cela t'étonne. Tu seras bien plus étonnée tout à l'heure.

—Vous n'allez pas me tuer, je suppose ?

—Bien plus étonnée quand tu auras vu de quelle façon je vais m'en servir pour rendre la vie.

—Rendre la vie... avec un pistolet ?...

—Je ne peux pas l'impossible, mais je peux bien des choses, et c'est avec ce joujou que je compte rendre au petit enfant son âme, quand tu te seras enfin décidée à me la remettre, ce qui ne va pas tarder.

Devant tant de persistance, la Mort dut se garer, en même temps qu'elle était prise d'un violent étournement.

—A tes souhaits, fit Jésus.

Et, profitant de l'instant favorable, il lui arracha la petite âme.

—Tu vois, cria-t-il triomphant, je la tiens ! Quand je te le disais !

Et il introduisit la petite flamme bleue dans le canon du petit pistolet qu'il boucha avec le petit bouchon.

La Mort, atterrée, le regardait opérer.

Après avoir tenu l'arme suspendue au-dessus du tuyau, bien au milieu, il la laissa choir.

—Ma volonté soit faite, dit-il.

On l'entendit dégringoler, se heurtant de gauche et de droite à toutes

les aspérités de la cheminée, tombant toujours plus vite avec grand fracas.

Pan, pan, pan, pan ! Boum, vlan ! Pan, vlan ! Boum, crac ! Fra, fra, fra, fra, boum. Boum, fra, clic, pan, vlan ! — Paf !

Paf !

L'enfant eut par tout le corps un sursaut et, se dressant à demi :

—Maman, maman ! Petit Jésus m'a apporté mon joujou ! Paf !

Petit Jésus venait de lui renvoyer son âme.

JULES DE MARTELLO.

L'UTILITÉ DU CITRON

Chaque famille devrait avoir sa provision de citrons. Ce fruit, en effet, peut servir à une foule d'usages différents. Par exemple, le jus d'un citron, pris chaque matin dans de l'eau chaude, est un excellent correctif du foie, et le meilleur remède contre l'embonpoint.

Le jus de citron mêlé à une quantité égale de glycérine, forme une composition sans pareille pour humecter les lèvres des malades fiévreux.

Un peu de jus de citron dans un verre d'eau pure, est un excellent dentifrice. Non seulement il nettoie les dents, mais de plus, il adoucit l'haleine.

Une cuillerée à thé de jus de citron dans une petite tasse de café noir, guérira un mal de tête bilieux.

Une cuillerée à thé de jus de citron dans une tasse d'eau chaude nettoiera parfaitement les mains et les ongles.

Le jus de citron avec du sel fera disparaître les taches de la toile, sans brûler le tissu. Il suffit de frotter les taches avec le jus de citron salé, et de laisser sécher au soleil.

DATE MÉMORABLE

Madame (réfléchissant).—Voyons ! A quelle date

la guerre a-t-elle été déclarée ?

Monsieur (vaguement rêveur).—C'est le 20 juin 1894 que nous nous sommes mariés.

ELLE LE SENTAIT

Monsieur.—Hein !... comment me trouves-tu depuis que je fais de l'automobilisme ?

Madame.—Je sens ça... tu as l'air d'avoir une mine de pétrole.

PAS CRÉÉ POUR LA SOLITUDE

Bébé.—Alors dis, maman, le petit Noël il est tout seul, tout seul ?

Maman.—Oui, tout seul, mon chéri.

Bébé (d'une voix creuse).—Comme il doit avoir peur des voleurs !

ÉVIDENT

Mme Penoute.—Cet homme a-t-il déjà été fermier ?

M. Penoute.—Non.

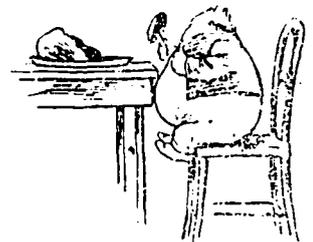
Mme Penoute.—Mais il parle sans cesse des charmes de la vie de campagne.

M. Penoute.—Exactement. C'est ce qui prouve qu'il n'a jamais été cultivateur.

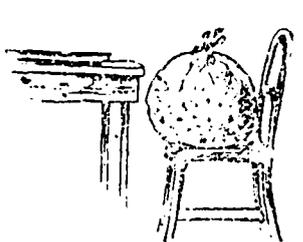
THEORIE DE L'ÉVOLUTION



I



III



IV

De jeune garçon à pudding.



VISION DE NOEL. PAR GIUSEPPE MENTESSI.

Nouveau Feuilleton du "Samedi"

Les ...
Martyrs de
Morgoff

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIÈRE PARTIE

Les Deux Sœurs

I. — UN GRAND MARIAGE

Dans les derniers jours de mars 1807, tous les journaux de Paris publiaient cet Écho sensationnel :

"C'est le 5 avril, à midi, qu'aura lieu, à la mairie du VIII^e arrondissement, le mariage de Mlle Edmée-Adrienne de Chancel, fille du baron Edouard de Chancel, avec le comte Charles-Henri de Guérande.

"Cette union de deux familles, qui comptent parmi les plus riches et les plus anciennes de France, est un événement pour la haute société parisienne où l'on ne s'entretient que de la merveilleuse beauté de la fiancée et de sa dot fantastique qui ne s'élèverait pas à moins de quarante millions.

"La cérémonie religieuse sera célébrée le lendemain à la Madeleine, et la bénédiction nuptiale donnée aux jeunes époux par Mgr de Guérande, cousin germain du fiancé."

Aussi le 5 avril, les abords de la mairie du VIII^e arrondissement étaient-ils assiégés dès le matin par une foule si considérable que, malgré un service d'ordre très bien organisé, le flot des curieux qui sans cesse grossissait avait failli à plusieurs reprises envahir l'édifice municipal.

Soudain, un grand silence se fit, et dans l'impatience du spectacle attendu, tous les yeux se tournèrent vers la rue par laquelle allait déboucher le cortège.

Midi sonnait.

Le dernier coup vibra encore quand une grande rumeur s'éleva :

—Les voilà !... Les voilà !

Une longue file d'équipages, qui sous le gai rayon d'un soleil printanier, semblaient encore plus étincelants, se rapprochait rapidement.

Quelques secondes après, une voiture attelée de deux superbes chevaux blancs s'arrêtait devant le péristyle de la mairie.

En un clin d'œil, le valet de pied eut ouvert la portière, et divinement belle sous la frêle couronne qui coignait ses admirables cheveux blonds, royalement élégante dans sa robe de soie rose à longue traîne — car la toilette blanche était réservée pour l'église — la mariée apparut au bras de son père, un grand vieillard à l'air glacial et hautain.

Il n'y eut qu'un cri parmi les femmes :

—Qu'elle est belle !

Mais toutes aussi pensaient.

—Comme elle est triste !

Et les jeunes filles, les modestes petites ouvrières qui la suivaient d'un œil d'envie, restaient toutes saisies, ne comprenant pas.

Comment si jeune, si belle et si riche pouvait-elle ne pas être heureuse !

Malgré tous ses millions, elle n'avait donc pas eu le droit de choisir son mari et ce n'était donc pas un mariage d'amour !

Aussi toute la curiosité se concentrait-elle maintenant sur le fiancé quand, à son tour, il apparut.

C'était un bel homme de trente-quatre à trente-cinq ans, mais dont la



Et d'une voix éperdue il avait appelé, crié à son aide... (Page 21.)

physionomie était loin d'être sympathique. Le teint coloré, la moustache et les cheveux très noirs, il avait le regard faux et l'air aussi dédaigneux et aussi froid que le baron de Chancel.

Chose étrange, cette foule dont il sentait tous les yeux braqués sur lui semblait profondément le troubler. Il la regarda pourtant aussi, mais d'un regard inquiet, comme s'il craignait de voir surgir d'au milieu d'elle quelque menaçante apparition.

Et ses yeux erraient encore au hasard quand, soudain, il devint horriblement pâle. Son regard venait de se croiser avec celui d'un enfant, d'un petit garçon d'une dizaine d'années qui, brusquement, avait tressailli, pâli à son tour.

Le fiancé venait de disparaître, et tandis que la foule s'extasiait devant les merveilleuses toilettes qui s'échappaient des équipages, l'enfant, qui paraissait en proie à la plus violente émotion, jouait violemment des coudes, essayant de rompre les rangs des curieux qui se trouvaient devant lui.

Des gens se fâchèrent.

—En voilà un qui la connaît !... As-tu fini de pousser ?

—Où diable veut-il aller ?

—A l'école !... A l'école !

Mais, tout à coup, les murmures de colère se changèrent en oris d'étonnement et en éclats de rire.

L'enfant venait enfin de percer la foule, puis, s'élançant d'un bond dans la mairie, de courir après le cortège.

—Ah ! la bonne blague ! s'écria-t-on. Le moucheron qui s'invite à la noce !

De plus en plus ému, l'étrange gamin venait déjà d'escalader l'escalier qui conduisait à la salle des mariages, de s'y faufiler rapidement et de se blottir dans un coin.

Il ne bougeait plus, mais ses yeux ne quittaient pas une seconde le comte de Guérande, lorsqu'un huissier annonça :

—Monsieur le maire !

Une porte venait de s'ouvrir et, pendant que tout le monde se levait, l'officier de l'état civil, ceint de son écharpe, s'avancait suivi d'un secrétaire.

Il gagna rapidement son bureau, s'inclina devant l'aristocratique assistance, puis, aussitôt, la voix sourde et mâchant les mots, le secrétaire donna lecture des actes.

Cette lecture achevée, il se fit un grand silence.

L'air inoposant et le ton solennel, le maire s'adressait au fiancé :

—M. Charles-Henri de Guérande, consentez-vous à prendre pour épouse Mlle Edmée-Adrienne de Chancel ?

—Oui, monsieur, répondit le comte, la voix forte.

Mais, soudain, quelqu'un s'était dressé entre lui et sa fiancée...

C'était l'enfant... l'enfant qui l'avait pris par le bras et qui cherchait à l'entraîner... l'enfant qui lui criait :

—Papa, maman t'attend !... maman va mourir !... Viens !... oh ! viens vite !

Livide de colère, le comte s'était rejeté en arrière, mais l'enfant se cramponnait à lui.

—Eile va mourir !... Elle t'attend !... Viens !... oh ! viens ? ne cessait-il de crier, de plus en plus suppliant.

Mais le comte venait de le repousser si brutalement qu'il eut un cri de douleur, et le baron allait se ruer sur lui quand enfin, aidés de quelques invités, les huissiers le jetèrent dehors. Mais au milieu des clameurs d'indignation qui le poursuivaient, c'était toujours la même prière qu'il faisait entendre.

—Papa, viens !... Elle va mourir !

Et la porte s'était refermée sur lui, déjà on le chassait à coups de pied comme un chien, que sa voix désolée criait encore dans un sanglot :

—Oh ! tu viendras !... Papa !... Papa !...

—Le petit misérable !... Je ne l'ai jamais vu... Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria le comte en jetant un coup d'œil à sa fiancée.

Et comme il lui voyait des larmes dans les yeux :

—Vous pleurez !... Remettez-vous ! ajouta-t-il avec autorité.

Mais elle restait toute tremblante et ce qui, surtout, l'avait troublée jusqu'au fond de l'âme, c'était la voix de cet enfant... c'était aussi son doux et beau visage qui évoquait en elle une ressemblance frappante, un souvenir qui dormait dans son cœur.

Et tout le monde la regardait, cherchait à lire sur son front de plus en plus pâle et de plus en plus triste l'effet que cette scène avait pu produire, lorsque le maire éleva de nouveau la voix, s'adressant cette fois à la jeune fille :

—Mademoiselle Edmée-Adrienne de Chancel, consentez-vous à prendre pour époux M. Charles-Henri de Guérande ?

Alors, dans le grand silence qui venait subitement de se faire, silence plein d'inquiétude et d'anxiété :

—Non, monsieur ! répondit-elle très haut, la voix très ferme.

Une immense rumeur avait rempli la salle et deux cris avaient retenti :

—Mademoiselle !

—Ma fille !

—Messieurs !... messieurs ! supplia le maire en s'adressant au comte et au baron de Chancel qui semblaient vouloir se ruer sur la jeune fille. Du calme !... du sang-froid !... Et je prie tout le monde de se taire !... Messieurs !...

Puis, se penchant vivement à l'oreille du baron, tandis que le tumulte devenait de plus en plus violent :

—Un malentendu, dit-il. Parlez-lui... Je vais attendre là...

Et il disparut avec son secrétaire.

—Ah ! quel affront !... Réfléchissez, Adrienne ! dit tout bas le comte, frémissant de rage.

—Non ! non !... Votre femme, jamais ! s'écria celle-ci. Votre bras, mon père !

Puis, méprisante et la tête haute, elle s'éloigna au bras du baron que cet épouvantable scandale effrayait, pendant que le comte de Guérande, les yeux chargés de haine, demeurait foudroyé et anéanti.

Pendant ce temps, la foule qui avait vu l'enfant s'enfuir éperdu et sanglotant, et qui déjà savait aussi le sanglant refus dont le fiancé venait d'être souffleté, la foule s'emballait, acclamant avec enthousiasme Adrienne et remplissant la rue de mille cris ironiques, de mille huées insultantes à l'adresse du comte.

Aussi, à peine la jeune fille reparut-elle, rapidement entraînée par son père, que toutes les mains applaudirent.

—Vive la mariée !... Vive la mariée !...

Tandis que, tout près d'elle, elle entendait une femme dire à une autre :

—Oh ! je connais bien cet enfant... Il demeure en face de chez moi, dans un hôtel meublé...

—Rue Montmartre ?

—Oui, tout près de la rue d'Aboukir...

Mais sur un signe du baron, déjà la voiture filait, pendant que des nouvelles huées saluaient à son tour d'apparition du comte.

—Remporte ta veste !

—Tous est rompu, mon gendre ! lui criaient les loustics.

Et les quolibets pleuvaient, la foule s'amassait de plus en plus gougailieuse autour de M. de Guérande, quand la police s'élança et balaya la place.

Cependant l'enfant, qui n'avait cessé de courir, arrivait en effet rue Montmartre. Il monta comme un fou deux étages, se jeta dans un long corridor très noir, puis une porte se trouvant devant lui avec sa clef dans la serrure, il entra.

La chambre, qui donnait sur la rue, était très claire, mais quelle détresse ! quelle misère !

Dans un petit lit de fer, une femme était couchée... une femme très jeune encore, jadis d'une étonnante beauté, mais qui n'était plus qu'un spectre, tant son pauvre corps était amaigri et tant son pâle visage, où une sueur froide collait ses beaux cheveux d'un blond doré, comme ceux d'Adrienne, portait l'empreinte de la mort.

—Tu as bien tardé ! fit-elle la voix si creuse et si faible qu'on l'entendait à peine. Qu'as-tu donc fait ?

Et comme elle venait de voir les yeux humides et rouges de son fils, ses vêtements en désordre et son étrange pâleur, elle eut un cri d'inquiétude.

—Parle vite ! Que t'est-il arrivé ?

—J'ai vu mon père ! répondit l'enfant en tombant à genoux devant elle.

—Ton père !... Ton père !... Il est donc à Paris ! C'est donc bien vrai qu'il nous a abandonnés !... Oh ! Maurice, tu te trompes... tu te trompes, mon enfant !

—Je l'ai vu !... Ne pleure pas ! Il se mariait !

La pauvre femme avait eu un cri si déchirant qu'à son tour l'enfant jeta un cri d'épouvante. Et dans une étreinte folle, serrant son fils contre son cœur qu'elle ne sentait plus battre, elle l'écoutait, voulant tout savoir, retournant vingt fois ce poignard dans sa plaie, subissant vingt fois cet horrible martyre de l'amour trahi, de l'oubli de la foi jurée !

Et livide, hagarde, les deux mains sur les épaules de son fils, elle le regardait fixement.

—Maurice, dit-elle enfin quand elle put parler, Maurice, tu vas rester seul au monde...

—Mère !

—Seul !... et personne ne te connaîtra... personne ne t'aimera !

Le pauvre petit sanglotait, la bouche collée sur les mains de la moribonde.

—Tu prendras les derniers bijoux qui me restent et dont je ne me parerai plus... Tu prendras aussi mes papiers et tu y trouveras l'adresse de ma sœur... Mais peut-être est-elle mariée !... peut-être n'est-elle plus à Paris !... Tâche toujours de la voir... Tu m'entends ?

—Oui, mère.

—Mais, quoi qu'il arrive, sois courageux et loyal... Souviens-toi de ton père !... C'est son abandon qui me tue... c'est son parjure qui va faire de toi le plus malheureux des orphelins !... Que d'autres, quand tu seras un homme, ne connaissent pas par toi les souffrances que j'ai connues... les souffrances que tu vas connaître... Embrasse-moi, mon enfant !

Et ils restaient étroitement enlacés, mêlant leurs sanglots et leurs larmes quand, soudain, ils tressaillirent.

On venait de frapper, puis, lentement, la porte s'était ouverte. Et sur le seuil, une femme voilée, vêtue de noir, se tenait immobile et indécise.

Cette femme, le petit Maurice l'avait déjà reconnue.

—La mariée, maman ! s'écria-t-il.

La mourante s'était redressée, les yeux étincelants. La mariée !... Sa rivale !... Est-ce que cette femme venait la braver jusque dans son agonie !

Mais celle-ci avait relevé son voile. Elles se regardèrent, puis eurent un seul cri :

—Adrienne !

—Yvonne !

—Oh !

—Oui, c'est moi... ta sœur !

—Non, non, ma rivale !... c'est affreux ! s'écria l'agonisante en faisant un geste pour la repousser.

Mais Adrienne venait de la prendre dans ses bras, puis, lui couvrant le front de baisers :

—Non, ta sœur, Yvonne... rien que ta sœur... toujours !... Oui, ta sœur qui en venant vers toi croyait venir vers une étrangère... vers une pauvre femme à qui elle voulait dire : " Ne me confondez pas avec ce misérable... n'ayez pas pour moi le même mépris que vous avez pour lui, car j'ignorais tout, car lorsque j'ai tout su, je n'ai pas voulu me faire sa complice et vous voler votre bonheur !

—Oh ! oui, un misérable !... le dernier des hommes ! s'écria Yvonne, frémissante. Mais, ajouta-t-elle, tu l'aimais donc aussi ?... Ah ! pauvre enfant !

—Non, je te jure !... mais j'obéissais à mon père... à notre père vers qui tu vas revenir et qui te pardonnera...

—Jamais !... non, jamais de pardon pour moi !... il y a un abîme entre nous...

—Un abîme !

—Oh ! ne demande pas davantage... Si j'ai quitté notre maison, c'est qu'il m'en a chassée !

—Chassée !

—Oui, j'avais eu le malheur de connaître ce lâche... Sa famille ne voulait plus le voir... J'ai eu pitié de lui. Pendant un voyage en Espagne que je fis avec notre père et dont tu ne te souviens pas, car tu étais au couvent à cette époque, nous nous rencontrâmes et un vieux prêtre de la montagne nous unit secrètement. Il devait, aussitôt revenu en France, régulariser cette situation et tout avouer à mon père. Mais il me trompait, il me mentait toujours !... L'avenir, le bonheur, il me les avait promis... Et pendant ce temps... Oh ! l'être vil !... Oh ! le Judas !

—Yvonne ! Yvonne !

—Pendant ce temps — oh ! je comprends tout maintenant ! — pendant ce temps, il n'avait qu'une pensée fixe : rentrer en grâce auprès de sa famille pour faire un brillant mariage !... Et c'est ainsi qu'après m'avoir fait quitter mon père, il partit un beau jour en me disant : " Je vais tâcher d'obtenir mon pardon. C'est pour Maurice et pour toi que je veux fléchir les miens... " Son pardon !... Il l'avait déjà et il savait bien que je ne le reverrais pas !

Et la malheureuse se tut, étouffée par les larmes. Sa voix n'était plus qu'un souffle et, brusquement, elle porta les mains à ses yeux.

—Je n'y vois plus !... Maurice !... Adrienne ! s'écria-elle avec épouvante.

—Mère !

—Yvonne !
 —Mais que se passe-t-il donc ?... Je n'y vois plus !... Oh ! restez-là !...
 Oui, vos mains !... J'étouffe !... Ah !
 Elle eut un grand cri, puis retomba à la renverse.
 —Maman !... maman ! hurla le petit Maurice.
 —Prions pour elle ! répondit Adrienne en tombant à genoux.
 Mais, tout à coup, elle se redressa.
 Ils n'étaient plus seuls.
 Le comte de Guérande venait d'ouvrir brutalement la porte.
 Blême de colère, il venait se venger de son mariage rompu.
 Mais d'un bond, Adrienne s'était élancée vers lui, l'avait poussé vers sa sœur, et tandis qu'il reculait, tout saisi :
 —Misérable, voilà votre œuvre ! lui cria-t-elle. Sortez ! sortez ! de peur qu'elle ne se réveille pour vous maudire !
 Et l'œil plein d'éclairs, le doigt tendu, elle lui montrait la porte.
 Mais le comte n'eut pas le temps de sortir... Par miracle, Yvonne, en effet, se réveillait. — Celle que l'on croyait morte ressuscitait !
 Puis, tandis qu'elle riait doucement d'un rire étrange et qui faisait mal, son regard plein d'égarément se posait sur l'homme vil, infidèle et parjure.
 —Est-ce toi, Charles ? murmura-t-elle d'une voix d'enfant. Tu viens chercher la mariée... Ah ! comme je t'attendais !... Viens ! viens !... Je suis prête !... Partons !
 —Folle !... Ah ! Dieu ! Folle ! s'écria Adrienne épouvantée.
 Et se jetant sur le comte, plus livide qu'un mort :
 —A genoux !... Demandez-lui pardon !... D'un mot vous pouvez lui rendre plus que la vie !...
 Mais elle parlait encore que le misérable n'était plus là !
 Et les genoux brisés, l'enfant priait... déjà seul au monde... déjà jeté dans les mille hasards et les mille angoisses que lui réservait l'Inconnu !...
 Pauvre enfant ! Pauvre orphelin !

II. — LES ORPHELINS

Deux jours s'étaient écoulés depuis que, par les soins de sa sœur, la malheureuse Yvonne, complètement privée de raison, avait été admise dans une maison de santé de Fontenay-sous-Bois.

Il y avait deux jours aussi que, tremblante et suppliante, Adrienne, donnant la main au petit Maurice, avait eu le courage d'implorer pour lui la pitié de son père. Mais l'inflexible baron n'avait eu qu'un geste furieux pour chasser son petit-fils :

—Va-t-en !
 Et l'enfant s'était enfui éperdu, la tête basse, comme un criminel et un coupable.

Or, ce soir-là, vers les neuf heures, une voiture de blanchisseur que conduisait une fillette d'environ dix à onze ans suivait le bord de la Seine, à Ivry.

La fillette, sans doute brisée de fatigue, sommeillant à demi, et le cheval, très vieux, ne paraissant pas pressé de rentrer, la voiture n'allait qu'au pas.

Puis, tout à coup, elle s'arrêta net, avec un brusque mouvement de recul qui réveilla l'enfant.

—Hue donc !... hue ! cria-t-elle de sa voix très douce qu'elle voulait faire très rude. Est-ce que tu vas coucher là !...

Mais elle n'avait pas achevé qu'elle eut un tressaillement de surprise. Une ombre venait de se dresser à quelques pas en face d'elle, puis, cette ombre s'étant rapprochée, un jeune garçon à peu près de son âge lui apparut dans le rayonnement de la lanterne.

—Tiens, un enfant ! fit-elle de plus en plus étonnée.

Car, d'un coup d'œil, elle avait vu que c'était un petit monsieur, l'air très comme il faut, avec des vêtements noirs très fins, un visage très triste, et elle se demandait où il pouvait aller et comment il se trouvait là.

—Pardon ! dit-il timidement. Pour aller à Ivry, s'il vous plaît ?

—Mais vous y êtes. Chez qui allez-vous ?

—Chez un blanchisseur... M. Jean François.

—Chez M. Jean François !... Ah ! elle est bien drôle, celle-là ! s'écria-t-elle en riant. Eh bien, montez !... montez !... C'est ici chez M. François...

Puis, lui ayant tendu la main pour lui aider à escalader le marchepied, elle le fit asseoir à côté d'elle, foaetta son cheval, et reprit :

—Tenez, il est là... Mais il est *poivre*... Il faut le laisser ronfler.

Et, tout en parlant, elle montrait avec un sourire le fond de la voiture où le blanchisseur dormait à poings fermés.

—D'ailleurs, voici notre maison, reprit-elle encore au bout d'un instant. C'est cette lumière que l'on aperçoit là-bas... Tous verrez toujours Mme François... C'est une bien brave dame...

—C'est ce que l'on m'a dit.

—Et M. François est un bien brave homme aussi.

—Vous êtes à leur service ?

—Moi ! C'est-à-dire que je suis quasiment leur fille, car s'ils n'avaient pas eu pitié de ma misère, je serais probablement à cette heure-ci dans une providence, je ne sais où...

—Vous êtes donc orpheline ?

—Il faut croire, dit la fillette, la voix un peu sourde ; car si j'avais

encore mes parents, ils n'auraient certainement pas eu le cœur de me jeter sur le pavé...

—Eh bien, c'est comme moi. Je n'avais que ma mère au monde et depuis la semaine dernière...

—Elle est morte ?

—Elle est folle !

—Pauvre enfant !

—Et c'est alors que quelqu'un que vous devez connaître, M. Blanchard, notre propriétaire de la rue Montmartre, m'a dit de venir trouver de sa part M. Jean François qui cherchait un petit jeune homme pour lui apprendre son état. Mais il ne voudra peut-être pas de moi ? ajouta le jeune garçon en glissant un coup d'œil inquiet vers sa petite camarade.

Mais celle-ci n'eut pas le temps de répondre.

La voiture venait de s'arrêter devant la maison et une femme en était sortie brusquement, criant avec impatience :

—Eh ! bien ! à quelle heure arrivez-vous donc ?... Il est bientôt dix heures !... Et le patron ?

—Le patron dort, répondit la fillette en sautant à terre.

—Ah ! le monstre d'homme !... Il ne peut plus aller à Paris sans me revenir sou !... Eh bien, laisse-le cuver son vin et viens manger la soupe... Dépêchons !

—Saissez-moi, dit la fillette en prenant par la main son petit compagnon. Et surtout ne tremblez pas comme ça. Elle ne veut pas vous avaler.

—A qui parles-tu donc ? cria de l'intérieur Mme François.

—A quelqu'un qui vient pour vous voir.

—Qui ça ?

—Ce petit garçon.

Et la fillette poussait devant elle le jeune étranger.

Mme François l'examinait curieusement et celui-ci, de son côté, regardait l'intérieur où il se trouvait, un intérieur de campagnard aisé, avec des meubles solides, deux portes vitrées au fond, séparées par un vieux coucou dans sa gaine de noyer ; une grande table au milieu ; dans un angle, un buffet chargé de vaisselle ; à gauche, en entrant, un escalier conduisant aux chambres du premier étage, et, le long des murs, un fusil, des engins de pêche, etc.

Quand à la femme du blanchisseur, si elle avait la parole vive, elle avait la bonté peinte sur le visage.

—Eh bien, que veux-tu ?... qu'y a-t-il pour ton service ? demanda-t-elle sur le même ton brusque.

—C'est M. Blanchard qui l'envoie pour travailler avec nous... N'est-ce pas, petit ? répondit vivement la fillette.

—Et pourquoi ton père ou ta mère ne sont-ils pas venus avec toi ?

—Parce qu'il n'en a plus.

—Ah !... Et comment t'appelles-tu ?

—Maurice de Chancel, madame.

—Et quel âge as-tu ?

—Dix ans, madame.

—Eh bien ! mon garçon, nous causerons de ça demain, car, chez nous, ce n'est pas moi qui porte la culotte... C'est mon mari qui décidera de la chose... Mais, en attendant, si tu veux manger aussi un peu de ma soupe...

—Merci, madame.

—Tu préfères te coucher ? Eh bien, va. Cou tuis-le, Suzanne...

La fillette venait déjà d'allumer une bougie, puis, ouvrant une des portes vitrées :

—Tu vois que ce n'est pas loin... c'est ici, dit-elle en passant devant Maurice. Moi je couche là, dans la chambre à côté de la tienne... Mais il ne faut pas avoir le cœur gros... M. François te gardera, et moi je suis très gaie, très riieuse, nous nous amuserons bien, tu verras... Allons, dors bien... Bonne nuit...

Et tandis qu'elle lui parlait avec un bon sourire qui lui réchauffait le cœur, il la regardait. Elle était blonde, très fraîche, avec de grands yeux noirs très doux, et déjà très grande, très forte pour son âge.

Il sentit qu'il l'aimait déjà comme une sœur.

—A demain, Suzanne ! dit-il en lui tendant la main.

—A demain, Maurice ! répondit-elle, en lui donnant la sienne.

Et elle s'esquiva.

—Allons ! allons ! dépêche-toi de souper, et, zou, au pieu ! dit la blanchisseuse. Tu sais le paquet que tu as à étendre demain de bonne heure...

—Oui, oui, Mme François... Tenez, voilà, qui est fait !... A demain ! cria Suzanne.

Et elle disparut dans la chambre que le vieux coucou séparait de celle où, sans doute, Maurice dormait déjà.

Mais non, il ne dormait pas, le pauvre petit orphelin !... A travers la mince cloison, elle l'entendait pleurer, jeter parfois des cris étouffés comme s'il eût appelé sa mère.

Aussi ne s'endormit-elle que très tard, et était-elle toute pâle quand elle fut debout avec l'aube.

Mais comme elle venait de pousser sa porte pour aller embrasser Mme François, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire chaque matin, elle resta toute saisie.

Le patron était déjà levé, ce qui ne lui arrivait jamais quand il était allé à Paris la veille et qu'il avait mal aux chevoux. Il était assis à la table, l'air très étrange, et toute pâle, les yeux rouges comme si elle avait pleuré, sa femme se tenait debout devant lui.

—Bonjour, monsieur François !... Bonjour madame François ! dit la petite en courant les embrasser.

Mais si le baiser du blanchisseur était encore plus brusque ce matin-là

que les autres jours, il sembla qu'au contraire celui de Mme François était encore plus long, plus affectueux qu'à l'ordinaire.

—Va, mon enfant... va travailler, dit elle, la voix sourde.

Et la petite Suzanne, maintenant seule dans l'enclos où l'on étendait le linge, demeurait toute songeuse.

Pourquoi le patron avait-il semblé ne pas oser la regarder?... Pourquoi la voix de Mme François tremblait-elle quand elle lui avait parlé? On aurait dit qu'ils étaient en train de se quereller à cause d'elle... Que leur avait-elle donc fait?

Hélas! la pauvre enfant n'allait le savoir que trop tôt!

Après un instant de silence, le blanchisseur venait de reprendre la parole.

—Ainsi, voilà! dit-il avec autorité. Comme je n'ai pas les moyens de les nourrir tous les deux, c'est donc un choix à faire entre le garçon et la fille. Or, quand à moi, je te le répète, c'est le garçon que je garde...

—Voyons, François, tu n'y penses pas! répliqua vivement sa femme dont la voix tremblait. Oh! je ne te dis pas de renvoyer ce petit Maurice, puisque cet enfant est malheureux et qu'il a besoin de nous... Mais comment pourrais-tu avoir le cœur de chasser Suzanne, qui depuis dix ans vit de notre vie!... Comment pourrais-tu avoir le courage de jeter à la rue cette pauvre petite qui n'a que nous et qui nous aime!

—Mais, voyons, tu m'embêtes à la fin des fins! hurla le blanchisseur en ébranlant la table d'un formidable coup de poing. Cette gamine n'est pourtant pas ma fille, quand le diable y serait!

—Oh! n'est-ce pas tout comme? répondit encore très vivement Mme François. Ne tenait-elle pas ici la place qu'y aurait tenue notre propre enfant?... Et puis, si tu lui reproches aujourd'hui le pain que nous lui avons donné, je te jure qu'elle l'a bien gagné, la pauvre petite!

—Je ne lui reproche rien, mais je veux qu'elle décampe, voilà tout.

—Mais sais-tu ce que tu dis?... n'est-tu pas fou?... Si tu lui fermes notre porte, que veux-tu qu'elle devienne? où veux-tu qu'elle aille?

—Oh! qu'elle aille où elle voudra, je ne m'en soucie guère. Du reste, c'est une petite débrouillardie et je ne sais pas en peine d'elle, elle saura toujours se tirer d'affaires...

—Et puis, il ne s'agit pas seulement d'elle, il s'agit aussi de moi... Je l'aimais, cette enfant... Je m'y étais attachée comme si elle était de mon propre sang! s'écria la blanchisseuse, la voix coupée par les larmes.

—Raison de plus pour qu'elle déguerpisse au plus tôt, tu souffriras moins, répliqua brutalement son mari. Ainsi donc, fais-lui son paquet et qu'elle file.

—François!

—Ah! c'est assez!... Suis-je le maître ici, oui ou non?

—Oui, François. Mais sois bon, sois juste aussi. Pense qu'elle peut en mourir!... Rappelle-toi tous les services qu'elle nous a rendus!

—Ah! ah! voilà donc le grand mot lâché...; le grand mot que j'attendais! ricana nerveusement la brute. C'est-à-dire que tout ce que nous avons fait pour elle ne compte pas?

—Je n'ai pas dit ça.

—Si, si, tu le dis!... C'est nous qui lui devons de la reconnaissance pour ne pas l'avoir jetée à l'Assistance publique ou laissée crever au coin d'une borne...

—François!... François!

—Oh! tu peux pleurnicher, tes larmes ne sont pas d'or! ajouta-t-il en se levant avec violence. Mais, moi, je ne connais qu'une chose: mon intérêt; mais, moi, je ne sais qu'une chose: c'est que je me fais vieux et que le gamin, qui me paraît bien bâti, pourra me rendre plus tard d'autres services qu'une fille... Et, là-dessus, brisons!

Puis il sortit, tout frémissant de colère.

La gorge pleine de sanglots, la blanchisseuse venait de tomber sur une chaise.

—Ma petite Suzanne!... Ma petite Suzanne!... Oh! ça, c'est mal!... c'est mal! s'écriait-elle le cœur brisé, le front dans ses mains.

Et elle pleurait toujours à chaudes larmes, quand un bruit léger se fit entendre derrière elle. La chambre de Suzanne venait de s'ouvrir, et toute pâle, toute blanche, l'enfant s'avancit, un petit paquet à la main.

Mme François s'était vivement retournée.

Elle se leva d'un bond, avec un cri terrible:

—Suzanne!

—Adieu!... adieu, mère!... sanglota à son tour l'enfant en tombant dans ses bras.

—Rêve!... ne t'en va pas!... Je ne veux pas que tu t'en ailles!

—Vous savez bien que c'est impossible... Adieu!

—Ma pauvre petite!... Que vas-tu devenir!

—Dieu aura pitié de moi... Adieu, Maurice! cria Suzanne qui venait de se dégager.

Et sur le seuil de sa chambre, Maurice à son tour apparut.

Tout saisi, il regardait Mme François et Suzanne. Celle-ci venait de se rapprocher de lui.

—Veux-tu m'embrasser? dit-elle.

—Tu t'en vas donc? fit-il avec un tressaillement d'émotion.

—Oui, il le faut, répondit-elle en se raidissant pour ne pas éclater encore en sanglots. Mais nous nous reverrons peut-être... Adieu!... Adieu, madame François!

Et, lentement, de plus en plus pâle, elle se dirigea vers la porte.

Le blanchisseur venait de rentrer.

—Adieu, monsieur François! dit-elle.

Puis, sans se retourner, elle disparut.

Maurice était sorti et la suivait des yeux.

Soudain, François tressaillit. Sa femme venait de se jeter sur lui avec l'air désespéré, l'air fou d'une mère à qui l'on vole son enfant.

—Va la chercher, lui cria-t-elle, va la chercher pendant qu'il en est temps encore! Va la chercher, je t'en supplie... Vois-tu, ça nous porterait malheur!

—Tu le veux?

—Je t'en supplie!... Rends-la-moi!... Ramène-la!... Cours vite!

Et le blanchisseur, enfin vaincu, allait s'élançant sur les pas de Suzanne, quand il recula de surprise.

Un élégant équipage venait de s'arrêter devant sa maison, et une femme jeune encore et très distinguée s'avancit vers lui.

—Une dame de la haute! murmura-t-il. Que vient-elle faire ici?...

Et il venait d'ôter vivement sa casquette quand l'étrangère s'arrêta en face de lui.

—M. Jean François? demanda-t-elle.

—C'est moi, madame, répondit-il en s'effaçant pour la laisser entrer.

En franchissant le seuil, l'inconnue avait eu comme un léger tressaillement. D'un coup d'œil rapide, elle fouilla autour d'elle, puis, la voix très émue:

—Une de mes amies, dit-elle, m'a chargée auprès de vous d'une mission très délicate et qui va vous étonner beaucoup...

Sa voix tremblait de plus en plus, et son regard, où se liait la plus vive inquiétude, continuait de fouiller dans la chambre.

—Cette amie, reprit-elle avec effort, aujourd'hui très riche, était veuve et si pauvre, si malheureuse, que, dans un moment d'égarément et de folie, la misère la poussa jusqu'à commettre un crime... un crime dont elle gardera éternellement le remords!... Elle abandonna son enfant!

La tête baissée, comme si elle était en proie à une immense douleur ou à une immense honte, elle venait de mettre son mouchoir sur sa bouche, pour étouffer ses sanglots.

Le blanchisseur et sa femme se regardaient, tout pâles.

—C'était un soir, reprit de plus en plus péniblement l'inconnue, il y a dix ans...

—Dix ans! tressaillit Mme François.

—Rue du Mail...

—Rue du Mail!

—Cette malheureuse passait là, folle, désespérée, n'ayant plus de lait pour nourrir sa petite Suzanne...

—Suzanne!

—Une voiture de blanchisseur stationnait dans un coin très sombre... Personne ne la gardait... la rue était déserte... Alors la mère impie, dénaturée, mais bien à plaindre pourtant! eut soudain une idée qui maintenant la tue!... une idée à laquelle elle ne peut songer sans frémir!...

Un sanglot venait de forcer l'étrangère à s'interrompre, puis, la voix saccadée et pleine de fièvre:

—Elle donna à sa fille adorée, mais qu'elle tremblait de voir s'éteindre dans ses bras, un dernier baiser... la déposa dans cette voiture, puis s'enfuit, éperdue... Mais elle n'alla pas bien loin... A peine avait-elle fait quelques pas qu'elle s'abattit sur le sol... Oh! elle croyait bien que tout était fini et qu'elle ne souffrirait plus... Mais dans son évanouissement, ou plutôt dans son agonie, elle gardait encore la vision des choses... La voiture passa... une femme embrassait son enfant... elle pouvait mourir!

—Mais elle ne mourut pas!... Après des années encore de misère, des années encore de désespoir, soudain sa vie changea... Un héritage sur lequel elle ne comptait pas venait de la faire aussi riche qu'elle avait été misérable... Sa première pensée fut pour sa fille, pour le petit être qu'elle s'était arraché du sein... Mais où était-elle? où la trouver?... Oh! si elle avait la joie de la revoir, comme elle allait lui payer sa dette d'amour!... comme elle allait lui prodiguer au centuple tous les baisers, toutes les tendresses, tout le bonheur dont elle l'avait sevrée!

—Sans perdre une minute, elle commença ses recherches... Elle courut à la police, à l'Assistance publique, elle raconta à tous ceux qui pouvaient venir à son secours sa lamentable histoire... Mais, hélas! on ne savait rien!... Aucune trace de l'enfant!... La folie la gagnait... "Ma fille!... Ma fille!" Nuit et jour, c'était le même cri qu'elle jetait... Puis enfin, elle eut une joie, mais si courte et si éphémère qu'elle retomba bientôt dans de pires angoisses, dans de pires douleurs...

—Un souvenir, qu'elle avait complètement oublié, venait tout à coup de lui revenir... Le soir où elle rôdait comme une criminelle autour de cette voiture de blanchisseur, n'avait-elle pas retenu le nom et l'adresse qui se trouvaient sur la plaque?... Et quelques heures plus tard, ne les avait-elle pas écrits d'une main défaillante sur le premier papier qui lui était tombé sous la main?

—Oh! ce papier parlerait!... Grâce à lui, après avoir été la plus coupable elle allait devenir la plus heureuse des mères!... Oh! Dieu était bon, Dieu était juste qui lui pardonnait!...

—Mais quel coup terrible, affreux!... Ce papier, qu'elle avait dû serrer si précieusement, elle ne le retrouva plus!... Sa dernière chance lui échappait... son suprême espoir la trahissait!... Ah! elle était bien maudite!... Tout était bien fini!... Et elle n'avait même plus la force de pleurer, quand hier...

Le visage de l'étrangère, si défait tout à l'heure, venait de resplendir subitement d'une immense joie.

—Quand hier, enfin, le hasard me le rendit... Le voici!... Lisez, monsieur, lisez! dit-elle en tendant un papier plié en quatre et déjà jauni par le temps.

Et, à demi-voix, celui-ci lut ces quelques mots tracés d'une écriture remblée:

M. JEAN FRANÇOIS,

BLANCHISSEUR,

à Ivry-sur-Seine.

—Oui, c'est bien ici, reprit-il n'osant plus lever les yeux, c'est bien chez nous qu'il fallait vous adresser... Mais Suzanne...

—Morte ! jeta l'inconnue dans un cri terrible.

—Oh ! non... mais partie...

—Partie ! Où ? Pourquoi ?

—Parce que je ne pouvais plus la garder... Partie je ne sais où...

—Chassée !... Vous l'avez chassée !... Oh ! ce n'est pas vrai !... vous n'avez pas fait cela !... N'est-ce pas, madame, que ce n'est pas vrai !... Oh ! mon Dieu, vous pleurez !... Vous ne répondez pas !...

—Oui, je pleure ! répondit vivement la blanchisseuse en serrant avec force les mains de l'étrangère. Mais ne tremblez pas ainsi... Elle n'est pas bien loin... Elle sortait d'ici...

—Et je la ramènerai ! s'écria le blanchisseur en s'élançant de nouveau vers la porte.

Mais il n'avait pas achevé qu'il s'arrêta tout glacé, tandis que sa femme et l'inconnue se jetaient dans les bras l'une de l'autre dans une étreinte pleine d'épouvante.

Du bord de l'eau, des cris sinistres venaient de s'élever :

—Au secours !... au secours !

Puis un homme entra comme un fou, criant à son tour :

—François, au secours !... C'est Suzanne... c'est ta fille qui se noie !

—Suzanne !

Et François disparut comme un éclair.

L'étrangère, folle, terrible, se débattait sous l'étreinte de la blanchisseuse.

—Ma fille !... Je veux ma fille ! criait-elle. Misérables, c'est vous qui l'avez tuée !... Je veux ma fille !...

—Mon Dieu, sauvez-la !... Rendez son enfant à cette pauvre femme ! sanglotait Mme François.

Et, soudain, comme elle cherchait encore à fuir, les genoux de l'inconnue fléchirent, et les yeux clos, la face horriblement livide, elle resta sans souffle dans les bras robustes de Mme François.

Tout frémissant et tout pâle de remords, le blanchisseur était arrivé d'un bond vers la Seine.

—Là-bas !... Là-bas ! lui cria-t-on en lui montant le fleuve au large.

Les flots étincelaient sous le soleil. La petite Suzanne n'était plus qu'une forme indécise, qu'un point noir que le courant emportait très rapidement. Et il n'y avait là que des femmes, des enfants !... Et François qui ne savait pas nager, courait le long de la rive, criant avec eux au secours, cherchant d'un regard éperdu une barque.

Mais pas de barque !

—Elle disparaît encore ! crièrent les enfants.

—C'est la seconde fois !... Elle est perdue ! répondirent les femmes.

Mais, soudain, une longue clameur s'éleva :

—Quelqu'un à l'eau !... Quelqu'un à l'eau !

En effet, au milieu du fleuve, quelqu'un venait de surgir... un sauveur peut-être !... Avec une adresse et un sang-froid merveilleux, il se dirigeait à longues brassées vers l'endroit où venait de disparaître la petite désespérée... Et la foule suivait dans une anxiété terrible tous les mouvements, lorsqu'il y eut un grand cri de surprise et d'admiration :

—Un gamin !... C'est un petit garçon !

—Ah ! le brave enfant !

—C'est Maurice !... Je le reconnais !... Courage, petit, courage ! lui cria le blanchisseur comme s'il avait pu l'entendre.

Et d'un bond, il se mit à courir, suivi de la foule qui ne voulait rien perdre des péripéties de ce drame émouvant. Mais des travaux barraient le rivage et forçaient à faire un assez long détour. Aussi quand on arriva à l'endroit où Maurice avait dû rejoindre Suzanne, resta-t-on tout saisi en ne voyant plus rien.

—Pauvres enfants !... La Seine les a pris tous les deux ! murmura-t-on, pleurant de pitié.

Et stupide, hébété, le blanchisseur, songeant aux malheureux orphelins qui venaient de mourir par sa faute, demeura longtemps seul et immobile à la même place, regardant d'un œil fixe les flots couler.

III. — VIVANTE OU MORTE

Pauvre petite Suzanne !

C'était le cœur brisé et toute chancelante qu'elle s'était éloignée de la maison du blanchisseur... Mais aucun cri de colère, aucun cri de révolte ne s'échappait de ses lèvres. Elle n'en voulait pas à Maurice de lui avoir été préféré, et elle pardonnait à François son égoïsme et sa dureté, ne voulant garder que le souvenir de ses anciennes bontés pour elle.

D'ailleurs, le coup qui venait de la frapper était si terrible et si inattendu qu'elle voulait encore douter de son malheur.

Elle se retourna et vit François qui, debout sur sa porte, la suivait d'un dernier regard... Peut-être allait-il avoir pitié d'elle ?... Peut-être allait-il lui crier au dernier moment :

—Reviens, Suzanne !... Reviens, mon enfant !

Mais bientôt le blanchisseur était rentré chez lui et le cri qu'elle attendait n'était pas venu !

Alors, la gorge déolivée de sanglots, la petite orpheline s'enfuit, éperdue. Mais elle ne courut pas longtemps. Brusquement, elle s'arrêta, horriblement pâle, le regard fou,

—La Seine ! murmura-t-elle en laissant son paquet tomber à ses pieds, la Seine.

Elle était si près du fleuve que les vagues mouillaient le bas de sa robe. D'un regard de plus en plus étrange, de plus en plus sombre, elle suivait fixement le courant dont la fuite rapide lui donnait le vertige. Et fermant les yeux et le front dans ses mains, elle eut soudain un cri de détresse, ou plutôt une ardente et suprême prière :

—Mon Dieu, pardonnez-moi !... pardonnez leur !

Une seconde, et la Seine allait la prendre. Mais, d'un bond, quelqu'un venait de se jeter sur elle.

—Suzanne !

—Maurice !

—Qu'allais-tu faire ! s'écria-t-il livide et frémissant.

—Oh ! laisse-moi !... laisse-moi ! répondit elle de plus en plus désespérée, de plus en plus exaltée... Ovi, laisse-moi !... Va t'en !...

—Non, Suzanne !... Écoutes-moi ! supplia-t-il les yeux pleins de larmes. Reviens chez M. François... Ce n'est pas à toi de partir... Car tout à l'heure j'ai tout entendu... car je sais que c'est à cause de moi que l'on te renvoie et que tu veux mourir !...

—Il est trop tard !... Adieu ! s'écria-t-elle en le repoussant encore.

Mais, il se cramponnait à elle de toutes ses forces.

—Suzanne !... Je t'en supplie ! fit-il avec des sanglots. Pense aussi à moi !... Pense aussi que je t'aime déjà... oui, que je t'aime comme si tu étais ma sœur !...

—Et moi aussi je t'aime !... Mais tu vois bien que je suis de trop dans la vie !... Adieu !

—Non ! non !... Suzanne !... Oh ! mon Dieu !... Écoute... écoute ce que je voulais te dire... Nous partirons ensemble, dis, veux-tu ?... Nous partirons et nous ne nous quitterons plus... Et tu verras comme je serai courageux et fort !... et tu verras comme je t'aimerai !... D'ailleurs, n'ayons-nous pas tous les deux les mêmes chagrins et les mêmes tristesses ?... Est-ce que nous ne sommes pas orphelins tous les deux, toi qui n'as pas connu ta mère, moi dont la mienne a perdu la raison et qui ne sait même plus si j'existe... Suzanne !... Suzanne !... A quoi penses-tu ?... Tu me fais pour !...

Mais il n'acheva pas... D'un bond terrible elle venait de lui échapper... Il y eut un bruit sourd dans l'eau, un bouillonnement de quelques secondes, puis ce fut tout.

—Au secours ! hurla Maurice. Au secours !... au secours !...

Mais personne ne l'avait entendu. Et les flots emportaient Suzanne que d'un regard terrifié il venait de voir disparaître déjà très loin, déjà au large. Alors, soudain, cet enfant devint un homme, et les cris d'alarme commençaient seulement à s'élever du côté de la maison de François, que déjà il avait plongé, que déjà il courait au secours de la petite désespérée, en se disant :

—Oh ! je te sauverai !... je te sauverai malgré toi !...

L'enfant était un excellent et hardi nageur. Aussi avançait-il très rapidement, ne quittant pas des yeux le fleuve devant lui, dans l'attente de voir reparaitre Suzanne... Et bientôt, elle reparut, mais encore si loin !... Du reste, à peine avait-il eu le temps de l'entrevoir que le gouffre l'avait déjà reprise.

—Perdue ! murmura-t-il, sanglotant.

Et ce qui augmentait son angoisse, c'était de sentir ses bras faiblir, ses forces s'épuiser. Pourtant il avançait toujours très vite, et comme il arrivait à l'endroit où pour la seconde fois, la dernière peut-être ! Suzanne avait reparu, brusquement il plongea, disparut à son tour dans les profondeurs du fleuve.

C'était le moment où sur la rive des cris de pitié se faisaient entendre, le moment où François, suivi de la foule des curieux, s'élançait pour suivre de plus près cette scène tragique.

Et plus rien !... La Seine vide !... les flots continuant de courir, tranquilles, sous le soleil qui les dorait !

Pendant ce temps que se passait-il dans la maison du blanchisseur, où la mère de Suzanne, frappée au cœur, était restée inanimée dans les bras de Mme François ?

Les dents serrées, l'œil hagard, la pauvre femme qui n'avait retrouvé son enfant que pour la voir périr, était demeurée longtemps aussi insensible et aussi froide qu'une morte. Puis, sur son visage où se lisait une douleur surhumaine, des larmes avaient coulé, lentes et lourdes. Et la femme du blanchisseur, aussi défaite et aussi désespérée qu'elle, l'avait alors enlevée dans ses bras, installée dans un fauteuil, puis avec des sanglots étouffés :

—Espoir !... Espoir ! lui avait elle murmuré. Notre fille nous reviendra !

Et la pauvre mère tout à l'heure si furieuse, si terrible dans son désespoir, n'avait plus bégayé. Les bras abandonnés, les lèvres toutes blanches, l'air plein d'égarément, elle restait comme un corps sans âme.

Et tout en ne la perdant pas de vue une seconde, Mme François, pleine d'une horrible anxiété, ne cessait de courir sur sa porte. La sinistre nouvelle s'était vite répandue, et c'était maintenant sur le quai une foule énorme. Mais soudain, Mme François chancela.

Sur le fleuve, des barques couraient. On ne l'avait donc pas sauvée !... C'était donc son cadavre que ces hommes cherchaient !... Et, toute saisie, les yeux levés vers le ciel comme si elle y cherchait déjà l'âme de la petite martyre, elle ne put retenir un sanglot.

—Oh ! pauvre enfant !... Grâce pour lui ! s'écria-t-elle en pensant à l'implacable François.

Mais, à son cri, un autre cri venait de répondre, et celui-là si terrible, si tragique qu'elle ne s'était plus senti une goutte de sang dans les veines.

C'était la mère de Suzanne qui l'avait entendue... la mère de Suzanne

qui essayait vainement de se soulever, et qui, les poings crispés, lui criait encore :

—Je veux ma fille !... Rendez-moi ma fille !

Et s'agenouillant devant elle, l'entourant de ses bras, Mme François trouvait encore la force de la rassurer, le courage de mentir.

—Soyez raisonnable... Elle va revenir...

—Ma fille !

—Oui, votre fille... Suzanne...

Et la malheureuse mère, serrant à les briser les mains de la blanchisseuse, la regardait jusqu'au fond de l'âme. Et celle-ci souriait !... Mais quel affreux supplice !... Et comme elle tremblait à la pensée de ce qui allait se passer tout à l'heure quand enfin l'horrible vérité éclaterait... quand peut-être, on ramènerait là, chez eux, le cadavre de l'enfant !

—A moins, pensait-elle, que la Seine ne la rende plus !

Mais la Seine avait dû lâcher sa proie et depuis longtemps déjà, glissant entre deux péniches où le courant venait de jeter Suzanne, Maurice avait abordé sur l'autre rive serrant entre ses bras le corps inerte de sa petite amie. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il s'était abattu sur les genoux, tout grelottant de fièvre, à bout de forces. Et d'une voix éperdue il avait appelé, crié à son aide... Des passants étaient accourus, et comme un poste de secours se trouvait à deux pas de là, on s'était empressé d'y transporter Suzanne.

Mais était-elle vivante ou morte, nul n'aurait pu le dire, et si l'on pouvait encore la sauver, il n'y avait pas une seconde à perdre. En un clin d'œil ses vêtements étaient déchirés, son petit corps roulé dans des couvertures de laine. Mais le médecin qu'on avait fait prévenir en toute hâte se montrait très soucieux et très inquiet, car malgré tous ses soins la respiration manquait, la circulation restait arrêtée, la chaleur ne revenait pas.

Et pendant ce temps, assis dans un coin, Maurice pleurait à chaudes larmes, son regard tantôt se fixant avec épouvante sur le visage de marbre de Suzanne, tantôt se portant avec une mortelle angoisse sur le visage de plus en plus sombre du médecin.

Mais si autour de la petite noyée s'était un profond et morne silence, au dehors, la foule qui assiégeait la porte emplissait la rue de ses mille rumeurs, lorsque tout à coup, formant le plus saisissant contraste avec la lugubre scène qui se passait à l'intérieur du poste, de grands bruits joyeux se firent entendre.

C'étaient des tintements de grelots, des claquements de fouet, de longs éclats de rire, tandis que des voix impatientes criaient :

—Place !... Place !

Il y avait courses à Vincennes et, chargé d'une bande de bruyants jeunes gens, un grand mail-coach attelé de quatre chevaux et conduit par deux postillons venait de déboucher au grand trot d'une des rues voisines.

Mais la foule était si compacte et si serrée que la voiture avait été forcée de s'arrêter. Alors, l'un des compagnons, interpellant une bonne vieille qui se trouvait près de lui, voulut savoir ce qui se passait.

—C'est la petite Suzanne que l'on vient de retirer de la Seine, répondit-elle avec émotion.

—La petite Suzanne ?

—Oui, la petite à Jean François, le blanchisseur d'Ivry...

D'un bond, l'homme venait de sauter à terre, et il était devenu si subitement pâle que tous le regardaient.

—Fernand !... Fernand ! cria une femme. Où allez-vous donc ?... Nous repartons !...

Mais, sans rien entendre, il venait déjà d'écartier la foule et de pénétrer dans le poste. Et à peine y était-il entré, à peine avait-il aperçu Suzanne immobile et toute blanche, qu'il tressaillit de la tête aux pieds.

Le médecin s'était retourné.

—Ah ! c'est vous, M. de Prades ! fit-il avec surprise.

—Oui, docteur.

—A Alfortville !

—Je passais... J'ai voulu voir... Ah ! la pauvre enfant !... Morte ?

—Non, le cœur bat..., mais la vie ne tient qu'à un fil ! répondit le médecin à voix très basse. Ah ! la pauvre petite n'a pas eu de chance !... C'était une enfant abandonnée qu'un blanchisseur d'Ivry avait eu le bon cœur de recueillir... Et aujourd'hui, vous voyez !

Au dehors, les cris de la bande joyeuse continuaient :

—Fernand !... Ohé, Fernand !...

—Ohé ! Ohé !...

—Nous filons !... Au revoir !...

—Oui, oui, au revoir !

Mais celui-ci ne bougeait pas, et le front de plus en plus assombri :

—Un accident ?... un suicide ? reprit-il la voix un peu sourde et avec une sorte d'inquiétude.

—Oh ! un accident, sans doute. Mais, moi, je ne sais rien, dit le médecin. Tenez, ajouta-t-il en montrant d'un geste Maurice qui, le front dans ses mains, continuait de sangloter, voilà celui qui l'a sauvée...

—Ce gamin ?

—Oui, cet enfant à peu près de son âge...

—Ah ! c'est bien !... c'est très bien ! s'écria Fernand en s'avancant vivement vers l'enfant. Comment vous appelez-vous, mon jeune ami ?

—Maurice, répondit celui-ci sans lever les yeux.

—Regardez-moi.

Et l'enfant ayant lentement relevé la tête, brusquement, Fernand se redressa, tout saisi.

—Maurice !... Oui, Maurice de Chancel ! murmura-t-il.

Puis son regard se portant tour à tour sur les deux orphelins :

—Elle !... Lui !... Ah ! c'est étrange, ajouta-t-il, c'est étrange !

Mais, au dehors, les cris d'appel recommençaient, de plus en plus pressants. Alors serrant la main du médecin :

—Au revoir, docteur, dit-il en jetant un long regard sur Suzanne. Mais qu'allez-vous faire de cette pauvre petite ?

—On va la transporter chez son père adoptif qui ne demeure pas loin d'ici, de l'autre côté du pont... Mais j'ai bien peur qu'il ne la revoie pas vivante... Au revoir, M. de Prades... Et bonne chance aux courses !

Et Fernand sortit. Mais il était si défait et si profondément troublé que ses amis, qui venaient de saluer d'un formidable cri son apparition, brusquement s'interrompirent.

—Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

—Comme vous êtes pâle !

—Est-ce que vous connaissiez cette petite noyée ?

—Non ! non ! répondit-il vivement. Mais c'est égal, ça m'a tout remué...

Et Fernand étant remonté en voiture, elle repartit, laissant longtemps derrière elle l'écho de sa grosse gaieté et le bruit clair de ses grelots.

Et toujours, là-bas, Mme François revenait guetter sur sa porte. Et toujours aussi la mère de Suzanne gardait la même attitude foudroyée... Et la femme du blanchisseur pensait aussi à son mari. Où était-il ? Que faisait-il ? Ah ! le malheureux, il errait sans doute, bourrelé de remords, n'osant plus rentrer, n'osant plus affronter la terrible colère, l'horrible désespoir de cette mère !

Et comme elle venait de faire quelques pas hors de sa maison, cherchant des yeux quelqu'un à qui elle pourrait demander de ses nouvelles, soudain elle tressaillit.

Une jeune fille accourait vers elle tenant à la main un petit paquet.

—Tenez, Mme François, dit-elle, si émue qu'elle pouvait à peine parler. C'était son paquet... C'est moi qui l'ai trouvé au bord de l'eau...

—Mais elle !... Mais elle !... Sais-tu quelque chose ? s'écria la blanchisseuse.

—Elle !... Oh ! elle n'en aura plus besoin ! répondit la jeune fille dont les yeux s'étaient remplis de larmes. Regardez là-bas... vers le pont... C'est elle que l'on vous apporte !

Un frisson venait de traverser Mme François et elle avait mis sa main sur sa bouche pour ne pas crier.

En effet, vers le pont, le quai était tout noir de monde, et la femme du blanchisseur aperçut bientôt, portée par deux hommes, une civière qui s'avancait, suivie d'une foule immense et muette.

Toutes les femmes joignaient les mains, tous les hommes se découvraient devant Suzanne d'une blancheur de lis et dont on avait laissé le visage à découvert. Tout près d'elle et ne quittant pas sa main glacée, marchait Maurice, les cheveux collés aux tempes et les vêtements tout souillés encore de la vase du fleuve... Maurice pleurant et sanglotant.

Et le sinistre cortège de plus en plus se rapprochait quand, se détachant de la foule, un homme accourut à toutes jambes.

C'était François tout livide.

Sa femme venait aussi de s'élaner à sa rencontre.

—Morte !... Elle est morte ! s'écria-t-elle, haletante et éperdue.

—Je n'en sais rien... Peut-être ! répondit-il.

—Oh ! mon Dieu !

—Mais cette femme... la mère !... Elle est encore ici ?

—Oui, elle attend !

—Eloigne-la !... Eloigne-la !... Mais vite !... vite !... Les voici !...

La blanchisseuse était rentrée d'un bond.

—Madame !

—Ma fille ?... Est-ce ma fille ?

—Non, non, pas encore... Oh ! on vous la rendra... Mais il faut vous reposer un peu... Venez !... venez !

—Pourquoi ?... Je suis bien là...

—Vous serez mieux là-haut... dans ma chambre... Oh ! je vous en prie, venez !

Mais la mère martyre venait de se dresser tout d'une pièce.

—Que me cachez-vous donc ? s'écria-t-elle.

Puis, comme le bruit de la foule venait de lui parvenir :

—Et pourquoi me disiez-vous que ce n'était pas ma fille ? reprit-elle l'œil étincelant de joie. Si, c'est elle !... c'est elle !... Ecoutez !... Enfin !... Ma fille !... Ah ! ma fille !

Et comme elle venait de courir vers la porte, elle recula avec un cri qui fit frissonner toutes les mères. La civière entra et elle venait de se heurter au corps inerte et glacé de son enfant. Et se tordant les mains, s'arrachant les cheveux, elle s'était jetée à genoux, se frappant avec fureur, avec folie, le front sur le plancher.

Tous étaient pâles. Un silence de mort. On n'entendait que les plaintes, les gémissements et les cris de la malheureuse si épouvantablement éprouvée.

—Ah ! la justice de Dieu, la voilà ! s'écria-t-elle avec un accent de douleur que rien ne saurait rendre, c'est elle qui me frappe !... Oui, tu n'avais plus de mère, et je n'ai plus d'enfant !... Plus d'enfant !... Suzanne !... Ma fille !... Ma fille !... Oh ! ce mot-là, je ne te l'ai jamais dit, et maintenant que je te le dis, tu ne m'entends plus ?...

—Madame... du courage ! fit en pleurant Mme François que ce désespoir effrayait.

Mais la mère de Suzanne venait de relever brusquement la tête, de regarder avec des yeux pleins d'égarément les femmes qui l'entouraient et dont on entendait aussi les sanglots étouffés, puis, avec une exaltation croissante :

—Oh ! vous me plaignez, s'écria-t-elle, et votre cœur saigne de me voir souffrir !... Non, non, ne me plaignez pas !... Je suis une misérable !... Oui, je veux vous le dire, je veux que vous le sachiez : je suis une mère infâme ! une créature qui ne mérite ni pardon ni pitié !... Car j'ai tué mon enfant !... j'ai tué mon enfant !...

Quelques voix murmurèrent :

—François, emmenez-la !...

—Oui, oui, ne la laissez pas ici !

Alors, d'un bond, elle s'élança vers la civière, se jeta éperduement sur sa fille, puis, menaçante, l'œil en feu :

—Qu'avez-vous dit ? s'écria-t-elle si terrible qu'on en frissonna. Qui donc veut m'arracher d'ici ?... Qui donc veut me la prendre ?

Et les narines dilatées, toute frissonnante, horrible de désespoir, elle semblait défier la foule... la foule qui, de plus en plus saisie, se regardait, n'ayant jamais rien vu d'aussi tragique.

Puis, son regard s'étant enfin reporté sur Suzanne, son visage n'eut plus qu'une expression d'infinie tendresse, d'inconsolable douleur.

Dans ses mains tremblantes, elle avait pris la tête de l'enfant, et elle lui couvrait le front, les yeux de baisers fous. Ses lèvres aussi se posaient longuement sur ses lèvres, comme si elle eût voulu lui infuser de sa vie, la ressusciter sous ses caresses. Et, silencieuse, elle la contemplait. Des mots lui échappaient qu'elle disait pour elle seule : " Qu'elle était grande déjà — Qu'elle était belle ! "

Et, tout à coup, comme elle venait de se pencher encore sur Suzanne, comme elle lui prodiguait encore ses baisers, elle eut un grand cri éperdu :

—Elle vit !... Elle me regarde !... Elle vit !... Elle vit !...

Et, transfigurée, près de défaillir de bonheur, elle montrait l'enfant, répétant avec force :

—Elle vit !... Elle vit !

François et sa femme venaient d'accourir, Maurice aussi se précipitait vers Suzanne et jetait à son tour un cri de joie.

Oui, Suzanne vivait !... Suzanne n'était plus le cadavre rigide et glacé que l'on avait rapporté tout à l'heure !... Les soins énergiques qu'elle avait reçus et le grand air qu'elle avait respiré venaient d'accomplir ce miracle, d'opérer cette résurrection !

Et tandis que la foule se retirait profondément impressionnée, tandis que, dans les bras l'un de l'autre, le blanchisseur et Mme François pleuraient de joie à la pensée qu'ils n'auraient pas sur la conscience la mort de cette enfant, l'inconnue laissait jaillir le cri de son âme :

—Suzanne... ô ma Suzanne... tu ne seras plus abandonnée... tu ne souffriras plus... Je suis ta mère !

Puis, comme à ce mot, la petite avait tressailli :

—Oui, ta mère ! reprit-elle avec plus de force. Ta mère à qui tu pardonneras !... Ta mère qui t'aime !... Ta mère qui a bien souffert aussi ! —Ma mère ! s'écria Suzanne en lui jetant ses bras autour du cou. Ma mère !

Et ce fut entre ces deux êtres qui avaient été si longtemps séparés et qui se retrouvaient dans une heure si terrible, une longue et folle étreinte...

Quelle extase pour la mère, quel rêve pour l'enfant, tandis qu'une immense émotion ne leur permettait plus de prononcer une parole et que leurs deux cœurs battaient l'un contre l'autre !

—Ma mère !... Vous êtes ma mère ! murmura enfin Suzanne qui avait dans l'âme toute la joie du ciel.

—Oui, ma chérie, ta mère qui toujours pensait à toi et qui t'a bien souvent pleurée... Mais ne me dis pas *vous* comme à une étrangère...

—Mère, je t'aime !

—Et moi, je t'adore !... Et moi je ne veux plus vivre que pour toi !... Oh ! tu verras comme nous serons heureuses et quelle vie pleine d'enchantements je vais te faire !

Mais Suzanne ne répondit pas. Ses yeux cherchaient Maurice. Mais, depuis un moment, celui-ci était rentré dans sa chambre où, tombé en travers de son lit, il pleurait tout bas, le visage caché dans ses mains.

Car s'il n'était point jaloux du bonheur de sa petite amie, et si, au contraire, il était heureux qu'elle eût retrouvé sa mère et qu'elle ne fût plus une pauvre orpheline comme lui, son cœur n'en saignait pas moins au souvenir de la sienne... de la malheureuse femme dont la raison n'avait pu résister à tant de souffrances, de misères et de larmes.

Et Suzanne, à son tour, allait le quitter, l'abandonner, le laissant, cette fois, bien seul au monde !

Et il était de plus en plus désespéré quand, à deux pas, il entendit une voix très douce qui l'appela :

—Maurice !

Et les bras tendus vers lui, très émue et souriante, il vit alors la mère de Suzanne.

Et blotti contre elle, il ne pouvait s'empêcher de pleurer encore, tandis que, pour le consoler, elle lui mettait au front des baisers pleins de tendresse et de reconnaissance.

—Viens !... Viens ! dit-elle, Suzanne t'appelle !...

Et vivement elle l'entraîna dans l'autre chambre où Mme François venait de transporter la fillette.

Elle les poussa l'un vers l'autre, leur mit la main dans la main, puis s'agenouillant et joignant leur deux fronts sous ses lèvres :

—Ne pleure plus, mon petit Maurice, dit-elle d'une voix profonde. Sois heureux, ma Suzanne adorée... vous ne vous quitterez plus !

Mais, soudain, elle tressaillit.

Le blanchisseur et sa femme l'avaient laissée seule un instant, et sur le seuil une voix venait d'appeler :

—Monsieur François !

Et c'était le son de cette voix qui avait rendu toute pâle, toute saisie, la mère de Suzanne.

D'un bond, elle fut hors de la chambre, et comme elle venait d'en repousser la porte derrière elle, un homme fit lentement quelques pas à sa rencontre.

Et il n'y eut qu'un cri :

—Vous !

—Clotilde !

Puis, tandis qu'elle se redressait, frémissante et l'œil chargé d'éclairs, l'homme, encore plus pâle qu'elle, reculait, courbait la tête...

C'était Fernand de Prades... l'homme entrevu au poste de secours d'Alfortville.

IV. — LE PÈRE

—Vous !... vous ? répéta Clotilde dont la stupour semblait grandir et dont les yeux de plus en plus flamboyaient. C'est vous !

Et il y eut un long silence pendant lequel ils se regardèrent.

Il y avait bientôt dix ans qu'ils ne s'étaient revus, depuis le jour où Fernand de Prades, avait quitté sa femme Clotilde.

Aussi avaient-ils peine à se reconnaître, tant ces dix années avaient lourdement pesé sur eux, sur elle surtout qui n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Quoi ! cette femme si triste au visage si sévère, cette femme dont les yeux étaient brûlés par les larmes et dont la voix restait sourde même dans l'éclat de la colère, cette femme, c'était Clotilde !... Clotilde autrefois si belle avec son regard rieur, la douceur de son sourire.

—Oh ! non, certes, ce n'était plus elle !... Ses cheveux châtains s'argentèrent maintenant vers les tempes ; ses traits avaient pris une dureté presque effrayante ; ses grands yeux d'un bleu profond n'exprimaient plus qu'un sombre désespoir, et sa bouche aux coins crispés, aux lèvres décolorées, ne semblait plus s'ouvrir que pour des mots de colère ou des cris de menace.

Et Fernand qui pouvait se rendre compte des conséquences de son crime, Fernand qui comprenait mieux à présent toutes les souffrances et toutes les douleurs qu'elle lui devait, Fernand, de plus en plus saisi, détournait la tête pour fuir le regard de Clotilde.

Car dans ce regard qui continuait à peser sur lui, il y avait un tel mépris, une telle indignation et un tel reproche, qu'il ne pouvait le supporter.

Mais elle était aussi pleine de pitié pour elle-même.

Quoi ! c'était donc cet homme qu'elle avait aimé !... c'était donc à cet être-là, à cet être insignifiant et nul qu'elle avait pu faire le sacrifice de sa vie !... Et plus elle le regardait, plus elle se sentait humiliée de l'avoir aimé, aimée, au point de tout sacrifier pour l'épouser.

Car il n'avait rien, cet homme... rien qui, maintenant qu'elle n'avait plus l'inexpérience d'une jeune fille, aurait pu occuper seulement une minute, une seconde sa pensée.

C'était un blond blafard, au sang pâle, au regard terne, au front vide de pensées. Mais ce qui frappait surtout Clotilde, c'était son teint plombé, ses paupières violacées et clignotantes, sa démarche alourdie.

Et comme ce froid silence se prolongeait, brusquement ce fut elle qui le rompit.

—Que désirez-vous et que venez-vous faire ici ? dit-elle la voix si brève qu'il en tressaillit. Si c'est à M. François que vous voulez parler, vous pouvez l'attendre, il va descendre...

Et, d'un geste, elle montrait le petit escalier qui conduisait au premier étage.

—Oui, c'était bien lui que je voulais voir, répondit-il, car je ne vous savais pas ici...

—Oh ! je vous crois ! fit-elle avec un petit rire d'ironie insultante.

—Et ce que j'ai vu tout à l'heure à Alfortville m'avait plongé dans une si mortelle inquiétude que je tenais absolument à avoir des nouvelles de cette pauvre enfant... de cette pauvre petite Suzanne que j'aime...

—Vous !

—Oui, que j'aimais sans la connaître... que j'aimais depuis le hasard d'une rencontre et comme si, tout à coup, la voix du sang eût parlé en moi...

—Suis-je folle !... Est-ce que je rêve !... La voix du sang !... Vous ! s'écria la jeune femme avec un rire convulsif.

—Oh ! ne riez pas !... Quoi qu'il en soit, je ne pouvais plus la revoir sans me sentir de plus en plus attiré vers elle. Car je la voyais souvent, tantôt à Fontenay, où j'ai un pied-à-terre, tantôt à Alfortville ou ailleurs... Et comme je savais que c'était une enfant abandonnée, chaque fois je restais de plus en plus frappé, de plus en plus saisi de l'étrange ressemblance qu'elle avait avec vous...

—C'est vrai ! fit-elle avec orgueil.

—Puis, bientôt, ma conviction se fortifia. J'avais vu M. François, et sans qu'il pût soupçonner la pensée qui me faisait agir, je lui avais fait raconter dans quelles circonstances il avait recueilli l'enfant... J'avais rapproché les dates et les dates concordait bien. C'était bien à la même époque, d'après ce que j'avais appris, que vous vous étiez séparée de la pauvre petite...

—Par votre faute, misérable, par votre faute ! interrompit violemment la jeune femme, après votre criminel abandon de votre femme et de votre enfant laissées par vous sans ressources.

—De plus, reprit vivement Fernand, M. François m'avait montré le papier qu'il avait trouvé épinglé au linge de l'enfant... le papier sur lequel était écrit son nom... *Suzanne*... et dans ce seul mot, tracé pourtant d'une main fiévreuse et lourde, j'avais cru reconnaître votre écriture... Enfin, preuve plus convaincante encore et qui ne pouvait plus me laisser

le moindre doute, il m'avait mis dans les mains le petit collier que l'enfant portait au cou... et dans ce collier j'avais reconnu celui que je lui avais acheté moi-même... ce petit collier de perles d'ambre avec la plaque d'or sur laquelle j'avais fait graver son initiale.

— Et voilà pourquoi maintenant c'était pour moi une si grande joie que de la rencontrer quelquefois sur mon chemin... Et voilà pourquoi j'ai éprouvé une si grande émotion quand je l'ai vue à demi-morte, là-bas, au poste de secours d'Alfortville... Et voilà pourquoi j'attends avec anxiété la réponse que vous allez faire à cette question que je tremble de vous adresser :

— Suzanne vit-elle encore ? Suzanne est-elle sauvée ?

— Oui, sauvée ! s'écria Clotilde. Oui, Dieu n'a pas voulu m'accabler tout à fait, et ma fille vit !... ma fille vivra !...

— Ah ! quelle joie vous me donnez !

— Elle vivra pour que je lui apprenne à vous connaître... pour que je lui dise quel hypocrite et quel misérable vous êtes !

— Clotilde !

— Elle vivra pour savoir que vous l'avez sacrifiée, délaissée comme sa mère !... Elle vivra pour savoir tous les maux que je vous dois et pour nous juger un jour tous deux !...

— Clotilde !... Clotilde !

— Elle vivra pour apprendre ce que valent votre honneur, votre tendresse mentieuse et votre pitié un peu tardive !...

Oui, oui, elle vivra !... et si tout à l'heure en la voyant expirante vous avez pu avoir des remords, vous pouvez maintenant reprendre votre fête interrompue et retourner d'un cœur léger à vos plaisirs !... Adieu !

— Un mot encore !

— Adieu ! Et que je ne vous revoie plus... et que je ne vous revoie jamais !... Adieu !

Mais il venait de se jeter devant elle et d'un geste presque suppliant il cherchait à l'arrêter.

Alors elle se redressa de toute sa hauteur, puis le toisant de la tête aux pieds :

— Eh bien ! fit-elle.

— Oh ! ne vous en allez pas ainsi ! s'écria-t-il vivement. Ne me quittez pas sans me promettre que vous emportez l'oubli du passé !...

— L'oubli ? dit-elle frémissante.

— Je vous le demande !... Oui, l'oubli à défaut de pardon !

Mais elle venait de le regarder en face, les yeux dans les yeux.

— De l'émotion ?... du sentiment ? ricana-t-elle doucement. Quelle comédie jouez-vous donc ?... L'oubli !... Ah ! oui, certes l'oubli de mes folles illusions, il y a longtemps qu'il est venu !... Mais votre pardon ? Oh ! non, jamais ! jamais !...

— C'est au nom de Suzanne que je l'implore !...

— Et moi c'est au nom de Suzanne que je vous le refuse !... Et moi c'est au nom de Suzanne que je vous condamne !

Une colère de plus en plus violente, une colère qu'elle s'efforçait de contenir montait en elle, et, brusquement, elle éclata.

— Ah ! vous parlez d'oubli !... vous parlez de pardon ! s'écria-t-elle avec une si grande autorité et un geste si terrible qu'il recula. Ah ! vous venez aujourd'hui me supplier d'effacer le passé, de perdre la mémoire de votre lâcheté et de votre trahison !... Est-ce que vous êtes fou !... Est-ce que cela se peut !... Est-ce que tout mon être ne frémit pas d'indignation quand j'évoque malgré moi tous ces souvenirs qui me brisent, tous ces souvenirs qui me tuent !...

— Oublier !... Pardonnez !... Mais, vous, me rendrez-vous la joie, le bonheur, l'avenir que j'ai perdu !... Mais, vous, pouvez-vous faire que je me pardonne à moi-même et que je retrouve le repos de ma conscience !... Mais, vous, pourrez-vous effacer le crime que, poussée à bout par la misère, rendue folle par le désespoir que je vous devais, j'ai commis envers cette enfant !...

— Oh ! souvenez-vous... souvenez-vous à votre tour ! ajoutez-elle en s'animant de plus en plus. Souvenez-vous combien j'étais confiante et combien vous étiez misérable !...

— J'étais une enfant de seize ans... Et vous, vous étiez gentilhomme, fils de famille !... Ma jeunesse aurait dû me défendre contre vous, me rendre sacrée à vos yeux.

— Mais non, vous n'aviez rien là... rien dans le cœur !... Et quand sans expérience et grâce à l'infâme comédie que vous jouâtes envers moi en me laissant croire que j'étais mariée par un pasteur anglais et que toutes les demandes avaient été faites pour rendre légal cet acte en attendant la mort de vos parents, quand, dis-je, je crus en votre loyauté, à vos serments et que j'eus consenti à abandonner tout pour vous suivre, qu'avez-vous fait ?

— Vous le savez, n'est-ce pas ?... Vous savez ma vie de tristesse dans ce petit appartement de la rue Montorgueil... la naissance de Suzanne... vos visites de plus en plus rares à partir de ce moment-là... votre abandon ; alors que j'étais sans ressources.

— Mais ce que vous ne savez pas c'est ce que j'ai souffert alors... c'est ma lente agonie de tous les jours... c'est l'atroce misère qui m'étreignait et qui tuait mon enfant... mon enfant que je ne pouvais plus nourrir et dont les larmes me criaient : " j'ai faim ! "

— Et pendant ce temps-là l'argent ne vous coûtait rien, l'or ruisselait entre vos doigts !... Et pendant ce temps-là vous pouviez vivre heureux et tranquille... sans le moindre remords et sans la moindre pitié pour vos victimes qui vous appelaient... pour vos victimes que votre secours aurait sauvées et que vous n'entendiez pas !

— Ah ! non, misérable, ne parlez pas de pardon, car il y a des crimes qui ne se pardonnent pas !...

Et sa voix vibra d'une si violente indignation, son regard étincelait

d'une si terrible colère que, tout pâle, Fernand se taisait, n'osant dire un mot.

Mais, soudain, il eut un cri d'effroi.

Devenue subitement toute blanche, la jeune femme venait de chanceler en portant les mains à son cœur.

Il n'eut que le temps de s'élançer vers elle et de la retenir dans ses bras.

— Clotilde, qu'avez-vous ? s'écria-t-il de plus en plus épouvanté, Clotilde !

Mais elle étouffait, elle devenait de plus en plus livide, et appuyant plus fortement ses mains sur sa poitrine :

— Là !... c'est là !... le cœur ! murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Et comme une masse elle venait de se laisser tomber sur une chaise. Déjà Fernand courait pour appeler du secours, mais elle le retint d'un geste :

— Non ! non ! n'effrayez pas l'enfant !...

Et les yeux pleins de stupeur, tous les traits décomposés et respirant à peine, on eût dit qu'elle allait mourir.

— Ces émotions me tuent ? fit-elle avec effort et en s'arrêtant presque à chaque mot. Le cœur est malade... Je sais qu'un jour je finirai ainsi... qu'un jour je tomberai tout à coup foudroyée... Mais je ne voudrais pas mourir maintenant que je puis être heureuse... maintenant que j'ai retrouvé ma fille...

De grosses larmes coulaient sur ses joues toujours d'une pâleur mortelle, puis la voix coupée de sanglots :

— Car la pauvre enfant, que ferait-elle encore seule au monde, reprit-elle lentement et comme si elle ne parlait que pour elle... seule encore sans la tendresse et l'amour de sa mère !... Oh ! je sais bien qu'à présent elle serait riche !...

Fernand avait tressaillit.

— Car je n'ai plus qu'elle au monde... et cet héritage qui a changé si brusquement ma misère en opulence... tous ces millions auxquels je ne tenais qu'à cause d'elle, lui reviendraient... seraient sa fortune à son tour...

Plus rapide qu'un éclair, une flamme venait de briller dans l'œil sournois de Fernand de Prades.

— Est-ce qu'elle délire !... Dit-elle la vérité ! murmura-t-il encore.

— Mais elle ne serait pas moins seule... pas moins orpheline... pas moins malheureuse toujours, ajouta Clotilde avec un accent douloureux. Et c'est pour elle aussi que je voudrais vivre. Et c'est à cause d'elle aussi que la mort à présent me fait peur !

Mais Fernand ne l'entendait plus.

Et comme il venait enfin de la regarder, il ne put s'empêcher de tressaillir.

Clotilde était debout, la crise était passée, et elle le regardait aussi, très fixement et avec un nouveau sourire de mépris comme si elle avait déjà deviné sa pensée, comme si elle avait déjà lu sur son visage le trouble profond dont il était agité.

— Adieu donc ! fit-elle brusquement. Et, cette fois, je l'espère, adieu pour toujours !

— Qui sait ? pensa-t-il avec un nouvel éclair dans les yeux.

Et elle venait de disparaître lentement dans la chambre de Suzanne qu'il demeurait encore immobile à la même place, toujours très pâle et l'air plus étrange encore.

Pourtant il allait enfin se retirer, lorsque brusquement, il s'arrêta.

A travers la mince cloison qui le séparait de la chambre de la fillette, la voix de celle-ci venait de lui parvenir, et il lui avait semblé qu'elle parlait de lui.

Alors se rapprochant vivement de la porte, il se pencha pour coller son oreille au trou de la serrure, puis, tout en jetant de temps à autre de furtifs coup d'œil autour de lui afin de ne pas être surpris si François ou sa femme survenaient, il écouta.

Il ne s'était point trompé et c'était bien de lui que Suzanne parlait de sa voix douce et faible.

— Qui donc était là et avec qui parlais-tu ? venait-elle de demander vivement à sa mère. Cette voix ne m'était pas inconnue et il m'a semblé que c'était celle de quelqu'un qui s'est montré très bon pour moi et qui a toujours été mon ami... Mais ce n'était pas cette personne-là, n'est-ce pas, ce n'était pas M. de Prades !...

— Si, c'était lui ! répondit Clotilde.

— M. de Prades !... Oh ! que j'aurais voulu le voir !... Mais qu'as-tu donc, chère mère ? ajouta-t-elle vivement dans un cri de surprise presque douloureuse. Tu deviens toute pâle et l'on dirait que tu lui en veux !

— Oui, je lui en veux !... oui je le hais ! s'écria la mère avec une si vibrante énergie que Fernand en tressaillit. Oui, je le hais pour toutes les douleurs que je lui dois et pour tout le mal qu'il nous a fait !

— M. de Prades ! fit, toute saisie, la petite Suzanne.

— Oui, M. de Prades !... Oui, cet homme qui est un fourbe, un misérable et un lâche !...

— Mère !

— Oh ! tu ne me crois pas, mais tu me croiras plus tard, ma pauvre enfant, tu me croiras quand tu seras plus grande et que je pourrai tout te dire... Mais, en attendant, si jamais tu le rencontrais, ce qui est peu probable...

— Tu te trompes, c'est plus que probable ! ricana doucement de Prades.

— Evite-le !... fais-le !... C'est mon amitié qui te le demande.

— Je t'obéirai, mère, répondit Suzanne.

Mais sa voix avait tremblé comme si elle avait peine à contenir des larmes.

Le front de Fernand avait rayonné et son visage livide s'était soudain transfiguré.

—Millionnaire ! murmura-t-il comme si ce mot lui donnait le vertige, millionnaire !... Et j'ai l'enfant pour moi... l'enfant qui plaiderait ma cause... l'enfant qui m'aiderait à vaincre la résistance de la mère !... Oui, qui sait ?

Mais il n'eut que le temps de se ressaisir, car le blanchisseur venait d'apparaître au tournant de l'escalier.

—Ah ! monsieur de Prades ! s'écria-t-il tout étonné.

—Oui, monsieur François, répondit celui-ci en lui tendant la main. J'étais venu pour avoir des nouvelles de votre petite Suzanne et l'on vient de m'apprendre qu'elle était sauvée..

—Oui grâce à Dieu, nous en serons quitte pour la peur, dit le blanchisseur. Mais ça n'empêche pas ma bourgeois de pleurer là haut comme une Madeleine...

—A cause ?

—A cause que cette petite, qu'elle aimait comme ses yeux, va nous quitter... Car vous pensez bien que la mère ne va pas nous la laisser..

—C'est clair ?

—Mais les femmes ça ne veut rien comprendre... ça ne peut pas se faire une raison...



Et, les genoux brisés, l'enfant prie... déjà seul au monde... (Page 21.)

—Il le faudra bien pourtant..

—Dame, comme vous dites. Et comme je m'égoillais à le dire aussi à ma femme : " Ce n'est pas parce qu'elle ne sera plus chez nous que tu ne la reverras plus, ta petite Suzanne.. Qu'est-ce qui t'empêchera, quand tu iras à Paris, de prendre un moment pour aller l'embrasser !..."

—Evidemment !

—Evidemment !... Ah ! vous en parlez à votre aise ! s'écria tout à coup derrière eux Mme François qui venait de surgir à son tour et qui, le visage tout bouleversé, s'essuyait les yeux avec le coin de son tablier. Mais vous ne savez donc pas que cette petite n'avait que quelques mois quand elle est entrée chez nous !.. Mais vous ne savez donc pas que c'est moi qui l'ai toujours soignée, toujours dorlotée !..

—Parle plus bas, fit vivement François en montrant la chambre.

—Et puis, tenz, reprit avec de nouvelles larmes la femme du blanchisseur, regardez autour de vous.. Il n'y a pas ici... ni là-haut... ni dans l'enclos, un coin qui ne me parle d'elle... un seul coin où je ne retrouve son souvenir !..

—Bien sûr !... Bien sûr ! fit François.

—Tenez, c'est ici que j'avais mis son berceau... c'est là-bas que je l'endormais dans mes bras... Et voyez !... Cette petite chaise, c'était la sienne... cette poupée qui traîne sur le buffet, c'est sa dernière poupée, celle que je lui ai achetée l'année dernière à la fête d'Ivry... Et que sais-

je encore !... Voici sa place à table... Voici devant la porte, l'endroit où elle a commencé à marcher toute seule... Et vous voudriez que je ne pleure pas quand on va me la prendre ! Et vous voudriez que je puisse garder mon sang-froid quand je sais que bientôt elle ne sera plus là !... Oh ! non, ça c'est plus fort que moi, je crois que j'en mourrai !..

—Tu dis des bêtises ! On ne meurt pas pour ça ! dit le blanchisseur.

—Oh ! toi !

—Moi ?... Que veux-tu dire ? Moi je suis plus raisonnable que toi et je ne suis pas un égoïste... Moi je suis très content au contraire que cette petite ait retrouvé sa mère... Et, là-dessus, je m'en rapporte à M. de Prades... Est-ce que je n'ai pas raison ? Est-ce qu'au lieu de se mettre la mort dans l'âme, on ne devrait pas se réjouir du bonheur de Suzanne ?... Car, voyons, qu'en aurions-nous fait ? Une ouvrière comme nous. Tandis qu'elle va devenir une demoiselle et qu'au lieu de conduire notre vieille guimbarde, elle n'aura plus qu'à rouler carrosse dans Paris.

" Car vous savez, monsieur de Prades, ajouta vivement le blanchisseur en se penchant à l'oreille de Fernand, la mère est riche !

—Riche ?

—Immensément riche !... Et si j'étais à votre place...

—François !

—Ma femme se fâche !

—Eh bien ?

—N'êtes-vous pas garçon ?... Voilà un parti !

—J'y songerai, François, répondit de Prades avec un rire si étrange et un accent si singulier que la blanchisseuse le regarda. Au revoir !

Et il disparut.

Mme François était restée toute saisie.

—As-tu vu ? s'écria-t-elle.

—Quoi donc ?

—Le rire de cet homme ?

—Oui, c'était un drôle de rire, en effet.

—Moi il m'a toute glacée... Et son visage, François, son visage quand il t'a répondu : " J'y songerai ! " As-tu vu aussi quelle expression il a prise !... Il m'a fait peur !

—Tu es folle !

—Oui, je te le jure !... Oui, je ne puis m'empêcher de trembler pour cette femme... de trembler pour Suzanne... C'est comme si j'avais le pressentiment qu'un nouveau danger les menaçait... comme si quelque chose m'avertissait qu'un nouveau malheur va les atteindre...

—Parles-tu sérieusement ?

—Regarde-moi, je dois être toute pâle...

—Et tu trembles... ! Ah ça ! voyons, voyons ! dit vivement François en la prenant dans ses bras. Tu es une bien bonne et bien brave femme, mais tu n'es pas d'habitude aussi impressionnable. Comment diable peux-tu avoir des idées pareilles, des idées aussi insensées que celles-là ?... Eh bien, moi, veux-tu que je te dise ce que je pense ?

—Oui, François,

—Eh bien, je pense tout simplement que ma plaisanterie n'a pas été du goût de M. de Prades... Car je t'ai bien dit ce que j'avais entendu raconter sur son compte, n'est-ce pas ?... C'est un viveur qui a gaspillé une très grosse fortune et qui maintenant n'a plus le sou... Or, lui parler d'un aussi riche parti que la mère de Suzanne, n'était-ce pas, sans le vouloir, mettre le doigt sur la plaie et avoir l'air de se moquer de lui... Et de là ce rire qui t'a paru si menaçant et qui t'a tant effrayée, mais qui, au fond, n'était que ce qu'on appelle un rire jaune...

—Dieu le veuille ! soupira Mme François, toute pensive. Dieu veuille que l'avenir ne me donne pas raison !

Puis, vivement, elle fit quelques pas vers la porte et regarda longuement sur le quai comme si elle y cherchait encore l'homme dont le rire, qu'elle entendait toujours, l'avait si étrangement et si profondément troublée.

Mais Fernand de Prades était déjà loin, déjà sur le pont d'Alfortville. Il marchait d'un pas rapide et fiévreux, tout songeur aussi, les lèvres crispées par un mauvais sourire.

Puis, comme il arrivait au milieu du pont, brusquement il s'arrêta, et son regard sombre se fixa sur la maison blanche du blanchisseur qu'il pouvait encore apercevoir.

Mais ce qu'il revoyait dans cette maison ce n'était que celle qui occupait toute ses pensées... que cette ancienne victime en face laquelle le hasard venait de le mettre au moment où il y songeait le moins.

—Ah ! tu es riche, s'écria-t-il tout à coup en tendant vers la maison son poing fermé, tu es riche et moi je n'ai plus rien... et moi je ne suis plus qu'un viveur affamé !... Eh bien, à nous deux, Clotilde Didier, à nous deux !... Avant six mois, malgré le dégoût que je t'inspire, tu seras, vraiment cette fois, marquise de Prades, je le jure !... Avant six mois j'aurai refait ma fortune avec tes millions !... A nous deux !

Et, quelque minutes après, sa silhouette se perdait derrière les premières maisons d'Alfortville.

Mais, chose étrange ! au moment même où il prononçait ces menaçantes paroles, au moment même où il se faisait ce serment, Clotilde qui venait aussi de penser à lui, sentait comme un frisson lui traverser le cœur, comme un subtil effroi lui glacer tout le sang dans les veines.

—Oh ! cet homme, murmura-t-elle, cet homme !... Pourquoi l'ai-je revu ?... Pourquoi se trouve-t-il encore mêlé à ma vie !..

Et plus étroitement, plus passionnément que jamais, elle serrait Suzanne contre sa poitrine, comme si toutes deux avaient à se protéger et à se défendre contre quelque danger inconnu.

Est-ce que les sombres pressentiments de Mme François allaient se réaliser ?

V. — FOLLE

C'était donc dans cette tombe qui s'appelle une maison de santé que celle qui avait été autrefois la belle et radieuse Yvonne de Chancel expiait maintenant la faute d'avoir trop aimé cet être sans cœur qui s'appelait le comte de Guérande.

Cette maison comme nous l'avons dit, était située à Fontenay-sous-Bois et à deux pas seulement du bois de Vincennes.

Composé de deux grands pavillons que reliait entre eux un autre corps de bâtiment où se trouvaient installés, avec les salons et les salles de récréation, les différents services, elle n'avait point cet air lugubre ni cet aspect saisissant que l'imagination prête volontiers aux maisons de fous.

Entourée d'un parc immense que fermait de tous les côtés une haute grille en fer tapissée de feuilles de lierre, on l'eût plutôt prise, avec sa façade toute blanche et son toit d'ardoises égayé de clochetons, pour une de ces bourgeoises et aristocratiques demeures comme il s'en rencontre tant dans les environs de Paris.

Mais si parfois quelque passant, poussé par la curiosité, s'approchait pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur du parc, il n'était point rare qu'il reculât tout effaré et tout pâle.

C'est que le lierre qui grimpait aux barreaux de la grille venait brusquement de s'écarter et qu'une figure étrange lui était apparue, le regardant tantôt avec des yeux dont la fixité lui faisait peur, tantôt avec un sourire dont la tragique expression était plus effrayante encore.

C'était une des folies — car on ne recevait ici que des femmes — qui, attirée par le bruit des vivants, venait soudain de bondir jusqu'à la grille où elle restait pendant quelques instants, jusqu'au moment où la route étant redevenue déserte, lentement le lierre retombait et, lentement aussi, sa silhouette s'éffaçait dans l'ombre profonde du parc.

Par quel miracle Yvonne agouissante avait-elle pu triompher de la mort ? Par quel prodige Yvonne, dont Adrinne et Maurice avaient cru recueillir le dernier soupir, avait-elle pu renaître ?

Était-ce la terrible commotion qu'elle avait éprouvée en apprenant la trahison de l'infâme Guérande qui, au lieu de la tuer, l'avait sauvée ?... Était-ce l'immense surexcitation qui s'était emparée d'elle qui avait soudain rallumé sa vie près de s'éteindre ?

Quoiqu'il en soit, Yvonne vivait, si l'on peut appeler vivre que de n'avoir plus aucun souvenir et que de n'être plus qu'un corps sans âme, un esprit sans pensée.

Du pas lent d'un fantôme elle errait des journées entières à travers les longues allées du parc, toujours sous l'œil attentif des infirmières, ainsi que ses autres compagnes d'infortune. Et c'était toujours la même idée fixe qui illuminait, d'un reflet de joie, son front livide, c'était toujours le même rêve qui la faisait tressaillir.

L'aimé, l'adoré, celui qu'elle attendait allait revenir !

Elle s'arrêtait parfois pour épier le bruit de ses pas, et tout bas elle l'appelait :

— Charles !... Charles !

Si le vent jouait dans les feuilles ou si quelque lointain écho lui parvenait, elle se redressait rayonnante de joie, et elle l'appelait encore :

— Charles !... Charles !

Puis, comme elle attendait en vain, comme aucune voix ne lui répondait, un long soupir soulevait sa poitrine, ses bras retombaient abandonnés, et, de lourdes larmes coulant sur son visage d'une effrayante pâleur, elle reprenait, la tête basse, sa lente marche de spectre.

Or, le lendemain du jour où Maurice avait sauvé Suzanne, Yvonne avait repris dès le matin sa course errante à travers le parc. Il faisait un beau soleil de printemps et jamais l'air n'avait été plus pur, le ciel plus radieux. Et la pauvre folle allait, allait toujours, épiant et guettant encore le retour de celui dont ses lèvres ne cessaient de murmurer le nom.

Dix fois, vingt fois déjà, elle s'était rapprochée de la grille pour jeter sur la route un long regard plein de fièvre, criant encore de sa voix désolée ce suppliant appel :

— Charles !... Charles !

Et toute triste de son inutile attente, elle était venue s'asseoir à l'ombre d'un marronnier, et la tête renversée contre le tronc de l'arbre, les yeux clos et les lèvres balbutiantes, elle restait immobile et perdue dans son rêve, quand, soudain, elle tressaillit.

Sur ses mains glacées, elle venait de sentir tomber une chaude pluie de larmes.

Elle ouvrit les yeux, puis, dans son regard éteint, brilla un éclair de surprise.

Un enfant était à ses pieds... son enfant... Maurice !

Toute la nuit, il avait pleuré en pensant à elle, et le matin venu, il lui avait été impossible de vivre une heure de plus sans la revoir et sans lui prodiguer encore ses caresses.

Et il demeurait agenouillé devant elle, pleurant encore de la retrouver ainsi avec ce regard vide et ce froid sourire d'insensé.

— Mère, c'est moi, fit-il très doucement et en étreignant avec force ses mains qu'elle lui abandonnait, c'est moi... ton fils... ton petit Maurice que tu aimais tant !

— Maurice ? fit la folle.

— Oui, Maurice !... Regarde-moi !... Tu me reconnais bien ?

— Non. Qui donc est-tu ?

Ces mots avaient traversé le cœur de l'enfant comme un coup de poignard, et ce fut tout sanglotant et avec un accent plein de prière qu'il répondit :

— Ton fils ! Oh ! reviens à toi, mère, rappelle-toi !... Oui ton fils !... ton enfant qui est bien malheureux de vivre loin de toi !...

Et, comme elle le regardait toujours insensible :

— Oui, rappelle-toi ! souviens-toi ! reprit-il avec plus de force. La rue Montmartre... la petite chambre où nous vivions tous les deux... où je t'ai soignée quand tu étais malade...

Mais la folle hochait la tête.

— Je ne suis pas malade, dit-elle vivement. Je suis triste seulement parce que Charles ne revient pas.

Un sombre éclair brilla dans l'œil de l'enfant !

C'était donc à son père... c'était donc à cet homme qu'il aurait dû aimer et qu'il ne pouvait que maudire, qu'elle pensait toujours !

— Oh ! nous nous aimions bien ! reprit-il encore. Quand j'allais à l'école tu guettais mon retour... Moi je n'étais jamais si content que lorsque j'étais dans tes bras... Et puis, tiens, regarde !... Ces bijoux, les reconnais-tu ?

— Ces bijoux ?

— Ce sont les tiens... tu les reconnais ?

— Oui ! oui ! fit-elle brusquement.

— C'est toi qui me les as donnés quand tu croyais que tu allais mourir... Mais d'un geste furieux. Yvonne venait de lui arracher les bijoux des mains.

— Tu mens ! s'écria-t-elle en se dressant menaçante. Tu mens !

— Mère !

— Ces bijoux, tu me les as volés !

— Volés ! s'écria Maurice éperdu.

— Oui, volés !... volés !... Ah ! mes bijoux !... Va-t'en !... Est-ce que je te connais, moi !... Est-ce que je sais qui tu es !...

— Oh ! mon Dieu !... Mère !... Mère ! sanglota l'enfant en cachant sa tête dans ses mains.

Mais elle marchait sur lui, et, de plus en plus furieuse, le regard de plus en plus terrible, elle le chassait devant elle.

L'enfant dont tout le corps tremblait, tendait vers elle des mains suppliantes... Mais c'était en vain qu'il l'implorait... en vain qu'entre deux sanglots il lui jetait encore son nom :

— Je suis Maurice !... Je suis Maurice ! Oh ! si tu savais !... Ecoute-moi !...

— Va-t'en !... Va-t'en ! répétait-elle toujours avec le même regard et le même geste qui le foudroyaient.

Mais, tout à coup, toute sa colère tomba.

Sur la route, assez loin encore, un bruit venait de se faire entendre.

C'était un galop rapide... sans doute quelque cavalier qui se rendait au bois de Vincennes...

D'un bond, la folle venait de s'élaner vers la grille...

Maurice regardait aussi sur la route.

Soudain, le cavalier passa, et deux cris retentirent... le cri éperdu d'Yvonne :

— Charles !... Charles !...

Et un cri sourd de l'enfant qui, d'un bond aussi, disparut...

Cramponnée de toutes ses forces aux barreaux, les narines battantes et ses yeux lançant des flammes, jamais la pauvre folle n'avait appelé avec tant de désespoir ni un accent aussi déchirant.

Puis brusquement, hurlante et horrible, elle se mit à courir le long de la grille, se heurtant avec furie contre les barreaux et s'ensanglantant les mains aux pierres qu'elle semblait vouloir arracher pour s'élaner sur la route.

Et toujours c'était le même appel désespéré, le même cri qui faisait frissonner :

— Charles, viens !... Charles c'est moi !... ta femme... Viens !... viens !... Charles !...

Et, soudain, d'un bout à l'autre du parc, d'autres cris furieux, d'autres cris sinistres retentirent... C'étaient les autres folles qui, jusque-là, très calmes et très tranquilles, venaient d'être brusquement effrayées, brusquement surexcitées par les cris terrible d'Yvonne... Et toutes fuyaient au hasard, blêmes, hagardes, échevelées, quand les infirmières accoururent, toutes pâles aussi de surprise et de saisissement.

Puis, tandis que les unes se jetaient dans le parc à la poursuite des folles de plus en plus épouvantées, les autres se précipitèrent vers Yvonne... vers Yvonne qui leur faisait peur et qu'elle ne reconnaissaient plus, tant son doux et beau visage était devenu effrayant et hideux.

Et ce fut pendant quelques minutes une lutte horrible, sauvage, impossible à décrire !

La bouche écumante, les yeux injectés de sang, ses magnifiques cheveux ruisselant à longs flots d'or sur ses épaules, la pauvre folle, qui semblait avoir une force surhumaine, se cramponnait toujours à la grille avec une énergie indomptable, une énergie que rien ne pouvait vaincre.

La route était déserte, mais ses cris étaient si perçants et devaient s'entendre de si loin que des gens n'allaient pas tarder à accourir... Et c'était ce scandale-là, le spectacle de cette lutte affreuse, que les infirmières voulaient éviter.

Elles avaient d'abord essayé de raisonner Yvonne et de la prendre par la douceur.

— Venez... Charles est là...

— Oui il vous attend... nous allons vous conduire vers lui... Venez !

Mais elle avait deviné le piège, et les écartant d'un geste menaçant :

— Non, là-bas !... là-bas ! s'était-elle écriée en montrant le côté de la route par lequel le cavalier avait disparu.

Et comme rien ne pouvait triompher de son entêtement, brusquement les infirmières s'étaient jetées sur elle.

Ses vêtements leur restaient en lambeaux dans les mains, ses bras sai-

gnaient sous leurs brutales étreintes, son front se meurtrissait aux barreaux de fer, mais il leur était impossible de l'arracher de là... impossible de lui faire lâcher prise !

Et toutes pâles de colère, de plus en plus exaspérées en face de cette résistance qui finissait par trop se prolonger, elles allaient encore se ruer sur la malheureuse femme quand, tout à coup, elles eurent une surprise.

Un homme que les cris d'Yvonne semblaient avoir attiré venait de surgir sur le chemin et de se rapprocher vivement de la grille... Et à la vue de cet homme, les infirmières s'étaient subitement arrêtées, toutes saisies de respect, toutes s'inclinant avec la plus profonde déférence.

Mais, chose étrange, l'attitude de la folle avait aussi brusquement changé. Elle avait lâché la grille, et son visage, hideux tout à l'heure de colère, n'exprimait plus qu'un vif étonnement en même temps qu'une immense tristesse.

Le visage énergique et pâle, le front très vaste, le regard empreint d'une mélancolie qui semblait incurable, cet homme dont les cheveux ras et la barbe très courte avaient la blancheur de la neige, ne devait pas avoir dépassé de beaucoup la cinquantaine.

Tout en lui annonçait la bonté, la noblesse des sentiments, la grandeur des pensées.

A première vue, on devinait en lui une intelligence et une nature d'élite, et, en dépit de ses vêtements très simples et qui eussent pu le faire prendre pour le premier bourgeois venu, un homme de haute distinction et de très aristocratique origine.

Son regard s'était tout de suite porté sur Yvonne, puis, très bas et avec une expression pleine de pitié :

— Pauvre femme ! murmura-t-il.

Mais Yvonne, qui venait de reculer encore, n'osait plus lever les yeux sur lui et demeurait la tête baissée, toute tremblante, comme si une grande peur venait de la saisir.

Mais l'inconnu ne s'était point aperçu de cet étrange saisissement de la folle.

Il la regarda encore pendant quelques secondes avec une expression de plus en plus attendrie, puis, s'adressant à une infirmière :

— Je ne vous connaissais pas cette pensionnaire, dit-il en parlant toujours très bas. C'est donc une nouvelle venue ?

— Oui, monsieur le comte.

— Depuis quand ?

— C'est aujourd'hui le quatrième jour qu'elle est ici...

— Et quel genre de folie ?

— Oh ! mon Dieu, très calme et très tranquille d'habitude. Aussi suis-je très étonnée qu'elle soit devenue tout à coup si furieuse que nous ne pouvions pas en venir à bout... Mais, à présent, je crois comprendre ce qui a dû se passer. La malheureuse a éprouvé une immense déception, un très grand chagrin d'amour...

— Ah ! fit avec un léger tressaillement celui qu'on venait d'appeler M. le comte.

— Sa folie consiste à appeler sans cesse celui qu'elle attend et qu'elle espère toujours...

— Pauvre femme !

— A chaque instant, elle murmure son nom, et je n'ai jamais rien entendu de plus triste ni de plus émouvant que cette plainte qui vous fait froid au cœur...

— A chaque instant aussi, elle vient où vous la voyez, et c'est avec les yeux pleins de larmes et la gorge pleine de sanglots qu'elle continue de jeter son cri de désespoir et de folie...

— Et c'est ainsi que, très probablement, elle aura vu passer tout à l'heure quelqu'un qui ressemblait peut-être à cet homme, et il n'en aura pas fallu davantage pour la jeter dans un état d'exaltation si terrible que j'ai bien cru que l'on serait obligé de lui mettre la camisole de force...

— La camisole de force ! frissonna le comte.

— Oui, c'est terrible, mais nous y sommes quelquefois contraints dans l'intérêt même des malades...

— Et elle ne guérira pas ?

— Les médecins ne peuvent pas encore se prononcer.

— Mais du moins a-t-elle parfois des moments de lucidité ?... reconnaît-elle ceux qui lui parlent ?

— Non, personne, monsieur le comte... Elle ne reconnaît même pas sa sœur qui l'a amenée ici et qui semble avoir pour elle une véritable adoration... Elle n'a pas non plus reconnu son fils, comme j'ai pu m'en apercevoir tout à l'heure...

— Si jeune et si malheureuse ! fit l'inconnu avec une réelle émotion.

Et comme il venait de se rapprocher d'Yvonne, comme son regard plein de commisération se portait de nouveau sur elle, il eut un brusque saisissement.

La folle venait tout à coup de tomber à genoux, de joindre les mains et de le regarder d'un air suppliant.

— Oh ! grâce ! cria-t-elle. Ne me chassez pas !... Grâce pour votre enfant !...

— Que dit-elle donc ? murmura le comte devenu tout pâle.

Mais les infirmières restaient également toutes saisies, tandis que voyant maintenant son front de ses mains, Yvonne jetait dans un nouveau cri de détresse :

— Non, c'est impossible ! c'est impossible !... Non, vous vous trompez !... Oh ! je vous le jure, mon père, je vous le jure, vous vous trompez !

Puis, anéantie, foudroyée, elle se mit à sangloter tout bas, courbant de plus en plus la tête.

Le comte était devenu de plus en plus pâle.

Que voulait dire cette scène ?... Que signifiaient ces prières et ces

supplications ?... Quel terrible secret de famille, quel sombre drame se cachait sous ces étranges paroles de l'insensée ?

Et il ne pouvait plus à présent détacher ses yeux d'Yvonne... Une immense pitié débordait de son cœur, et, de seconde en seconde, c'était une plus grande, une plus profonde sympathie qui l'attirait vers elle.

— Cette jeune femme a dû être fort belle et très distinguée, reprit-il au bout d'un instant, en s'adressant encore à l'infirmière. Elle doit certainement appartenir à une très riche famille...

— Je le crois aussi.

— Vous ne savez donc rien d'elle ?

— Non, monsieur le comte.

— Pas même son nom ?

— Son prénom seulement.

— Elle s'appelle ?

— Yvonne.

— Yvonne ?

— Oui, monsieur le comte. Quant à son nom de famille, M. le directeur seul le connaît; et semble prendre les plus grandes précautions pour qu'on ne puisse le deviner...

— Un mystère de plus, pensa le comte. Tout cela est bien étrange !

Fais très ému :

— Yvonne ! appela-t-il doucement, Yvonne !

Celle-ci venait de relever vivement la tête et de le regarder.

— Etait-ce cette voix si sympathique et si amicale qui venait de la rassurer tout à coup ?... était-ce la violence de la crise qu'elle venait de subir qui avait brisé en elle toute énergie ? toujours est-il que son visage était plus calme et que son regard avait moins de fièvre, moins d'égarément.

— Ne pleurez plus, Yvonne, dit-il. Oui, je vous crois... Oui, vous êtes toujours ma fille...

La folle venait de se lever, d'un bond, l'œil étincelant de joie.

— Votre fille !... Merci !... Oh ! merci ! s'écria-t-elle en cherchant à s'emparer des mains du comte. Oh ! vous me rendez la vie !...

— Mais elle !... Mais elle ! ajouta-t-elle en reprenant son accout plin de prière. Oh ! pourquoi la condamner... pourquoi maudire sa mémoire !... Oh ! grâce mon père, grâce aussi pour elle !...

Mais tandis qu'elle lui parlait... tandis que leurs deux visages se touchaient presque à travers la grille, le comte, qui d'abord avait tressailli, semblait en proie à un trouble si profond, à une émotion si extraordinaire, que les infirmières, frappées de surprise, se regardaient, chuchotaient :

— Qu'a-t-il donc ?

— Pourquoi la regarde-t-il donc ainsi ?

Car c'était, en effet, un étrange regard que celui dont le comte enveloppait en ce moment la folle.

Jusqu'alors il n'avait fait qu'entrevoir ses traits, mais maintenant qu'ils étaient face à face, maintenant qu'il pouvait la dévisager, son regard se remplissait de stupeur et il chancelait comme un homme pris de vertige.

D'un geste brusque, il avait passé la main sur son front, et il regardait toujours fixement Yvonne.

Il était devenu d'une pâleur mortelle, ses lèvres tremblaient, des mots entrecoupés lui échappaient qu'il balbutait tout bas.

— Oh ! cette apparition !... Cette femme !... Est-ce que je rêve !... Est-ce qu'à mon tour je deviens fou !... Yvonne !... Yvonne !... Non ! non ! c'est Marguerite que je revois !... Marguerite qui revit et ressuscite en elle !... Marguerite qui se dresse devant moi !...

Et son visage, déjà si mélancolique, venait de s'assombrir encore.

— Quelle ressemblance ! murmura-t-il encore, si bas que personne ne pouvait l'entendre. Et jusqu'à cette voix qui est aussi la sienne !... et qui m'a pénétré jusqu'au fond de l'âme !...

Et la folle venait enfin d'être entraînée par les infirmières qu'il restait encore là, les bras croisés, immobile et tout frissonnant devant la grille. Cependant, cette fois, Yvonne ne s'était point trompée.

Ce cavalier qui avait passé sur la route et qui lui avait arraché des cris si désespérés et si déchirants... ce cavalier dont la vue avait fait tressaillir Maurice qui s'était élancé hors du parc comme un fou, c'était bien lui !... c'était bien le comte de Guérande !...

Le misérable devait sans doute courir à quelque rendez-vous pressé, car il avait passé devant la maison de santé avec la rapidité de l'éclair, mais, pourtant, il n'allait point encore assez vite pour ne pas avoir entendu les cris qui le poursuivaient.

Et, tout saisi, il s'était arrêté.

— Etait-ce une hallucination ?

— Est-ce qu'il ne venait pas d'entendre son nom ?

Et, comme il écoutait, soudain, il frémit.

La voix désolée d'Yvonne venait encore de lui parvenir : Charles !... Charles !

Et, cette voix, il n'avait pu l'entendre, il n'avait pu la reconnaître sans frissonner... sans devenir blême au souvenir de son crime... au souvenir de sa victime qu'il avait déjà oubliée, mais qu'il revoyait tout à coup là-bas dans cette étroite et misérable chambre de la rue Montmartre... là-bas, effrayante et livide sur son lit d'agonie.

Et c'était elle qui l'appelait !... c'était elle qu'il retrouvait encore sur son chemin !...

Mais le comte de Guérande était un de ces monstres qui ont un cœur de roch, que ne peuvent émouvoir ni le remord ni la pitié.

D'abord surpris, il se remit assez vite, et les sourcils froncés, l'air mauvais, il chercha autour de lui...

La maison de santé alors lui apparut avec sa façade toute blanche perdue derrière les arbres.

Et alors il comprit.

—Une maison de fous !... Elle est là !... Elle m'aura vu ! se dit-il.

Puis comme les cris continuaient de plus en plus perçants, comme son nom retentissait encore dans un appel de plus en plus terrible et furieux, il se pencha en arrière et tâcha de voir ce qui se passait vers la grille.

Et il ne put s'empêcher de tressaillir encore... Cette femme qui courait là-bas, hurlante, échevelée, plus blanche qu'un spectre, c'était bien elle, c'était bien Yvonne !...

Mais il ne trouva pas un mot pour la plaindre. Mais pas une seconde la pensée ne lui vint que c'était par sa faute, par son infamie, que cette femme, qui était d'une jeunesse si rayonnante, d'une beauté si éblouissante quand elle avait eu le malheur de le connaître, était devenue cette triste et pitoyable créature qu'il était impossible de voir sans pleurer.

Et, très tranquillement, il allait reprendre son chemin, quand il bondit de surprise et de colère.

Quelqu'un avait saisi la bride de son cheval et se dressait en face de lui.

C'était son autre victime... C'était le fils abandonné, jeté par lui sur le pavé... c'était Maurice !

Il ne laissa pas au comte le temps de se reconnaître. Il étendit la main devant lui, montra la maison de santé, puis avec un accent très ferme et qui ne suppliait plus :

—Ecoute ! dit-il. Tu l'entends !... C'est elle qui t'appelle !... C'est ma mère !... Viens pour la sauver... pour qu'elle me reconnaisse... pour qu'elle vive encore !... Viens !

Mais le comte, revenu de sa surprise, ne sentait plus qu'une colère de plus en plus terrible gronder en lui.

Quoi ! cet enfant qui l'avait couvert de ridicule et de honte... cet enfant osait encore se présenter devant lui !

Quoi ! ce misérable gamin qui avait rendu inutile sa trahison, qui d'un mot, avait fait rompre ce brillant mariage sur lequel il comptait pour refaire sa fortune, ce misérable gamin avait l'audace de l'affronter encore !

—Ah ! c'est donc encore toi ! ricana-t-il les dents serrées. Eh bien ! mon garçon, je crois que tu feras bien de filer, si tu ne veux pas que je te paye ce que je te dois à coups de cravache...

—Il vaudrait mieux me le payer autrement, riposta vivement l'enfant, la voix plus ferme, le regard plus résolu. Il vaudrait mieux me rendre ma mère !

—Ta mère la folle ! ricana encore l'odieux de Guérande.

—Ma mère que tu m'as volée ? s'écria avec indignation le petit Maurice dont les yeux venaient de laisser jaillir un flot de larmes. Ma mère à qui tu dois tout et que tu me tues tous les jours !...

—Va-t'en !... va-t'en ! hurla le comte.

—Oh ! elle ne te connaît pas !... reprit l'enfant avec une immense amertume... Si elle te connaissait... si elle pouvait te juger encore, comme elle te regretterait peu !...

Mais de Guérande venait de l'interrompre par un éclat de rire.

—Vrai, tu m'amuses ? s'écria-t-il. Continue !... Ce moutard qui me fait de la morale !

—Père !

—Va, va, je t'écoute !...

—Oui, j'ai tort !... oui, j'ai tort de te parler ainsi ! dit vivement le petit abandonné dont la voix tremblait. Pardonne-moi, père, pardonne-moi !...

—Ah ! ah ! maintenant nous nous attendrissons !... Mais je te trouve moins drôle !

Et il allait pousser son cheval, quand l'enfant, lâchant enfin la bride, lui jeta en pleine figure :

—Sans cœur !

Mais il n'avait pas achevé, qu'il eut un cri terrible. Plus rapide que l'éclair, la cravache de Guérande venait de lui cingler le visage et de lui couper le front d'une large raie sanglante.

Et le pauvre petit s'enfuit, hurlant et éperdu.

—Ah !... ça soulage ! soupira longuement le comte, encore tout frémissant de colère.

Et il riait encore de son rire mauvais et plein de rancune, quand un homme qu'il n'avait pas vu s'approcher surgit brusquement devant lui.

C'était ce passant pour qui les infirmières avaient montré tant de déférence et de respect... ce passant qui avait éprouvé à la vue d'Yvonne un si profond et si étrange saisissement.

Mais ce n'était plus le même homme que tout à l'heure. Sa taille élevée était devenue plus imposante encore et son œil étincelait.

—Pardon ! fit-il la voix brève et en toisant le comte. Comment vous appelez-vous ?

—Le comte de Guérande ! répondit avec arrogance celui-ci. Que désirez-vous ?

—Vous vous trompez !

—Plait-il !

—Vous vous appelez un lâche !

—Monsieur !

—Vous vous appelez un misérable !

Et, d'un geste rapide, le mystérieux personnage montrait Maurice... Maurice qui déjà très loin de la maison de santé, s'enfuyait, hurlant et sanglotant toujours.

Les yeux du comte s'étaient remplis d'éclairs et il était devenu blême de rage.

—Puisque vous savez si bien mes noms, fit-il la voix étranglée, j'espère que vous me ferez connaître le vôtre !...

Sans répondre, l'homme sortit froidement une carte de sa poche, puis la lui tendant :

—Vous le trouverez ici écrit tout au long, dit-il.

—C'est bien. Nous nous reverrons !

—Quand il vous plaira.

Puis, s'éloignant lentement, l'inconnu s'enfonça dans un petit chemin qui s'ouvrait devant lui.

—Ah ! ton insolence te coûtera cher ! s'écria le comte avec un geste de menace.

Et il jeta les yeux sur la carte...

Soudain, il tressaillit.

—Lui !... Serait-ce lui ! murmura-t-il.

Et, de plus en plus saisi, il cherchait encore l'inconnu. Mais il ne le vit plus. Le petit chemin dans lequel celui-ci s'était engagé était déjà redevenu désert.

VI. — LE SERMENT DU MARQUIS

Le comte de Guérande, que sa rencontre avec l'inconnu semblait avoir rendu plus fébrile et plus nerveux encore, galoppa pendant environ cinq minutes, puis s'arrêta devant un élégant chalet que précédait un vaste jardin.

C'était là le pied à terre que Fernand de Prades possédait à Fontenay-sous-Bois, et dont il avait parlé à Clotilde quand il lui avait expliqué comment le hasard lui avait fait connaître Suzanne...

Le comte devait être attendu, car la grille était ouverte, et il n'eut pas plutôt paru qu'un homme qui portait le costume de jardinier courut à sa rencontre.

De Guérande sauta lestement à terre, jeta la bride au jardinier, puis se dirigea rapidement vers le chalet.

Au même moment, Fernand se montrait sur le perron, venant à son tour au-devant de lui.

Ils échangèrent une poignée de mains, tout en entrant dans le couloir :

—A quelle heure as-tu reçu ma dépêche ? demanda de Prades.

—A dix heures, répondit le comte, mais deux minutes plus tard je ne l'aurais très probablement reçue que ce soir ou peut-être même demain matin...

—Tu sortais ?

—Oui, mon cheval était déjà sellé et j'allais faire, comme d'habitude, un petit tour au Bois... Mais j'en ai été quitte pour changer d'itinéraire, voilà tout. Et maintenant pourquoi cette dépêche ! Ce que tu avais à me dire est donc bien pressé ?...

—C'est à dire que j'avais hâte de te voir et que je comptais les heures...

—Diable !... de quoi donc s'agit-il ?

—Tu vas le savoir... Entre là, d'abord, nous causerons mieux en déjeunant.

Et Fernand ayant ouvert une porte, ils pénétrèrent dans une petite salle à manger, très coquettement décorée et où tout était déjà préparé pour un excellent déjeuner froid.

Puis, quand ils furent installés :

—Nous pouvons causer tout à notre aise, reprit de Prades, ici les murs n'ont pas d'oreilles...

—Ton jardinier ?

—Mon jardinier ne met jamais les pieds ici.

—Sa femme, qui te sert de cuisinière ?

—Sa femme est prévenue qu'elle ne doit monter que si je l'appelle.

—Alors, causons, dit le comte. Que t'arrive-t-il ?

—Une aventure extraordinaire, incroyable !

—Quelle aventure ?

—Te souviens-tu de Clotilde ?

—Oui ! je m'en rappelle très bien, parbleu... Une petite institutrice que tu avais connue dans ta famille et avec laquelle tu t'étais, m'a-t-on dit, marié en Angleterre puis qui a disparue.

—Juste ! ou à peu près.

—Eh bien ?

—Eh bien, mon cher, je l'ai revue !

—Ah bah !

—Pas plus tard qu'hier...

—Où ça ?

—A Ivry... chez un blanchisseur... Un nommé François...

Le comte se mit à rire.

—Chez un blanchisseur ! s'écria-t-il. Que diable allais-tu faire là ?

—Y voir ma fille.

—Ta fille !

—Oui, ma fille... ma fille que ce François dont je viens de te parler avait recueillie et élevée...

—Non je n'y suis plus du tout ! s'écria de Guérande après avoir regardé pendant quelques secondes son ami. Cette femme retrouvée, cette gamine que cet honnête François recueille et dont tu ne m'as jamais dit un traître mot !... Ma parole, je crois que tu me fais poser ou que c'est un drame de l'Ambigu que tu me racontes !

—C'est peut-être bien un drame, en effet, répliqua vivement de Prades, mais il y manque le dénouement... Et voilà pourquoi je t'ai envoyé cette dépêche... Et voilà pourquoi j'ai besoin que tu me donnes un conseil...

—Moi !

—Oui, toi !... Mais laisse-moi finir et tu verras que la chose mérite d'être prise au sérieux... j'ai donc retrouvé Clotilde, mais il faut que je te dise aussi dans quelles circonstances je me suis séparé d'elle.

—Continue.

—Mon intention, quoique je ne fusse nullement engagé avec elle, et qu'elle s'illusionna singulièrement en se croyant ma femme, était bien de lui venir en aide, comme c'était mon devoir de galant homme, si elle avait voulu être raisonnable. Mais je savais que Clotilde était très fière et je ne voulais pas m'exposer à un refus... je pensais donc que le plus sage était encore qu'elle n'entendit plus parler de moi... et... je disparus.

—Il s'était écoulé déjà plusieurs années depuis notre séparation, quand un beau jour j'appris, je ne sais plus comment, qu'elle était tombée dans une misère si noire et si atroce qu'elle en avait été réduite à abandonner sa fille...

—Voilà ce que je n'excuse pas ! s'écria avec indignation de Guérande. Voilà ce qui, selon moi, est la pire des infamies !

—Puis je ne sus plus rien d'elle et j'y pensais de moins en moins, quand quelques années encore plus tard, et alors que j'habitais déjà de temps à autre cette petite maison de Fontenay-sous-bois, une rencontre que le hasard me fit faire me rappela subitement son souvenir...

—Quelle rencontre ?

—C'était Suzanne, cette petite fille recueillie par François...

—La première fois que je la vis, je fus tellement frappé de sa ressemblance avec Clotilde que je voulus la revoir.

—Je la revis souvent, et grâce à son histoire que je m'étais fait raconter par le blanchisseur, grâce aussi à d'autres détails que je pus apprendre, il ne me fut bientôt plus possible de douter que l'étrange ressemblance que cette petite avait avec Clotilde n'était pas qu'un effet du hasard, mais que c'était bien là l'enfant qu'elle avait abandonnée... mais que c'était bien là mon enfant...

—Et ton cœur de père s'est ému ? ricana de Guérande.

—Tu me trouves ridicule ?

—Un peu !

—Eh bien, oui, mon cher !... Oui, j'en suis encore tout étonné moi-même, mais j'ai été très troublé de cette découverte... si troublé même que j'ai eu pendant quelques jours, comme un remords du passé...

—Eh bien, fit le comte avec le même ricanement ironique, puisque tu as aussi retrouvé la mère, épouse-là, mais pour de bon cette fois.

—C'est précisément à quoi je pense.

—Es-tu fou !

—Au contraire, fit de Prades avec un singulier sourire, je n'ai jamais été plus lucide, comme tu pourras en juger tout à l'heure...

—A lors, achève.

—Je m'étais donc attaché malgré moi à cette enfant. Or, comme hier je passais à Alfortville, je fus tout surpris de voir devant le poste de secours un énorme rassemblement... Je voulus savoir quel accident était arrivé, et le premier mot que l'on me répondit me fit pâlir.

—C'était Suzanne quo tout le monde croyait morte !... Suzanne qui venait d'être retirée de la Seine !... Et sais-tu par qui ?... Maurice !

—Ah ! c'est bizarre !... Quelle rencontre. Ta fille sauvée par mon fils. Absolument touchant, mon cher.

—J'entraî comme un fou dans le poste, et je vis la pauvre petite si blême, si livide, que mon cœur se serra... Tu ris ?

—Je ne te reconnais plus !... Et alors ?

—Mais je n'étais pas seul... J'étais avec de Vrignon, le petit d'Et-fieux, etc., etc.

—Toute la bohème joyeuse ?

—Et il m'était impossible de les lâcher. Nous allions aux courses... Mais dès que je pus filer, je n'ai pas besoin de te dire ce que je fis.

—Tu revins à Alfortville ?

—Non je courus à Ivry, chez François. Mais à peine venais-je d'y entrer que je ne pus retenir un cri de stupeur... Car sais-tu qui je venais de voir ?... sais-tu qui venait de se dresser devant moi ?

—Clotilde ?

—Clotilde !

—Tableau !

—Et je n'ai pas besoin non plus de te décrire la scène...

—Oh ! je la vois d'ici !

—Tout ce qu'elle pouvait avoir de colère, tout ce qu'elle pouvait avoir de mépris, elle me l'a jeté à la face. Et je t'avoue que je ne savais pas quelle contenance tenir quand, tout à coup, je la vois chanceler et devenir toute blanche...

—La crise de nerfs !

—Non, c'était sérieux, de Guérande... si sérieux que j'ai eu peur.

—Enfin elle n'est tout de même pas morte ?

—Non, mais le cœur est très malade, et je crois qu'il ne lui faudrait pas souvent des journées d'émotions comme celle là pour qu'elle y reste... Car pense, mon cher : la joie d'abord d'avoir retrouvé sa fille, la terrible angoisse ensuite de la perdre presque aussitôt, enfin le saisissement de notre étrange rencontre en un pareil moment !

—Aussi allai-je appeler du secours quand elle me supplia de ne rien faire pour ne pas effrayer l'enfant... Et comme elle parlait d'une voix éteinte... comme elle murmurait très bas des mots qu'elle ne disait que pour elle seule, tout à coup je ne pus m'empêcher de tressaillir, tandis que je devenais, j'en suis sûr, aussi pâle qu'elle...

—Qu'avait-elle donc dit ? demanda vivement le comte. Ma parole ! tu pâlis encore.

—Peut être !

—Tu m'intrigues !... Parle vite !

—Eh bien, mon cher, fit vivement à son tour et avec un accent plein

de fièvre Fernand de Prades, elle avait dit que Clotilde Didier, cette petite institutrice que j'avais connue pauvre... que Clotilde Didier, ma femme devant la loi anglaise, que j'avais laissée si misérable, était aujourd'hui millionnaire !...

—Millionnaire ! s'écria de Guérande dont les yeux s'allumèrent.

—Oui, millionnaire !... plusieurs fois millionnaire ! reprit Fernand en appuyant avec force sur les mots. Et tu juges de ma surprise, de ma stupéfaction !... Millionnaire quand moi je n'ai plus rien que des dettes !... Archi-millionnaire quand pour tâcher de faire encore bonne figure j'en suis réduit aux expédients, en attendant que je sois acculé au suicide !

De Guérande souriait

—Je te prie d'agréer toutes mes excuses ! dit-il. Oui, maintenant je comprends que tu n'étais pas si fou quand tu me parlais de l'épouser de nouveau et réellement cette fois, devant le maire.

—Oui, c'est l'idée qui m'est venue... c'est l'idée qui ne me quitte plus et qui m'enfièvre... Oui, je me suis juré qu'elle serait marquise de Prades et elle le sera !

—Bravo !... A présent je te reconnais !

—Et cependant qui me dit que je réussirai !

—Moi !

—Oh ! tu ne connais pas Clotilde ; elle me hait bien !

—Bah ! tu tâcheras de l'attendrir et elle oubliera... elle te pardonnera...

—Quelques fois j'espère encore... d'autres fois j'en doute... Car si tu l'avais vue !... si tu l'avais entendue !...

—Et puis, toutes les femmes sont vaines et ta Clotilde ne doit pas faire exception à la règle. Ton titre de marquis la flattera.

—Mon titre ?... Oh ! ne comptons pas là-dessus ! s'écria vivement Fernand. Non ! le seul et tout sérieux que j'aurais pu avoir dans mon jeu, c'était l'enfant...

—La petite est pour toi ?

—Oui !

—Mais c'est énorme, cela... Mais la gamine prenant fait et cause pour toi, c'est la partie à moitié gagnée !...

—Oui, mais Clotilde lui a parlé ! Mais Clotilde, sans lui dire toute la vérité, lui en a dit assez cependant pour que la sympathie qu'elle pouvait avoir pour moi se change en aversion... Oh ! je sais bien que la petite souffrait d'être obligée de me fuir et de me traiter en ennemi — car j'étais là et j'ai tout entendu — mais je sais aussi qu'entre sa mère et moi, elle ne saurait hésiter bien longtemps...

—Enfin, résumons-nous ! dit brusquement de Guérande. Tu veux épouser ?

—Je veux ses millions ! s'écria le marquis très pâle, les yeux étincelants.

—Eh bien, mon cher, je crois que tu les auras !

—Comment ?... Par quel moyen ?

—Je vais te le dire. Mais, avant tout, il est bien entendu que puisque tu me demandes un conseil tu le suivras ?

—Je te le jure !

—Jusqu'au bout ? fit vivement le comte avec un accent qui fit tressaillir de Prades.

—Jusqu'au bout ! répondit celui-ci, la voix un peu sourde.

—Écoute !

Il y eut un silence, puis de Guérande reprit lentement :

—La seconde entrevue avec Clotilde ne sera certainement pas plus agréable que la première, et il faut bien t'attendre à ce qu'elle t'accable encore de son mépris et de sa colère. Peut-être même ne voudra-t-elle pas t'entendre et se contentera-t-elle de te montrer la porte en te priant de déguerpir au plus tôt.

—Mais, dans tous les cas, ce qu'il faut, c'est du sang-froid et, disons le mot, du toupet. Cette fois, ce qui te ramène, ce n'est pas ton inquiétude pour Suzanne, c'est le remords de ta conscience qui s'est enfin réveillée après les reproches qu'elle t'a faits chez François ; c'est l'horreur que t'inspire ton manque de loyauté envers elle...

—Elle ne me croira pas.

—Il faudrait qu'elle fût rudement naïve pour te croire !

—Mais alors ?

—Mais alors, sans te laisser démonter par tout ce qu'elle peut te répondre de plus ou moins flatteur, tu n'en insiste pas moins comme si elle devait finir par te croire.

—Puis, doucement, comme preuve de la sincérité de ta conversion, tu lui glisse que tu n'as plus qu'un seul désir, celui de lui faire oublier tout le mal que tu lui a fait et tout ce qu'elle a pu souffrir à cause de toi, en lui consacrant désormais toute ta vie, en réalisant tout ce que tu lui avait promis, légations, etc.

—Oh ! si éloquent que tu puisses être, elle ne se laissera pas prendre à tes protestations, je m'empresse de te le dire, ajouta plus vivement le comte en s'apercevant que Fernand venait de faire un mouvement pour l'interrompre. Oui, il est bien certain qu'elle ne sera pas dupe quo ce qui te ramène vers elle, c'est l'appât de sa fortune, c'est l'arrière-pensée de mettre la main sur ses millions... Mais alors, tout en te montrant très peiné et très affecté de la mauvaise opinion qu'elle persiste à avoir de toi, ce n'est plus en ton nom que tu parles, mais c'est au nom de Suzanne... c'est au nom de votre enfant...

—Me croira-t-elle mieux ?

—Peut être !... Car maintenant elle sera moins sûre que tu mens... moins sûre, en effet, que ce n'est pas ton amitié pour la petite qui a fini par te faire revenir à de meilleurs sentiments... Ne t'étais-tu pas attaché à Suzanne quand elle n'était encore qu'une enfant abandonnée ?... La petite n'était-elle pas heureuse de te rencontrer et ne te considérait-elle pas comme son amie ?... Enfin quand tu es allé chez ce blanchisseur pour avoir de ses nouvelles, pouvais-tu te douter que tu allais t'y rencontrer

avec Clotilde... et Clotilde, non plus la malheureuse d'autrefois, mais la richissime millionnaire d'aujourd'hui ? Non, n'est-ce pas ?... c'est clair pour tout le monde et pour Clotilde elle-même, si prévenue qu'elle puisse être contre toi... Voilà donc un terrain plus solide et sur lequel je t'engage à te tenir... M'écoutes-tu ?

— Certes !

— Car, ici, tu t'effaces, il ne s'agit plus de toi, il s'agit d'elle... de cette enfant qu'elle ne peut pourtant pas rendre responsable de tes fautes et frapper en te frappant...

— Oh ! si j'étais à ta place, comme je serais pathétique et quelle belle tirade je lui débiterais !

— L'enfant !... Mon enfant !... Cette pauvre petite qui n'a pas de nom et à qui l'on refuse de donner le mien... le mien qui lui appartient !... Cette pauvre petite que l'on veut éloigner de son père... quand son père l'adore et ne demande qu'à vivre pour elle !...

— Et je taperais ferme là-dessus, tu m'entends, de Prades ?... Je demanderais à la mère si elle a le droit de sacrifier sa fille à sa rancune et à sa colère... Je lui ferais entrevoir les regrets qu'elle se prépare et les remords qui l'attendent si sa haine reste inflexible... Enfin je n'ai pas besoin de t'en dire d'avantage, tu vois cela d'ici...

— Très bien ! Mais si, comme j'en suis convaincu, elle ne se rend pas ?

— Alors, tant pis pour elle ! répondit de Guérande avec son mauvais sourire, car nous userons du grand moyen...

— Comme tu dis cela !... De quel moyen veux-tu donc parler ?

— Oh ! d'une petite idée que j'ai !... Ecoute encore...

Ils étaient seuls et nul ne pouvait les entendre.

Cependant, si comme ce qu'il allait dire l'effrayait lui-même, de Guérande se pincha et parla bas à l'oreille du marquis.

Celui-ci venait brusquement de se redresser, et, tout pâle, tout saisi, il regardait fixement son ami.

— Voilà mon moyen ! reprit le comte, parlant toujours très bas, Eh bien ! qu'en penses-tu ?... Moi je le crois excellent...

— Oui, mais un peu brutal ! répondit de Prades dont le regard était plein d'inquiétude.

— As-tu le choix ? Alors c'est autre chose.

— Mais songe qu'elle a une maladie de cœur et qu'une pareille émotion risquerait de la tuer sur le coup...

De Guérande haussa les épaules.

— Et songe aussi que si elle en réchappait, ses soupçons ne manqueraient pas de se porter sur moi, et que cette aventure pourrait bien avoir pour dénouement la cour d'assises... Et, dans l'un ou l'autre cas, je serais bien avancé !

— Et les preuves ?

— Les preuves ?

— Oui, les preuves qui lui faudrait, où les prendrait-elle ?

— C'est vrai.

— Je la défie de les trouver !

— Eh bien, c'est dit ! fit brusquement Fernand comme s'il se décidait tout à coup. Je vais la revoir le plus tôt possible, et si je vois qu'il n'y a rien à faire...

— N'hésite pas... il n'y a que ça ! répondit le comte.

Puis, souriant de nouveau de cet étrange sourire qui faisait frissonner, il ajouta :

— Mais dépêche-toi, si tu veux que nous fassions les deux noces ensemble.

— Les deux noces ?

— Eh bien, oui, la tienne avec Clotilde, et la mienne avec Adrienne.

— Plait-il !

— J'ai dit : La mienne avec Adrienne ! répéta le comte en appuyant sur les mots. Pourquoi me regardes-tu avec cet air effaré ?... Tu te figurais donc que tout était fini ?... Eh bien, non, mon cher, tout recommence !

— Que m'apprends-tu là ! s'écria de Prades en tombant de surprise. Comment ! après un pareil scandale, ce mariage pourrait encore se replâtrer ?

— Parfaitement !

— Comment ! après le sanglant affront qu'elle t'a infligé en pleine mairie, Mlle de Chancel consentirait maintenant à prononcer le "oui" solennel qu'elle a si énergiquement refusé de dire il y a quelques jours !

— Ça te renverse ?

— Tu avoueras qu'il y a de quoi !

— Eh bien, oui, mon cher, dit vivement le comte, tandis qu'un éclair de triomphe étincelait dans ses yeux, à l'heure qu'il est, tout me fait espérer que ce "oui" qui doit me rendre le plus heureux des époux... que ce mot qui va la faire comtesse de Guérande, Mlle de Chancel le dira...

— Est-ce bien vrai ? fit de Prades qui n'en revenait pas.

— C'est si vrai que bientôt tu ne la reconnaitras plus et que tu la verras me suivre à l'autel aussi obéissante et aussi docile que tu l'as vue pleine d'indignation et de révolte...

— Mais alors que s'est-il donc passé et par quel miracle cette jeune fille, qui me fait pourtant l'effet d'avoir du tempérament, a-t-elle fini par se résigner si facilement à t'accepter pour seigneur et maître ?

— Tu le demanderas à son père, répondit de Guérande avec son froid sourire.

— Au baron de Chancel ?

— Oui, au baron de Chancel, qui ne manque pas de tempérament non plus et qui veut ce mariage...

— Pourquoi ?

— Mais tout simplement parce que sa parole était engagée et qu'il n'entend pas que sa fille le force à la reprendre...

— Soit ! Mais les beaux jours que tu te prépares !

— Bah ! je suis comme toi, ruiné, décaqué, à bout de ressources, et l'essentiel c'est que je me recale. Après, nous verrons !

— Bonne chance, alors !

— Oh ! je suis bien tranquille... Je te répète que cette fois Adrienne ne m'échappera plus... Mais, vrai, si je réussis, je pourrai dire que je ne l'ai pas volé !... Car, mon pauvre de Prades, quelle déveine, quand j'y pense !... Juste, quand je mets enfin la main sur la riche héritière de mes rêves... sur la riche héritière dont la dot doit servir à me refaire, il faut que je tombe sur Adrienne... sur la sœur d'Yvonne, de celle qui avait eu le droit, comme Clotilde avec toi, de se croire ma femme. Quelle ressemblance ont nos deux aventures, mon cher.

Et c'est, au moment où je triomphe, au moment où je crois ne plus rien avoir à redouter, ce méchant gamin qui se dresse devant moi et qui, d'un mot détruit tous mes calculs et ruine toutes mes combinaisons !

— Aussi, ricana le comte, avec quel plaisir je viens de lui cingler la figure avec ma cravache !... Ah ! le petit drôle !... Jamais je n'avais ri d'aussi bon cœur que lorsque je l'ai vu s'enfuir en hurlant...

— Tu l'as donc rencontré ?

— Oui, tout à l'heure... tout près d'ici et à deux pas seulement de cette maison de santé qui est sur la route et que tu dois connaître... de la maison de santé où sa mère est enfermée...

— Yvonne !

— Oui, Yvonne complètement détraquée... Yvonne folle à lier !... Et je venais précisément de passer près d'elle sans m'en douter, quand tout à coup j'entends une voix étrange, une voix qui me fait courir un frisson dans le dos, qui me jette mon nom et qui m'appelle...

— Je m'arrête, et derrière la grille j'entrevois une femme pâle, échevelée, qui tantôt court comme une furie et tantôt se cramponne éperdument aux barreaux, tout en ne cessant de crier : " Charles !... Charles !..."

— C'était elle !

— Oui, cette femme effrayante... cette femme dont les yeux brillaient comme des charbons ardents, c'était elle !... Et je n'étais pas encore revenu de ma surprise, quand, en me retournant, sais-tu qui je vois !

— Maurice ?

— Oui, Maurice qui arrêta mon cheval en le tenant par la bride... Maurice qui se permit de me faire des reproches !... Alors je me rappelle la scène de la mairie, et je tape !

— Il ne l'avait pas volé non plus ?

— Oui ! Mais il est écrit que ce garnement me portera toujours malheur !... Car je ne t'ai pas tout dit... A peine venait-il de s'enfuir en se tenant la figure dans les mains, qu'un individu qui semblait sortir de dessous terre surgit à son tour en face de moi, et se mêlant de ce qui ne le regardait pas, se met à me traiter de misérable et de lâche !

— Ah ! diable !

— C'était raide !

— En effet.

— Et la suite, tu la devines. Je relève vertement ce singulier personnage et me voilà avec une affaire sur les bras !

— Et cet homme s'appelle ?

— Voici sa carte ! dit de Guérande en jetant sur la table la carte du défenseur de Maurice.

Mais de Prades y avait à peine jeté les yeux qu'il eut un violent soubressaut.

— Le comte de Belleruche ! s'écria-t-il.

— Oui, le comte de Belleruche ! répondit vivement de Guérande. Oui, ce grand seigneur qui possède, dit-on, une fortune immense, une fortune colossale et qui vit comme un loup ?... Oui, cet apôtre, ce philanthrope, cet ami des pauvres, qui s'est fait à Paris une si grande popularité par ses libéralités et ses largesses !... Oui, c'était cet original-là qui venait de prendre fait et cause pour Maurice... Aussi, lorsque je sus à qui je venais d'avoir affaire, fus-je, pour le moins, aussi étonné et aussi saisi que tu sembles l'être...

— Le comte de Belleruche ! répéta Fernand, les sourcils froncés.

— Hein ! qu'en dis-tu !

— C'est grave !

— Bah ! un duel de plus !

— Un duel !... Ton dernier duel !

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que si tu te bats avec le comte de Belleruche, tu es un homme mort, de Guérande !

— Vraiment ? fit ironiquement celui-ci.

— Oh ! je te parle très sérieusement !... Ou le comte te ménagera, ce qui serait vexant pour ton amour-propre, ou il te tuera, c'est moi qui te le dis !

— C'est donc Croquemitaine ? railla encore de Guérande.

— C'est un homme redoutable qu'il aurait mieux valu pour toi ne pas rencontrer...

— Ah çà ! ois-tu me faire peur ! Est-ce moi, de Guérande... moi qui me suis battu vingt fois, que tu penses faire reculer !...

(A suivre.)

ENVOYEZ VOTRE ADRESSE

Envoyez une carte-postale avec votre adresse à The Canadian Royal Art Union, Ltd., 238 et 240, rue St Jacques, Montréal, et vous recevrez franc de port des détails complets sur les tirages mensuels, qui sont publics et bien surveillés, avec distribution de prix évalués de \$4 à \$10,000. Profitez de l'occasion.

Pour préserver et guérir tous les Rhumes, Maux de Gorge et Altérations de la Voix, etc.,

Sucez les **BONBONS DE PIN PARFUMÉ**

Célèbre Produit Français couronné par l'Académie de Paris et toutes les Grandes Expositions.

PARC AMHERST

N' OUBLIEZ PAS

que le **PARC AMHERST** est reconnu comme la plus belle propriété subdivisée de l'Ile de Montréal

Tous ceux qui ont visité le Parc dernièrement, ont été étonnés des progrès faits depuis un an. Une **EGLISE** et des **ECOLES** doivent être bâties bientôt; le Conseil a décidé qu'une nouvelle ligne de **TRAMWAYS** devra sous peu être en opération sur la rue Amherst et beaucoup d'autres améliorations projetées seront faites avant longtemps. La Compagnie des Terres du Parc Amherst offre des **conditions très avantageuses** aux acheteurs qui ont l'intention de bâtir immédiatement ou pour le printemps prochain, et les pères de famille ne devraient pas manquer cette occasion unique de devenir propriétaires à peu de frais et d'assurer ainsi l'avenir de leurs familles

Magnifiques Lots a Batir, a proximité des églises, écoles, tramways, etc.; Terrain Sec et Elevé;
Localité Salubre; Bas Prix et Conditions tres Faciles; Titres Clairs et parfaits aux Acheteurs

BEAUX LOTS POUR

\$80, \$85, \$90, \$95, \$100, \$125, \$150

EN MONTANT

VOYEZ CES LOTS AVANT D'ACHETER AILLEURS

Avis important.—A partir d'aujourd'hui, la Compagnie des Terres du Parc Amherst donnera des facilités spéciales et des conditions ultra libérales à tous ceux qui achèteront des lots et bâtiront immédiatement au **PARC AMHERST**.

Prenez les chars de la rue St-Denis et de St-Henri pour vous rendre sur le terrain où **M. L. E. JALBERT**, agent principal pour la vente de lots, sera le dimanche et autres jours de la semaine pour recevoir les visiteurs.

Pour plus amples informations, s'adresser au soussigné au . . .

Bureau Principal: - 145 RUE ST-JACQUES

BON SABLE A VENDRE.

Telephone, Main 2618

C. E. E. BOUTHILLIER, Sec.-Trés.

Telephone des
Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Telephone des
Marchands 182

Marchand-Tailleur

Un choix immense d'Etoffe en tous genres pour
la confections de Vêtements Fashionables . . .

**La Dernière Coupe Garantie
Habilllements à 24 hrs d'avis**

M. N. Léveillé a en mains, toujours renouvelé, un stock d'étoffes
importées de quatre à cinq mille piastres

VOTRE VISITE EST SOLLICITÉE

138½ — RUE SAINT-LAURENT 138½

MONTREAL.

LES REMEDES DE FAMILLES

... DE ...

ROY & BOIRE DRUG CO.

Sont de Véritables Spécifiques

Le Menthol Cough Syrup

Pour Toux, Rhume, Asthme, Bronchite, est efficace. La quantité et le goût surpassent tous autres remèdes au monde. Vendu partout à 25c la bouteille, 3 onces, 50 doses.

Le Regulateur des Enfants

Le Sirop Calmant Menthol indispensable dans les maladies des enfants. Vendu partout à 25c la bouteille.

Les Pilules C. T. C. Headache Pills

Guérison certaine pour toutes formes de Maux de Tête et Migraine. En vente partout, 25c la boîte.

L'emplâtre du Dr Rico

Préparé seulement pour les maladies des femmes. Il n'a pas son égal pour dérangement de Matrice, Beau Mal, Point de côté, mal au Dos. Vendu partout à 25c chaque.

Les Dragées Purgatives

de ROY & BOIRE DRUG CO. sont très petites et faciles à prendre; elles sont purement végétales; elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement et sans douleur, et elles sont un remède infail- lible contre les Maladies du Foie, des Rognons et Constipation. Vendues partout, 25c la boîte.

Les Pilules Fortifiantes

de ROY & BOIRE DRUG CO. Ces Pilules sont d'une très grande valeur pour tous également: l'homme, la femme et l'enfant. Elles Renforcent en Purifiant le Sang; elles rendront l'homme faible, fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. Les Pilules Fortifiantes de ROY & BOIRE DRUG CO. sont vendues partout, 25c la boîte de 50 pilules.

Un Véritable Tonique

L'Huile de Foie Morue Composée de Boire

Pour les personnes faibles, surtout des poumons. Cette préparation n'a aucune mauvaise odeur, elle est très agréable au goût; aussi agréable à prendre en été qu'en hiver. Vendue partout à \$1.00 la bouteille.

L'Elixir Digestif de Brault

Proclamé par l'Europe, l'Asie et l'Amérique la plus grande décou- verte en médecine du siècle, contre la Dyspepsie. L'Elixir Digestif de Brault n'est pas recommandé pour guérir toutes les maladies. Mais il guérira la Dyspepsie, la cause de 92 maladies sur cent. Con- sultez les meilleurs auteurs en médecine ou votre médecin de famille, et vous serez assuré que la Dyspepsie est la cause des Maux de Tête, Brûlements d'Estomac, Étourdissements, Manque d'Énergie, Vomis- sements, Manque d'Appétit, Désordre du Sang, Rhumatisme, Mala- die du Foie, des Rognons, de la Vessie, Rétention d'Urine, Diabète, Paralysie, Maladie de Cœur.

La Science Médicale de toutes les parties du monde a accordé au docteur P. L. BRAULT, inventeur de l'Elixir Digestif, diplôme d'honneur, médaille d'or, parce qu'elle reconnaissait dans l'Elixir, le seul remède connu ou recommandable pour guérir la Dyspepsie, la cause de toutes les maladies. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1.00 la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous le pro- curer, envoyez le prix d'une bouteille et elle vous sera expédiée par la ROY & BOIRE DRUG CO.

La Rhumatine Electrique de Rho

Ce Grand Remède Français est sans contredit le Meilleur Remède découvert jusqu'à aujourd'hui contre les Rhumatismes. C'est un Remède sûr et infailible contre cette triste maladie considérée jus- qu'ici comme incurable.

La Rhumatine Electrique de Rho, préparée par le Dr Geo. Fré- chette Medical Co., est en vente partout à \$1.00 et 50c la bouteille. Si vous ne pouvez vous la procurer, envoyez le prix d'une bouteille et elle vous sera expédiée, franc de port, par la ROY & BOIRE DRUG Co., Manchester, N. H. Montréal, P. Q.

La dernière découverte en médecine

Le Menthol Lung Regulator

Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une Gué- rison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleu- résie et toutes les Maladies des Poumons et de la Gorge.

Le Menthol Lung Regulator est en vente partout, \$1.00 la bou- teille, et si vous ne pouvez pas vous le procurer, envoyez le prix d'une bouteille et elle vous sera expédiée par ROY & BOIRE DRUG Co., 21 rue Pearl, Manchester, N. H., Montréal, P. Q., dépôts gé- néraux pour les États-Unis et le Canada.

✉ Nous enverrons des échantillons gratis à tous ceux qui nous en feront la demande.

FAMILLES—Ces remèdes sont préparés seulement par ROY & BOIRE DRUG CO., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié, franc de port, par la . . .

Montreal, P. Q.

ROY & BOIRE DRUG CO.

Manchester, N.H.

Aussi vendus en Gros et en Détail par JOSEPH CONTANT, Pharmacien, Montréal, P. Q.

UNE VICTIME DE NOËL



— Et dire que ce sont toujours les mêmes qui font les frais de la fête !

LES PAUVRES

Le ciel neige sur la neige,
Et l'étroit chemin boueux
Coupe d'une bande beige
Le blanc tapis onduleux ;
Et songeant : " Où coucherai je ?"
Les pauvres vont devant eux.

Noël ! Minuit ! Fête et joie !
Chacun court adorer Dieu :
L'église chante et flamboie !
Puis, au retour, las un peu,
On se réjouit de l'oie
Qui tourne devant le feu.

Sous le vent qui fait furie
Et dont rien ne les défend
Deux pauvres et leur enfant
Se traînent. — Vite, on leur crie
" Entrez donc ! " Et, triomphant,
Qui reçoit-on, je vous prie ?

Jésus, Joseph et Marie !

MALATESTA.

LES SABOTS DE NOËL

I

LE MAT MÉCHANT

Le soleil se lève radieux ; l'île de Groix, étendue sur l'horizon comme un ichtyosaure endormi, découpe son échine noire dans l'irradiation du ciel. Nous sommes au 20 octobre 1853.

La *Vaillante*, frégate mixte de premier rang, ayant accompli sa croisière annuelle d'Islande, rentre à Lorient pour désarmer. Tout va bien à bord, tout y est joyeux : temps d'été, cœurs contents, vent sous vergues !

Il ne faut pas avoir longtemps navigué, surtout avec des Bas-Bretons, pour savoir que les bateaux ont une âme. Aussi dirait-on que la bonne frégate prendre part à l'anxiété de son équipage : hardi-gai, les gars ! vous voilà encore une fois sortis des sombres brumes du nord pour rallier le sol de la Patrie, pour revoir avec des yeux remplis de douces larmes ce foyer natal toujours si lointain, toujours si cher !

Zélé, rapide, la *Vaillante* se hâte. Elle se glisse entre les petites lames à dos rond, ourlées d'or, comme une vraie bonite ; faisant chanter son étrave dans le concert des goélands et des marsouins, cinglant vers le port. Tantôt elle montre au zéphyr amoureux son corset de cuivre, tantôt elle fourre voluptueusement son nez dans la plume, bondissant sans effort au milieu d'une zone d'écume et de cristal irisé. Parfois elle a des ballancements gracieux, elle tangue et demeure un instant... ainsi qu'une jeune valseruse reprenant haleine. Puis elle court, infatigable et svelte, prome-

nant dans les airs une glorieuse envolée de toile, livrant à la brise sa chevelure pommadée de goudron, filant sur le velours indigo de l'Océan une bande de dentelle ajourée.

Pendant on commence à distinguer les détails de la terre estompée par les vapeurs du matin.

Au moment où la vigie montée sur la vergue du petit hunier annonce l'alignement qui mène au mouillage, moment solennel où bien des visages hâlés par tous les climats du monde se contractent d'émotion, on fait à la belle *Vaillante* sa toilette des grands jours.

Pierre Le Guern, vigoureux marin de Larmor, second maître de manœuvre, procède au lavage méthodique du pont et à sa mise en ton ordre.

Solidement campé dans sa grosse paire de sabots islandais, avec de hautes bûches en toile à voile huilée, il inonde tout du jet de la pompe à incendie.

Le matelot Barbier, dit "Barbiche", et vingt autres lapins de son espèce, courbés sur leurs balais, trempés jusqu'au ventre, frictionnent et briquent en mesure le dos blanc de la frégate. Partout on nettoie, on essuie, on fourbit, on pare. Ah ! la *Vaillante*, quand elle prendra le corps-mort de Penmané, sera plus belle qu'au départ ! Oui, plus belle, car elle aura cette magistrale patine que donne seul le rude combat de la tempête et de l'eau salée !

Bien qu'il admirât l'ensemble de sa frégate aimée, maître Le Guern ne se sentait pas entièrement heureux. Il y avait quelque chose qui le chavirait... et cela depuis la sortie de Reikjavik ! C'était un vieux mât de hune qu'on avait changé là-bas, après un coup de foudre, et qui, en attendant mieux, se trouvait amarré à faux-frais sur la drome de bâbord.

En vérité, il rompait la symétrie nécessaire et exposait au premier regard un tronçon dénudé de galipot, verdi par endroits, brûlé par le feu du ciel... avec des ferrures qui rouillaient tout... Ça farguait mal !

D'ailleurs le commandant, en croisant sur la passerelle, l'avait condamné plusieurs fois ! Pourquoi donc s'éloignait-il encore là, ce maudit mât de hune ?

— En trois coups de scie les charpentiers en feront des bûches ! se dit enfin Le Guern décidé ; et, pendant qu'on terminait le lavage, il siffla son matelot Barbiche. Celui-ci arriva aussitôt en changeant sa fluxion de joue.

— Dis donc, vieux, fit le maître dont le doigt montrait déjà la pesante pièce de bois, nous allons nous débarrasser de ce monstre-là !... Amène-moi du monde !

— J'veux ben, maître Le Guern j'veux ben ! mais veille à la s'couisse. Vous savez qu'c'est un mât qu'est méchant, un mât qu'a-t'un sort... un mât qu'a l'"rouge" comme la morue... C'est pas du bois honnête !

— Va toujours, Barbiche ! n'épate pas, garçon !... ça m'connais ! repar-tit Le Guern en clignant de l'œil... Et les deux hommes se mirent à dépasser les amarrages, pendant que d'autres préparaient l'élingue et la caliorne.

La frégate marchait alors sans oscillations, sur une mer unie, légèrement inclinée sur bâbord, presque vent arrière.

— Leste ! leste !... les enfants ! voici la terre ! répétait le maître en pressant ses gens... Et le travail se faisait avec une imprudente précipitation.

Malheureusement, sans que Le Guern s'en soit aperçu, le menaçant espars fut presque délivré, en équilibre, avant qu'on l'ait solidement palanqué. — Comme s'il eût été lancé par une main infernale, il fit quartier et s'abattit brusquement sur le pont.

— Enn, han Doué !... Gare dessous !! cria Barbiche en s'arc-boutant au risque de sa vie pour faire dévier la terrible machine... Mais le coup fatal était déjà porté !

Un bruit sourd, un râle étouffé, répondirent à l'exclamation désespérée du matelot. Maître Le Guern gisait écrasé, aplati, respirant encore cependant... avec des filts de sang épais au nez et aux oreilles, les deux jambes broyées !...

Dix hommes se précipitèrent ! Les officiers, le médecin, l'aumônier, pressés sur la dunette pour mieux logner le rivage, accoururent.

Avec des précautions inouïes on dégagna le blessé qu'on étendit sur un matelas de hamac, le dos appuyé à un battant de claire-voie. L'aumônier Kerlamy prit doucement sa main et, lui parlant d'une voix grave :

— Courage !... mon brave Le Guern ; Notre-Dame de la Mer est là !...

Mais le pauvre maître ne put exprimer son remerciement que dans un imperceptible sourire.

Interrogé par un geste

UN JEUNE FIN-DE-SIÈCLE



Il le met, quand même, mais sans grande conviction.

MATINÉE DE NOËL

"Quand les dindons s'en vont aux champs." — *Air connu.*

discret du commandant, le docteur répondit avec un hochement de tête qui signifiait : il est perdu !

Plus que les autres, Barbiche se montrait consterné.

Enfin, la *Vaillante* se présenta par le travers de Larmor.

Dans le cadre d'un des sabords d'avant, au dessus de la pièce disposée pour faire le salut d'usage à Notre-Dame, Le Guern aperçut son clocher. Le nuage mortel qui envahissait son être se dissipa, ses paupières alanguies s'ouvrirent toutes grandes, une vie factice galvanisa son misérable corps mutilé. Aidé de Barbiche et de l'aumônier, il eut la force de relever la tête en disant :

— Bonne Marie-Rose !... cher petit Noël ! là !... là !... ils sont là ! Et il montrait la côte où dans un groupe de gens agitant gaïement des mouchoirs, on distinguait une femme élevant dans ses bras un enfant.

Puis, faisant tristement retour sur ce qui restait de lui-même :

— T'avais raison, Barbiche !... C'est tout d'même pas du bois honnête !... Vois-tu, vieux !... il n'a épargné... que mes sabots ;... tiens, mes pauv' sabots... tu les porteras à p'tit Noël... Je lui avais promis un cadeau d'Islande !... Ne l'oublie pas, matelot !... Ne l'oubliez pas, m'sieu l'aumônier !... J'ai comme une idée qu'ça lui portera bonheur !...

En ce moment son regard agonisant tomba sur les canonnières qui attendaient rangés devant la première pièce de bâbord.

— Ah !... oui, commandant, ... je vous en prie !... le salut !... le dernier salut !

Aussitôt, l'officier fit un signe.

— Envoyez !... cria le chef de quart en se découvrant. Dans un magnifique panache de fumée, une colonne de feu s'éleva vers la terre, tandis que le pavillon de poupe s'abaissait avec lenteur devant le modeste asile de la "Reine du Ciel".

Une minute s'écoula, solennelle ;... puis un second coup retentit ;... et la cloche lointaine répondit joyeusement, sonnante à toute volée.

Alors, le mourant laissa tomber ses mains qu'il avait tenues crispées sur ses lèvres dans un long et suprême baiser, ses yeux devinrent fixes, ... son corps cessa de frémir...

Pierre Le Guern, second maître de la *Vaillante*, ne souffrait plus !

I

JOUR DE FÊTE

L'arrivée du croiseur d'Islande est pour le port de Lorient un véritable événement.

Cette année-là il intéressait particulièrement les gens de Kernevel, de Port-Louis, surtout ceux de Larmor, qui se comptaient nombreux sur la *Vaillante*. Ils y formaient une sorte de clan dont le chef était le malheureux Le Guern. Gens unis s'il en fut !... Ah ! les terriens ne se rendent pas compte de l'étroite solidarité qui lie les enfants d'un même clocher... perdus sur les mers !

Comme Le Guern, Barbiche "provenait" de Larmor, véritable type de matelot amphibie, attrapant les congrès à la nage, sachant tout faire de son couteau, prenant des homards à la ligne et des maquereaux avec un tuyau de pipe, gouvernant une embarcation du petit doigt, orientant une voile comme M. le Vent, adroit de ses mains, de ses pieds, de ses genoux, de son dos, de ses dents... octomane !

Barbiche avait une spécialité : la godille. Souvent, dans un canot de bord, quelquefois dans une simple "plate", car tout lui était bon, il s'en allait fort bien en mer, par de très gros temps, sans autre propulseur qu'un aviron de frêne emmanché dans un poignet d'acier. Il faisait ainsi le tour de certains rochers, sachant avoir toujours le courant pour lui ;... et il revenait avec son panier rempli jusqu'aux rabats de tacots, de rougets, de vieilles, de lieurs et de piloneaux.

Au physique, parfaitement laid : un petit homme avec une tête de phoque et des pieds palmés de pinguin ;... cependant des yeux bleus très clairs, intelligents... et un cœur d'or ! Tel était l'exécuteur testamentaire de défunt Pierre Le Guern.

Le travail du bord terminé, il demanda et obtint la permission d'aller à terre... pour porter les sabots, le sac... et aussi, hélas ! la mauvaise nouvelle. L'abbé Kerlamy voulut l'accompagner : sans plus tarder, on se mit en route avec cinq ou six marins que le hameau de Larmor attendait.

La maison qu'habitait mère Le Guern — (dans ce pays-là on appelle "mère" une femme de vingt-cinq printemps qui a un "pot biban" à la mamelle), s'élevait à côté de l'église.

Elle venait d'un petit héritage que le brave marin avait soigné et laborieusement augmenté : le chaume y faisait place à l'ardoise, la terre battue au plancher. A chaque étage, car la maison du Guern se complétait d'un premier, quatre grandes fenêtres distribuaient le jour et l'air. Mobilier entremêlé de vieux chêne et d'acajou neuf. Le bien-être d'aujourd'hui remplaçait peu à peu la dureté d'autrefois : tout ce legs respirait le travail, l'accord et le bonheur.

D'un côté, vue sur la rade... jusqu'à la pointe sablonneuse de Gavres ; de l'autre, accès sur la place, avec un joli jardin bien abrité des vents desséchants du "suai". Des rosiers, des camélias en pleine terre, des œillets odorants, des bal amines, des pivoines papillaient au pied d'une vigne capricieuse. "Beaucoup de fleurs pour ma chère Marie-Rose !" voilà ce qu'avait galamment prévu ce rude homme de Pierre Le Guern.

Au-dessus de la barrière peinte en blanc comme la rambarde d'un vaisseau, on distinguait les tilleuls de la place ;... humble square villageois où les vieux péqueux et les mousses, les uns jouant, les autres pipants, venaient se divertir au milieu des filets qu'on ramène et de ceux qui séchent en palmo liant sous la brise du soir.

Marie-Rose, vigoureuse Bretonne de la grande race, avec des yeux

LA NUIT DE NOËL



— Oh ! bon Santa-Claus, si tu pouvais seulement regarder de mon côté.

COMMENT ARRIVE SANTA-CLAUS



AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

noirs, profonds, veloutés, une bouche fraîche comme un bouquet de cerises et le nez en bec de poule, était bien la plus belle femme du pays.

Ce jour-là, plus que jamais désireuse de plaire à son époux, elle avait mis sa coiffe à entre deux, son tablier en soie changeante, son châle brodé à la main et sa robe de noce... robe que l'on conserve toute sa vie, là bas. Aussi, les passants, la voyant parée, salueaient-ils d'un : "Bonjour, madame Le Guern !"

Comme à ses autres voyages, son brave Pierre, pensait-elle, trouverait bien deux heures pour venir embrasser femme et enfant !... Songez donc, après six mois d'absence !... et le gentil petit Noël, pareillement se tenait raide et fier en habits de fête.

Pendant le temps s'écoulait : la joie en semblable cas se transforme vite en inquiétude. Il y avait toute une journée que la frégate était entrée !

Impatiente, fébrile, le cœur dans un étai, Marie-Rose attendait, presque gênée dans son beau *gréement* de noce, écoutant douloureusement sonner le timbre enroué de sa vieille horloge.

Elle connaissait les exigences du service, les imprévus de la mer. Aussi imaginait-elle cent raisons pour expliquer ce retard.

A chaque bruit du dehors, elle se figurait qu'on appelait qu'on cognait. Subitement, elle croyait reconnaître une voix, un pas bien chers ;... alors, elle courait éperdue vers la fenêtre avec son p'tit dans les bras... Elle était bien vite détrompée ;... les heures, cruelles, se succédaient,

Sans qu'elle sut pourquoi, un désespoir affreux, un pressentiment sinistre, envahissait son âme, de grosses larmes coulaient sur ses joues brûlantes... Noël, botti près de sa mère, se mit comme elle à pleurer.

La nuit venait, brumeuse, froide, quand des conversations à mi-voix, des chuchotements discrets, se firent entendre sur la place.

Marie-Rose ouvrit sa porte, s'élança dans l'allée du jardin, suffoquée, pleine d'angoisses ; et d'une voix déchirante :

— Pierre !... mon Pierre !... est-ce toi ?... cria-t-elle.

Personne ne répondit : l'aumônier et Barbiche, tenant les sabots sur le

sac, restaient là, découverts, silencieux et graves.

D'un coup d'œil, la pauvre femme comprit tout. Elle se sentit fondroyée.

— Toi... Noël !... tu ne seras pas marin ! ! put-elle à peine murmurer en se cramponnant à l'enfant chéri... puis, à bout de forces, elle s'affala, inanimée, convulsivement raidie... étouffée par les sanglots !

III

P'TIT MAÎTRE

Sept longues années s'écoulèrent dans le deuil.

Barbiche libéré rentra à Larmor... au grand détriement des plus malins poissons de la rade.

L'abbé Kerlamy, ancien aumônier de la *Vaillante* fatigué de ses longues croisières, s'y retira également : l'église n'avait qu'un de survivant éloigné ; l'excellent prêtre pouvait encore continuer en ce hameau de pêcheurs sa bienfaisante mission.

Et puis, Marie-Rose lui confia Noël ; presque tout son temps en dehors des offices et des œuvres de charité, fut consacré à l'éducation de l'enfant.

L'abbé, observateur instruit par les voyages, faisait un professeur convaincant, persuasif, trant ses enseignements de la simplicité des choses vues. Il racontait à Noël, entre l'aigle et le *Thesaurus*, la flore géante de l'Inde, les insectes étranges de la Polynésie, les inépuisables pêcheries de Terre-Neuve, l'extraordinaire va-et-vient de Liverpool, de New-York ; tout cela précis, documenté, vrai. La science, pour l'abbé, ne se bornait pas à une série de formules, d'apophtegmes vides. Il ne disait pas crûment : "le carré de l'hypothéuse", il disait : "Chacun dans la vie part d'une base, le champ qui s'ouvre devant nous est proportionnel à nos premiers moyens, labourons ce champ là et respectons celui des autres. L'hypoténuse aura toujours droit au plus grand carré !" Il ne disait pas "l'hydrogène bicarboné" ; il disait : "Plus qu'en aucun temps les hommes ont besoin de lumières ; l'obscurité voulue est une impiété." Il ne disait pas "chlorure de sodium" il disait : *Accipe sal sapientia*. Il ne disait pas "le quotient négatif polynomique", il disait : "La division est une opération par laquelle on apprend à être honnête. L'arithmétique n'est pas seulement un livre de chiffres, c'est un livre de morale. Il faut savoir calculer, un peu parce que c'est utile, beaucoup parce que c'est juste !"

Peu de théories ; pas de grands mots difficiles ; des applications directes, des expériences pratiques ; tel était son système.

Aussi, à douze ans, l'écolier émerveillait il déjà les "docteurs" du hameau.

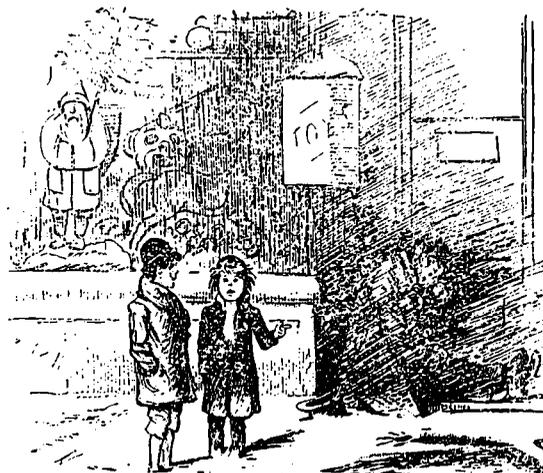
Barbiche, lui, ne quittait presque pas le fils du second maître, qu'il appelait "Petit-maître" en souvenir de son ami. Les noms ne sont que des surnoms ;... et donner un grade à Noël, c'était, pour Barbiche, honorer le défunt.

Le fidèle marin ne s'éloignait que pendant les heures de classe et pendant les heures du sommeil ;... et encore, souvent, avec ses habitudes rocamboles de pêcheur, demandait-il la permission de regarder dormir le "fi-u". Alors, tout en "botchant" ses "bacs" et ses lignes, il prenait les airs béats d'une nourrice... qui aurait fumé le brûlé-chose.

La veuve entourait Noël d'un culte sauvage, l'abbé l'affectionnait tendrement comme un père, Barbiche l'aimait comme un bulldog ;... chacun fait ce qu'il peut !

Entièrement absorbée par son dévouement maternel, Marie-Rose voyait grandir son Guern avec fierté... et aussi avec une crainte jalouse, instinctive, de la mer. Elle avait beau le *couvillonner* dans ses jupons, l'habiller dans de longs vêtements, boucler ses cheveux blonds comme ceux d'une fillette, l'enfant, portait vivant de Pierre, restait le fils du vigoureux navigateur. Ce gars-là

PAS LA MÊME CHOSE



Friquet.—Tiens, en voilà un qui a une indigestion de Santa-Claus.

Briquet.—Non ; de Santa-Cruche.

NOËL DANS LA MANSARDE



FAUVRES PETITS !

avait du sang salé dans les veines !

Aussi, dès le lendemain du fatal accident, la veuve engagea-t-elle la lutte contre sa rivale. Attentive, sans cesse en éveil, elle élevait chaque jour un obstacle entre l'avenir et la tradition du passé.

Ah !... elle avait assez souffert, dame ! La mer lui avait pris son homme !... elle ne lui arracherait pas son p'tit ! !

Bien des fois la pensée de fuir la côte lui vint. Oui, quitter Larmor, s'éloigner pour vivre dans l'intérieur des terres... dans un pays de montagnes... avec de l'eau seulement dans les puits !... Mais sa pension était insuffisante, il aurait fallu dire adieu à Barbiche, à l'abbé Kerlamy, vendre et abandonner sa chère maison où tout lui rappelait son bon Pierre ;... Marie-Rose ne bougea pas du pays, retenue par une force invincible, enchaînée par la main du destin.

Aidés de Barbiche, elle condamna les persiennes de la chambre qui donnait sur la mer. "On la voyait bien trop cette méchante eau-là !"

C'était sa chambre nuptiale ;... elle la transforma en une sorte d'oratoire : les meubles restèrent garnis, le lit drapé et prêt... rideaux ouverts... comme "s'il" allait revenir de son interminable voyage !... Elle rangea ses habits, les objets qu'il préférait... sur sa table... là où il avait coutume de les trouver ;... avec les gros sabots islandais, dernier cadeau de Le Guern à son petit Noël. Parfois, elle dressait proprement deux

couverts... et préparait la soupe aux poissons, le homard au kari, si gaie-ment partagés jadis ! Puis, dans "son" grand verre à fleurs, elle versait du cidre frais... pour ne pas le faire attendre... Pieux mer songes en actions qu'elle faisait à son âme ulcérée.

Tous les matins, aux premiers tintements de l'Angelus, Marie-Rose entraînait recueillie dans cette chambre, l'aérait comme si elle fût habitée, la balayait, l'époussetait, et, quand tout était rangé, luisant, elle allait prendre son fils par la main. Alors, elle conduisait l'enfant au pied du lit et s'agenouillait, sans un mot : leurs deux cœurs dévoués s'élevaient ensemble vers une ombre chérie !

Un jour que mère Le Guern trotte- nait dans sa cuisine, elle entendit un craquement imperceptible. On marchait au-dessus d'elle... dans la chambre close !

Elle retira ses souliers, et doucement, comme une chatte, monta l'escalier. Evidemment il y avait quelqu'un !... Par la porte entre-bâillée, elle jeta un coup d'œil furtif, inquiet, et recula médusée : Noël était là, devant la glace, coiffé de la casquette à ancre de son père, vêtu de la veste galonnée à laquelle pendait attachée la médaille militaire ; tenant dans ses mains avec admiration les gros sabots islandais !...

Le cœur de la veuve battit à se rompre. Malgré ses efforts incessants, l'implacable Océan réclamait donc ses droits !

Elle s'appuya un instant contre le mur, attendant que la palpitation cessât, et, dolente, oppressée, elle descendit comme elle était venue, sans bruit...

Quand, à déjeuner, l'enfant lui demanda : "Mère ! comme t'es pâle !..." elle se contenta de répondre en le serrant dans ses bras, pour pouvoir mieux cacher son visage et sa douleur !

IV

LE RAFIAU DE BARBICHE

Naturellement, Barbiche avait un canot, petite embarcation construite avec soin, bonne à la rame, excellente à la voile ; sept pieds de longueur environ, bateau léger mais très "porteur". Il l'appelait son compagnon journalier, son gigne-pain, sa frégate, son "Ami-intime". Aussi qu'une surveillance attentive, quelles précautions fraternelles ! Certes, après Noël, mère Le Guern et l'abbé, c'était bien son "rafiau" que Barbiche aimait le mieux au monde !

Contrairement aux ordres réitérés, formels, de la veuve, P'tit-maitre venait souvent voir appailler Barbiche. Il l'aidait à nettoyer le bateau quand on le mettait en peinture, le poussait à la mer, apportait le mât, la misaine, le

gouvernail, le crapaud... et, peu à peu, se familiarisait avec cet attirail marin.

— Ah ! mille canons !... dis donc, P'tit maitre, ... si la mère te voyait ! "groumait" Barbiche ;... et il profitait de l'occasion pour donner à l'enfant une leçon de godille ou de matelotage : Noël, au bout de quelques séances, aussi clandestines que possible, faisait un nœud d'agui les yeux fermés.

Une fois, on ne sait comment, il resta dans le canot : la voile fut hissée, le vent venait de terre, on déborda ;... et, quand Barbiche eut terminé ses reproches, ses objurgations, on cinglait déjà loin... à deux milles au large.

— P'tit-maitre, tu vas m'faire "amurer !"... P'tit-maitre, mère Le Guern paraissait rudement mal bordée à ce matin !... elle m'en voudra-t-à mort !... Et l'embarcat on filait toujours, clapotant sur une nappe diamantée.

Pendant ce temps-là, Marie-Rose cherchait son garçon : il n'était pas à la maison, ... il n'était plus chez l'abbé, ... elle glapit de colère et courut à la plage !

Le canot, ayant enfin viré de bord, revenait vers la cale, joliment appuyé par une petite brise d'E-t. Noël paraissait radieux ; son regard expressif, ses narines dilatées, ses joues poudrées par le sel des embruns, sa crâne posture, ses mains cramponnées à l'écoute raidie... tout en lui exprimait la passion de la mer !... Si bien, si fort, hélas ! que la

AU BORD DU CHEMIN



LE NOËL DE L'ABANDONNÉE.

veuve crut revoir défunt Pierre, quand, petite garçaille encore, elle l'avait connu mousse... vingt ans avant!

La tête basse, sans quitter de ses yeux enflammés la voile blanche, marchant en arrière comme une louve blessée, mère Le Guern se retira, vaincue.

Maintenant, elle le sentait, son sort venait de se fixer!

Six mois après, ceux qui, passant par Larmor, auraient demandé où se trouvaient Noël et Barbiche... seraient, ma foi, restés bien étonnés!

Envers et contre tout, malgré les affectueuses et savantes manœuvres de la veuve, Noël, embarqué comme mousse sur la *Grenadine*, goélette de son oncle Meslo, faisait le cabotage anglo-hennebontais, charbon et poteaux de mine.

Barbiche, sans hésiter, simplement, avait suivi P'tit-maitre en qualité de bosseman... emmenant avec lui son "Ami-intime", son rafiau; le capitaine Meslo ayant perdu un canot pendant son dernier voyage... cela fit économiquement son affaire. On n'est pas riche à bord des bretons!... J'en ai connu qui ne hissaient jamais de perroquets... parce que c'est trop cher!

La séparation fut déchirante! le lendemain du départ, Marie-Rose avait des cheveux blancs!

En faisant le sac de voyage de son fils, en y mettant les habits du second-maitre rajustés à la taille de l'enfant, en y joignant les sabots que Noël voulut emporter, la veuve gravit son calvaire, subit une épreuve décisive. Ah! c'était bien mère Le Guern qu'on pouvait l'appeler maintenant: les chagrins vieillissaient sa tête, les larmes ridaient ses joues!

Dans les premiers jours de décembre, elle reçut une lettre de son fils, affectueuse, caressante comme à l'ordinaire. Elle l'ouvrit en tremblant: toute correspondance, même prévue, lui faisait peur.

Noël annonçait son départ de Cardiff. Il pensait bien rallier Larmor avant le 1^{er} janvier, Barbiche, de sa grosse écriture gênée, ajoutait ce post-scriptum laconique: "J'ouvre l'œil!... Je veille!... bon quart partout!..." Et la brave femme se sentait un peu réconfortée par ce style maritime et protecteur.

En hiver, le cabotage de l'Atlantique n'est pourtant pas un petit métier! Les gros vents lourds de l'ouest soufflent quelquefois pendant des quinze jours de suite sur les côtes de Bretagne. La mer fait des creux et des bosses épouvantables... et les "charbonniers", chargés en plein, "enverguent" alors de fameux coups de tabac. Mais bah!... à quelque chose la tempête est bonne! Le vent n'est jamais trop fort quand il vous hale du côté de la maison!

Par un de ces faillies temps-là, la *Grenadine*, sous la conduite habile de l'oncle Meslo, traversa l'ouvert de la Manche au bas-ris, comme une flèche, du cap Land'End à Ouessant. Le 24 décembre, vers midi, avec une brise carabinée et une mer monstrueuse, elle doublait les dangers de Penmarc'h. Puis, laissant graduellement arriver sur bâbord, elle se mit à détalier vent arrière, narguant les "moutons enragés" qui chassaient après elle.

Noël, dans sa lettre, avait compté sur du louvoyage: voilà que le navire courait vite et droit sur Lorient! La *Grenadine*, cette fois, se trouvait donc en avance.

Aussi, la nuit venue, tout en causant dans le poste sous la lumière vacillante d'un fanal fumeux, Barbiche avait-il dit au mousse:

— Eh! P'tit-maitre, tu sais que c'est demain ta fête?... Apporte-moi donc tes "islandais"! nous allons leur donner un bon coup d'"astique"! Si la goélette continue à "sailler" comme ça... tu pourras les mettre, pas plus

tard qu'à ce soir, dans la cheminée de la mère Le Guern! Et l'adroite marin, avec un bouchon d'étoupe trempé dans l'huile, frotta soigneusement les sabots, sans oublier les tiges imperméabilisées par plusieurs couches grasses.

Pendant qu'il travaillait ainsi, Noël s'était endormi au bercement du tangage, au ronlement de l'eau le long du lordé. Barbiche termina la toilette des "islandais", les amarra solidement par les lacets des coulisses et les passa au cou de l'enfant. Puis, sans bruit, il monta sur le pont.

Il était environ dix heures quand le navire se présenta dans l'alignement des feux de Port-Louis. Bien ôt on allait changer de route, loffer sur bâbord, dépasser le plateau des "Errants" et se diriger sur les feux de Lorient. L'éclairage compliqué des côtes est un livre où le marin lit couramment.

Le capitaine Meslo appela tout son monde: deux matelots, Barbiche et le mousse, encore "ensommolé", se rangèrent sur la grande écoute, pour charger la brigantine.

Noël n'avait pas quitté ses sabots.

A un moment donné, le phare de Lorient vint exactement dans la ligne de celui de La Perrière. Devant, on entendait la mer briser sur la tourelle rouge de la "Paix".

— La barre au vent!... commanda l'oncle Meslo... Attention au lof derrière!... Et la *Grenadine* évolua.

Mais, affreuse fatalité ! le palan de retenue cassa, le gui, en passant violemment d'un bord à l'autre, entraîna Noël dans l'éclate et, comme une balle, le jeta pardessus le couronnement !

— Oùs'qu'est l'pétit ! gueula Barbiche atterré, Bon Dieu !... oùs'qu'est l'pétit !... Puis, comme subitement inspiré : Cap'taine, cap'taine Meslo !... vite !... qu'on me donne la main, qu'on m'aide !... mon rafiau !

On ne discuta pas ; tous connaissaient le vigoureux bosseman... Les laboureurs d'eau salée se comprennent sans grands discours ! En un instant le canot fut en balance sur la lisse ;... par une courte accalmie, on le poussa d'un coup brusque... avec Barbiche accroupi, ramassé, prêt au combat !... montrant à une divinité invisible ses dents aiguës, dans un rictus de défi !

Entre un homme qui tombe à l'eau et le navire qui fuit sous la brise, l'écart se fait promptement. La nuit, au large, par du temps et sans point de repère, il est presque impossible de retrouver l'infortuné : on l'abandonne !...

Mais, grâce à l'alignement des feux, à leur intersection précise, Barbiche savait exactement où l'enfant avait disparu. Ajoutons qu'il était le meilleur pilote du pays...

Il s'arma résolument de sa laborieuse godille, et, profitant du jusant qui s'accroissait, il se mit à la recherche de son cher Noël. L' " Ami intime " se comportait d'ailleurs très bien, il naviguait presque à l'aise... coquille de noix ! La mer fait bon ménage avec les petits !

Deux minutes après avoir quitté la Grenadine, Barbiche se débrouillait déjà dans le bon chemin !

Bien qu'à moitié abasourdi par le coup, le mousse nageait ;... pauvre être assiégé par l'irritable populace des flots. Sa tête devenait lourde, sa gorge serrée, ses membres s'engourdissaient par le froid ;... mais le fils de maître Le Guern avait bon cœur ;... il luttait... espérant vaincre l'invincible !

Certes, la terre n'était pas loin ; mais, par une mer pareille, comment l'atteindre ? Noël se raidissait contre le gouffre... Noël se débattait contre les hideuses attractions qui montent, comme d'inférieures tentacules, des bas-fonds inconnus de l'abîme.

En nageant, il se disait dans sa cervelle affolée mille projets, mille souvenirs. Tout lui revenait à la fois ! La maison maternelle, le petit lit blanc où il s'endormait chaque soir, la chambre close où sa mère et lui priaient en silence, le jardin embaumé, où, tant de fois, il avait composé un bouquet pour l'offrir à Notre-Dame de la Mer. Son âme s'élevait ainsi qu'une mouette légère vers ce tendre passé. Peu à peu, affaibli, inconscient, il s'abandonna... en proie au délire.

Alors, il se passa une scène étrange : le ciel, vivement éclairé par une lune d'argent, parut s'ouvrir et s'abaïsser vers Noël. Il se rappela, sans transition, qu'il portait le nom du divin enfant qu'on fête, à cette heure même, dans l'univers entier ! Il crut voir une lueur resplendissante, une figure sereine venant à lui dans une auréole de gloire. En vérité !... C'était bien la miraculeuse statue dorée de Larmor qui marchait sur les vagues apaisées, majestueuse, couronnée, les bras généreusement ouverts... si parfaitement ressemblante à la bonne Marie-Rose que le mousse éperdu s'écria :

— Maman... Sauve-moi !

Il rassembla tout ce qu'il avait de forces, fit une brassée désespérée et saisit ce que lui tendait la statue avec un encourageant sourire... les sabots ! oui, les gros sabots islandais !... qui flottaient auprès de lui, véritables bouées !

Noël les passa sous ses bras et, s'évanouissant épuisé par ce suprême

DEVINETTE



Papa.— Voyons Nelly, Jeanne, Victor, Émile, Louise, qu'avez-vous fait de votre petit frère Pierrot il faut l'amener voir l'arbre de Noël, lui aussi.
Le chef des enfants.— Mais il est avec nous, papa, ne le vois-tu pas ?

effort, il balbutia tout bas :

— Mère adorée !... Merci !

V

LA MESSE DE MINUIT

Il y a Notre-Dame de Paris, il y a Saint Marc de Venise, il y a Saint-Pierre de Rome... mais il y a aussi la petite église de Larmor !

Reste à savoir quel est le plus poétique, le plus profondément inspirateur de ces sanctuaires ! Ici, la pompe superbe, le luxe des flambeaux, le concert aéréraphique des orgues ;... là, la pauvreté, la rusticité, la résignation des ex-voto, le silence recueilli : un simple autel en vue de l'Océan.

Minuit vient de sonner : le vent s'engouffre bruyamment dans le vieux clocher qui projette sur le ciel son bonnet pointu, sa tour basse en carré. De grands nuages sombres, dégingandés, loqueteux, courent et se hâtent... oiseaux énormes qu'emporte l'ouragan, que l'horizon dévore...

A chaque rafale, les vitreaux tremblotent et bruissent ; on entend mugir la vague s'acharnant sur le rocher...

Quel terrible temps pour un jour de Noël !... Quel inimitable mise en scène que celle de Dieu !

L'église est pleine... le portail est même resté ouvert. Malgré le froid, la pluie, il y a des fidèles jusque sur la place, chapeau bas. Les maisons sont fermées, plus personne ;... tous les gens du hameau et du voisinage sont ici rassemblés.

Dans le haut, près du chœur, se groupent les hommes : visages tannés, mains rugueuses, tricots de laine et vareuses bleues ; intrépides marins qui pourtant échangent de significatifs regards quand passe la fusillade du vent.

Dans le bas, les femmes... avec leur gros manteaux sombres, garnis de velours, fouillis gracieux et mouvant de coiffes, de catiols. Au premier rang, nombreuses, et encapuchonnées, les mères et les veuves de marins morts en naviguant : Marie-Rose se prosterna au pied de l'autel où reluit la statue d'or...

Devant le naïf rotule en bois sculpté représentant la prise de Jérusalem est installée la grotte avec sa crèche. Tout le monde y a travaillé : l'un a fourni la mousse, l'autre le houx, celui-ci a gratté de la corne de bœuf pour imiter la neige, celui-là a semé du beau sable jaune de Plémour sous les pas des Rois Mages ;... les cheveux blonds de Noël Le Guern ornent maintenant la tête du petit Jésus...

L'abbé Kerlany monte à l'autel.

Soudain, le lugubre écho de la côte apporte une clameur lointaine, un appel qui déchire le cœur !

Quelle est donc cette voix qui s'unit à celle de la tempête !

Toute l'assistance s'émeut, s'agite. Seule, absorbée dans une prière fervente, transfigurée, Marie-Rose ne bouge pas ! Clouée sur place, la sueur glacée au front, plus immobile que la statue sur laquelle elle fixe ses regards suppliants, la veuve semble hypnotisée par une puissance occulte...

En ce moment, comme s'il eût été vomé par un éclat de tonnerre, un être indescriptible, ruisselant, affreux... sublime, fou de joie, se précipite dans l'église : c'est Barbiche ! portant dans ses bras l'enfant pâle, mais souriant.

— Mère Le Guern !... mère Le Guern ! hurle-t-il... Je viens vous apporter mon cadeau de Noël !...

Et, doucement, sur les verdure de la crèche, il déposa l'Ptit-maitre près de Petit Jésus.

Aujourd'hui, le fils du brave Pierre et de la vertueuse Marie-Rose a fait son chemin : il commande un de nos plus rapides paquebots croiseurs.

Tous les ans, le 24 décembre, il revient à Larmor embrasser sa vieille mère... et saluer son vieux clocher !

Barbiche ne l'a pas quitté : un bon chien suit partout son maître.

Les passagers indiscrets (ils le sont presque tous), qui jettent un regard dans la chambre luxueuse du commandant, peuvent y voir un singulier trophée : une médaille militaire, un portrait de femme âgée... avec de si yeux profonds, veloutés, un nez en bec de poule... et, de chaque côté du cadre... un gros sabot !

Heureux sont ceux qui, à quarante ans, croient encore à Noël !
GEORGE CONTESSÉ.



LA MESSE DE MINUIT EN ALSACE.

FEMMES NERVEUSES ET FATIGUÉES



Cette sensation d'épuisement nerveux et de fatigue qui rend votre vie si misérable et dont vous ignorez la cause, est tout probablement due au **BEAU-MAL**. Sans être tout à fait malade, vous vous apercevez que vous n'êtes pas la même. Les devoirs du ménage qui, il y a quelque temps, étaient considérés comme un plaisir, maintenant vous fatiguent et vous ennuient; les plaisirs d'autrefois sont maintenant des ennuis; votre sommeil est agité et troublé par des rêves fatiguants; vous êtes devenue irritable, mélancolique et morose et vous cherchez la solitude. Vous souffrez plus ou moins de sensibilité et de douleurs dans les reins, les cuisses, au côté gauche et au bas-ventre et vous commencez à perdre en blanc. Si vous avez quelques-uns ou tous ces symptômes, vous souffrez certainement de cette **PROSTRATION NERVEUSE** qui est l'indice d'un dérangement ou d'une maladie de la matrice ou des ovaires. Ne négligez pas cette condition. Arrêtez le mal avant qu'il ait fait plus de progrès. J'affirme avec confiance que dans toutes les maladies qui sont dues à un dérangement de l'organisme féminin, l'usage consciencieux du **Composé Végétal de Julia Richard** sera suivi d'une guérison prompte et permanente. Ce remède merveilleux a opéré des guérisons chez des personnes réputées incurables, qui avaient consultés des spécialistes et qui avaient employées d'autres remèdes sans résultat. L'encouragement accordé au **Composé Végétal de Julia Richard** par plusieurs membres de la profession médicale, ainsi que des milliers de certificats de personnes qui ont été guéries par son usage, sont une preuve suffisante de son efficacité.

"LA SANTÉ DE LA FEMME".—Une copie de ce précieux petit livre, écrit par une femme, et qui traite des maladies particulières à la femme, sera envoyé gratuitement à ceux qui m'en feront la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, B. de P. Boîte 996, Montréal.

PRIX du COMPOSÉ VÉGÉTAL, \$1.00 la boîte. TABLETTES UTERINES, \$1.00 la boîte. Envoie franc de port sur réception du prix. Chaque boîte contient suffisamment de remède pour un mois de traitement.

DICTONS LE NOËL

Noël a son pignon,
Pâques a son tison.

x

Aux bas jours naît Dieu
Et saint Jean aux plus hauts.

x

Verte fête de Noël,
Blanche fête de Pâques.

SANCHO PANÇA.

De retour au village après un voyage dans la capitale, Jean-Louis raconte qu'il a vu la grande roue de Paris.

—Elle a cent mètres de hauteur! dit-il avec admiration.

—Et de largeur?

—Ah! de largeur... je ne sais pas!

Deux amis se rencontrent sur le boulevard.

—Donne-moi vite l'adresse de ton médecin, ma belle-mère est au plus mal.

—Malheureux! prends-en un autre... Il a sauvé la mienne.

**

On lit le journal, en famille:
—... "Tandis que le capitaine Gouraud s'emparait des sofas de Samory, le lieutenant Jacquin prenait Samory à la course..."

—Qu'est-ce que c'est que Samory, papa?

—Un cocher de fiacre de là-bas, parle, puisqu'on te dit qu'on le prend à la course... et que sa voiture est garnie de sofas...

Une brave paysanne vient solliciter le député de son arrondissement en faveur de son fils qui — suprême gloire — convoite un rond de cuir dans un ministère quelconque.

—Est-il intelligent? demande le député.

—S'il est intelligent? Tenez, pour vous en donner une idée, not' député, j'peux vous dire qu'à quatorze ans il chaussait déjà aussi grand que son père.

**

L'habitude de la bicyclette.

En l'absence du rédacteur spécial, un rédacteur, fervent de la bicyclette, s'offre à rédiger le bulletin politique.

Il commence ainsi:

"Les moments sont graves. Nous sommes à un virage de l'histoire..."

Conversation de trois idiots entendue à la sortie de la cour de cassation, lors de l'affaire Dreyfus.

—Ah! si ce rapport pouvait jeter quelque lumière sur l'affaire, c'est à bon droit qu'on pourrait surnommer le conseiller Bard-sur Aube...

—Et ce serait de sa part un réel mérite, car M. Bard est un homme modeste, qui n'aime pas à se mettre en avant: c'est la première fois qu'on voit Bard sur scène...

—Il n'y a pas là, d'ailleurs, de quoi vouloir du mal à Bard! Ouf!

CHERCHER VOUS TROUVEREZ

Il ne faut pas chercher loin pour trouver le *Baum-Rhumal* qui guérit les affections de la gorge et des poumons.

SANTÉ

FORCE

VIGUEUR

Tel sont les attributs du

CAFÉSANTÉ FORTIER

Le seul Extrait de Grain sur le Marché

LE PLUS ECONOMIQUE! LE MEILLEUR NOURRISSANT!

Le seul Breuvage Recommandé par les Médecins. S'emploie au lieu de Thé et Café dans les cas de

Dyspepsie

Constipation

Nervosité

Manque d'Appétit

Pauvreté de Sang

LE DELICE DES ENFANTS FAIBLES ET PALES

EN VENTE PARTOUT

CHAIR

SANG

OS



ANALYSE

Montréal, 19 Avril 1898.

La Cie Cafésanté.

Messieurs, — Je soussigné certifie avoir fait l'examen du Cafésanté Fortier, c'est un mélange parfaitement homogène des extraits (à parties à peu près égales) de Malt, d'Avoine, de Blé et d'essence de Moka.

Recommandé aux personnes faibles et aux convalescents.

Le Cafésanté peut avantageusement remplacer le thé et le café.

N. FAFARD, M.D.,
Professeur de Chimie, Université Laval.



L'ANNONCIATION AUX BERGERS.

Amusements et Sports

HER MAJESTY'S THEATRE

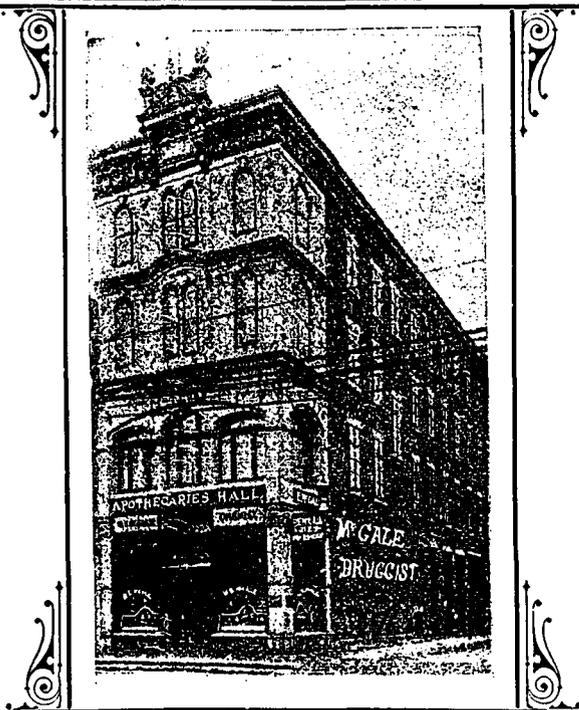
Les bruits qui avaient vaguement courus, il y a quelques semaines, d'un accord survenu entre M. Maurice Grau et Her Majesty's Theatre, viennent de se confirmer.

M. et Mme Frank Murphy, en effet, ont eu une entrevue avec le célèbre

impresario et il est plus que probable que nous aurons, pour les fêtes, un concert et sélections d'Opéra avec le concours d'étoiles de première classe telles que Mmes Sembrich et Mantelli, MM. Plançon, Campanari et Salignac.

Cette bonne nouvelle nous sera, sans doute, confirmée cette semaine. Il n'est pas ordinaire de trouver réunis, dans une même soirée, les noms de célèbres artistes que nous venons de désigner; la belle salle de Her Majesty's Theatre ne sera pas assez vaste, ce soir là, pour contenir tous les admirateurs des distingués pensionnaires de M. Grau.

PHARMACIE McGALE



MEDICAMENTS PURS

Produits Chimiques et Pharmaceutiques de toutes sortes
fournis aux Médecins à des Prix Modérés

Drogues et Produits Chimiques

Parfaitement Purs, Strictement Garantis

COMMANDES PAR LA POSTE SOIGNEUSEMENT REMPLIES

Les marchandises commandées par les médecins et les familles résidant en dehors de la ville, seront empaquetées et livrées aux *Agents d'Express* ou du *Freight* sans frais.

ON TROUVERA TOUJOURS CHEZ MOI

Les Préparations Pharmaceutiques les plus récentes et les Remèdes nouveaux

B. E. McGALE, Pharmacien

EN GROS ET EN DETAIL

2123 Rue Notre-Dame, - Montréal

ONGUENT DE McGALE Pour les CORS ET VERRUES

PRIX : 15c LA BOITE

En Vente Partout.

Expédié franc de port sur réception du prix.

B. E. McGALE, Chimiste

2123 Rue Notre-Dame, - MONTREAL



SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE

Tel que préparé par J. EMERY CODERRE, M.D., Professeur de Matière Médicale et de Thérapeutique.

"LE SIROP DES ENFANTS" est préparé d'après l'approbation des Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. "Faculté de Médecine de l'Université du Collège Victoria." Ce Sirop peut être administré avec la plus grande confiance aux enfants dans les cas de Coliques, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, Insomnie, Toux, Rhume, etc., etc.

CERTIFICATS.

Nous soussignés, Médecins, après avoir pris communication de la composition du SIROP DES ENFANTS, certifions que ce Sirop est préparé avec des substances médicamenteuses propres au traitement des maladies des enfants, telles que : Coliques, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, Toux, Rhume, etc., etc.

E. H. TRUDEL, M.D., Professeur d'Accouchements et des Maladies des Femmes et des Enfants.

J. B. BIBAUD, M.D., Professeur d'Anatomie.

P. MUNRO, M.D., Professeur de Chirurgie et de Clinique Chirurgicale.

P. BEAUBIEN, M.D., Professeur de Pathologie interne et de Clinique Médicale.

Dr J. A. ROY.

Dr E. PAQUIN.

Dr D. A. ARCHAMBAULT.

THS. E. DODET D'ORSONNENS, M.D., Professeur de Chimie et de Pharmacie.

HECTOR PELTIER, M.D., Professeur d'Instituts de Médecine.

A. B. CRAIG, M.D., Professeur de Médecine Légale et de Botanique.

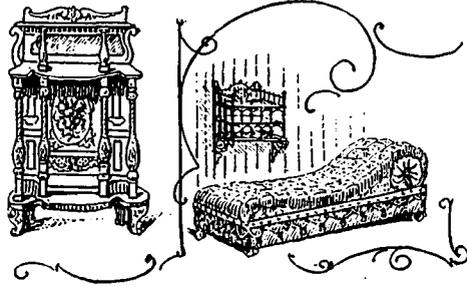
A. T. BROSSEAU, M.D., Professeur de Botanique.

G. O. BEAUDRY, M.D., Démonstrateur d'Anatomie.

Dr J. P. ROTTOT.

Dr DELVECCHIO.

PRIX : 25 Cents LA BOUTEILLE



Prets pour la Foule!

Depuis aujourd'hui jusqu'à la fin de l'année ce ne sera qu'une course pour les acheteurs. Nous sommes préparés pour le joyeux temps des fêtes.

Prets ...

Avec des présents en tous genres, en grande quantité, pour tous les goûts et à la convenance de toutes les bourses. **LES PRIX SONT SPÉCIALEMENT RÉDUITS POUR TOUTE LA DURÉE DES FÊTES.**

Prets ...

Avec tout ce que le public peut désirer. Riches ou pauvres peuvent venir acheter chez nous; nous leur garantissons satisfaction absolue ainsi qu'à ceux auxquels ils destinent leurs cadeaux.

Prets ...

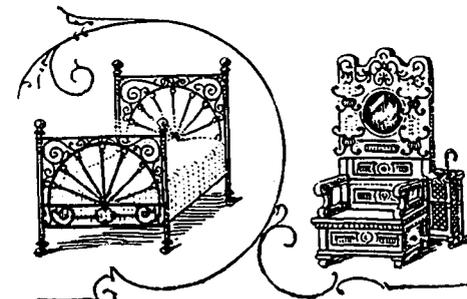
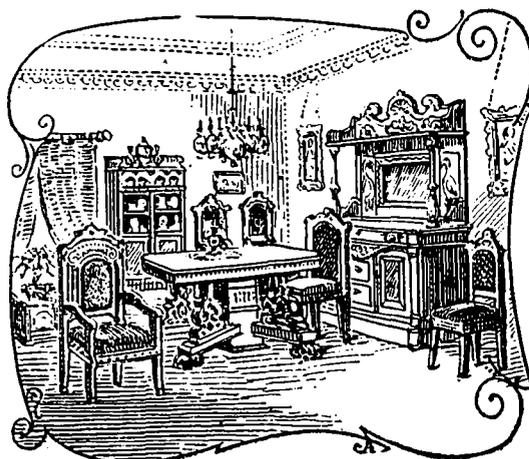
A donner des **PRIX DE BON MARCHÉ**, chaque jour, et cela jusqu'à la fin de l'année. ... Venez nous voir, ne craignez pas de nous déranger et nous vous vendrons à Bon Marché.

Le nouveau Santa Claus à cheval sur le "dindon impérial" venant de l'empereur Ménélick sera à votre disposition dans un jour ou deux distribuant des bonbons aux enfants

F. LAPOINTE

La Maison de Meubles reconnue pour vendre le Meilleur Marché.

**1551 RUE ST-CATHERINE
MONTREAL.**



Mme MARIE ST-LAURENT

Pendant sept ans sous les soins de quatre Médecins, mais Sauvée de la Mort par les Pilules Rouges du Dr Coderre



MME MARIE ST-LAURENT

Dans tout le monde, et dans toute l'histoire du monde, aucun médecin et aucun remède n'ont pu guérir et sauver la vie à un si grand nombre de femme que les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles sont pour les femmes seulement et elles agissent directement sur les organes spécialement féminins des femmes, qui, quand elles sont en santé les rendent si attrayantes, mais quand elles sont malades, font qu'elles sont un objet de pitié. Ne voulez-vous pas encore être bien comme quand vous étiez petites filles? Les Pilules Rouges du Dr Coderre vous rendront ainsi. Telle est l'opinion de Madame St-Laurent, qui est une dame intelligente et tout à fait digne de foi. Voici ce qu'elle dit: "La misère et le travail ont été la cause que j'ai contracté une grave maladie qui m'a fait souffrir pendant sept ans. Le beau mal me rendait martyre. Je souffrais de maux de tête, douleurs dans l'estomac, le dos, les côtés, pas d'appétit. J'étais si faible que j'avais de la misère à marcher seule, j'avais l'air d'une morte tant j'étais pâle; quatre médecins me soignèrent, mais sans succès, j'étais tout à fait découragée, quand des amies charitables qui connaissaient les Pilules Rouges du Dr Coderre me conseillèrent d'en prendre. Béni soit ce remède, car je ne me souviens plus du beau mal, je fais mon ouvrage comme si je n'avais jamais été malade et je suis bien, forte et alerte comme à l'âge de 15 ans. Je suis heureuse de vous envoyer mon témoignage, car je dois la vie aux Pilules Rouges du Dr Coderre." Mme Marie St-Laurent, Lac Beauport, Co Portneuf.

Que pouvons-nous ajouter de plus après un témoignage aussi éloquent? N'est-il pas clair, n'est-il pas évident que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent? N'est-il pas assez prouvé qu'aucune maladie particulière aux femmes ne peut résister contre leur usage? Les Pilules Rouges du Dr Coderre donnent toujours en même temps que la guérison, l'énergie et le courage pour entreprendre les luttes et les tracassés inévitables dans la vie. Elles sont toutes puissantes pour guérir le beau mal, la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, côtés, dou-

leurs dans le bas-ventre, les étourdissements, nervosité, les maladies particulières au changement d'âge, bouillement du sang, froidure des pieds et des mains, elles sont d'un grand secours, prises avant et après la naissance d'un enfant; les mères devraient toujours en donner à leurs jeunes filles, elles les rendront régulières et aideront à leur formation.

Souffrez-vous depuis longtemps? Alors il est bien douteux qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr Coderre puissent vous guérir. Soyez consciencieuses et prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps écrivez à nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter pour rien. Écrivez leur une description bien complète de votre maladie. Vous n'avez rien à craindre, ne leur cachez rien, car toutes lettres adressées au "Département Médical, Boîte 2306, Montréal," sont ouvertes, répondues et tenues confidentielles par eux. Si des dames le préfèrent, elles peuvent consulter personnellement et gratuitement nos médecins spécialistes, en se présentant à notre dispensaire pour les femmes, au No 271, Rue Saint Denis, tous les jours (excepté le Dimanche), de 10 heures à 5 heures p. m. N'oubliez pas: Consultations gratuites

Refusez comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 cents la boîte, même lorsqu'on vous dit qu'elles sont aussi bonnes ou qu'elles sont les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous tenons à vous avertir que ces pilules Rouges vendues ainsi à bon marché sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses. Refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre chez votre marchand, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États Unis, pas de douane à payer. Adressez: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, Montréal.

De \$4 à \$10,000
Chaque Mois.

Nous distribuons 5,334 prix, compris entre les montants ci-dessus, à chacun de nos tirages mensuels. Pour plus de renseignements envoyez une carte-postale et nous vous enverrons notre prospectus et notre plan de tirage.

The Canadian
Royal Art Union, Limited,
238 et 240 Rue St-Jacques,
Montréal.

Billets, 25c, 50c et \$1,
11 billets de \$1 pour \$10.

Prochain Tirage,

Samedi, 31 Décembre '98

"—Les gros chagrins, monsieur, passent vite à votre âge; Promettez-moi d'être homme et d'avoir du courage; Votre belle-maman... —"Dites vite, grands dieux!" — "Votre belle-maman, monsieur, va beaucoup mieux.

Une Recette par Semaine

Il existe un moyen très pratique pour couper une ficelle sans couteau. Il suffit de faire un nœud à l'endroit où l'on veut briser la ficelle: on donne un coup sec, après avoir bien assujéti les deux bouts de la ficelle dans ses mains, et la section se fait très nette, sans qu'on ressente rien. La chose s'explique très bien; le nœud scie pour ainsi dire la cordelette par suite de son serrage brusque, et c'est ce serrage, en même temps que l'inertie, qui fait que les mains ne sentent aucun effort pénible.

Bl. DE S.

Fragment de conversation entre peintres:

—C'est un assez beau parti... Dot modeste, mais de grosses espérances. Au surplus, ravissante, un visage angélique...

—Eh bien, épouse la, elle te posera une Madone.

—C'est que... il y a le papa qui m'a tout l'air d'avoir une santé à poser le Père Eternel!

En omnibus:

Une grosse campagnarde, placée près de la porte, fait des signes répétés au conducteur.

Celui-ci tire le cordon — le véhicule s'arrête.

—Eh bien! vous ne descendez pas?

—Moi!... Pardi non! fait la campagnarde.

—Pourquoi me faites-vous dessigner, alors?

—Eh! je vous montrais m'sieu Pidoux, le notaire de chez nous, qui vient de passer!... N'en v'là-t-y un hasard, tout de même.

Raisonnement d'enfant.

—Pourquoi pleures-tu?

—Parce que Marcel m'a donné une gifle.

—Pourquoi ne la lui as-tu pas rendue?

—Tiens, parblou, parce que après, ça aurait été encore mon tour!

**

Questionnant le petit Jacques, âgé huit ans:

—Qu'est-ce que le mot œuf?

—C'est un substantif.

—Parfait, mais de quel genre?

—On ne le sait pas encore.

—Ah bah!

—On ne le saura que lorsqu'il aura été couvé, selon que ce sera un coq ou une poule.

VIENNE L'ENNEMI

L'ennemi, c'est la toux, le rhume, la grippe, que le Baume Rhumal guérit sans faute.

BUY

Coleman's
Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti.

Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

LE RIFLE

Maladies de la peau, guéries en peu de temps par la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Ce remède inimitable, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous le recommandons avec plaisir de nombreux praticiens constatant la supériorité de la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Entre autres, un cas de Rôle de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00 L. E. W. LECOURS, pharmacien, 105 des rues Craig et René, Montréal.

Maladies de la Peau

Logique enfantino.

Mlle Suzanne (neuf ans) est au bord de la mer avec sa famille. La vie d'hôtel la réjouit, et elle écrit à sa grand-mère:

"Ce qui m'amuse surtout, c'est de déjeuner et de dîner tous les jours à table d'autres..."

Presque pour Rien!

EN ALLANT CHEZ

HENRI ALLARD

411 Rue Craig

VOUS TROUVEREZ

Cigares de 5 cts pour	4 cts
Cigares de 10 cts, 3 pour	20 cts
Stoak et patates frites	25 cts
Pork and Beans	5 et 10 cts
Huitres à la mesuro (bulk)	35c la pinte
Huitres à la doz., triées à la main	20 cts
Huitres frites, la doz.	30 cts
Chops	25 cts

BOVRIL

UN THÉ DE BŒUF

préparé en ajoutant une cuillerée à thé de l'extrait à une tasse d'eau chaude.

BOVRIL est savouré et conservé par tous les invalides quand tous les autres aliments sont rejetés.

Demandez-le

A VOTRE PHARMACIEN OU A VOTRE EPICIER.

GANTS et MITAINES
Doublés
 et
Non-Doublés
DONNES GRATIS
 Avec
GANTS ET CORSETS

IL FAUT LE VOIR POUR LE CROIRE
60c. la paire
 Gants BUCKSKIN imitation DOUBLES pour HOMMES et GARCONS
 Il n'y a qu'un manufacturier pour pouvoir vendre à ces prix.
 EN ACHETANT DES
Gants de Kid pour Noël
 Pour être envoyés comme Cadeaux de \$1 et plus, nous vous donnerons votre choix.
 Boîtes à Gants de fantaisie, Cornes de fantaisies, Boîtes Japonaises, Livres d'histoire, Boîtes de Poudre à Gants
A voir ce que l'on donne GRATIS

Ces cadeaux sont pour le bénéfice de ceux qui lisent nos annonces durant l'année. Demandez-les.

J. B. A. LANCTOT, - 152 Rue Saint-Laurent

Spécialité des meilleures marques de Corsets de 35c. en montant. Tous les aciers sont rivés, ce qui empêche de percer l'étoffe et W.S.A. qui ne se trouve pas ailleurs.

VIN St Lehon

Naturel
 Tonique
 Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.



GRATIS! Une jolie bague en doublé d'or avec une pierre de couleur assortie à votre anniversaire de naissance, monture à griffes; aussi, une épingle garnie d'une opale, style "Tiffany". Vous ne payez rien. Vous envoyez simplement votre nom et votre adresse sur une carte postale et nous vous adressons 12 paquets de Parfum Féral, à vendre pour nous, si vous le pouvez, à 10 cents l'un. Quand vendus, envoyez nous notre argent et nous vous enverrons gratuitement les deux primes. (A chaque mois est attribuée une pierre précieuse. Toute personne portant la pierre attribuée au mois de sa naissance, s'assure une grande et inflexible bonne chance.) Ces bagues surpassent en beauté toutes les primes gratuites ayant déjà été offertes au public. Envoyez votre adresse sur une carte postale. Pas d'argent requis et Parfums retournables si non vendus. Mentionnez ce journal. **Petal Perfume Co., 91 Adelaide Street E., Toronto, Ont.**

En Cour d'assises. Le président interroge un affreux gredin :
 — Vous ne pouviez pas vous contenter de voler votre victime sans en arriver à l'assassiner ?
 — Impossible, il a trop crié; oh! sans cela j'avais bien eu la même idée que vous !...

\$52,000

De Primes pour Rien!

Chacun va devenir propriétaire pour rien, avec le si ingénieux système inauguré par le Back River Park et sur lequel plusieurs de nos lecteurs nous demandent des renseignements.

Le système est d'une simplicité extrême car il consiste en la distribution de bons donnés gratuitement par les marchands pour chaque achat de 25 cents fait chez eux.

Toutes les semaines a lieu une distribution à laquelle participent tous les bons distributeurs et pour laquelle \$1,000 de primes seront données, primes consistant en lots de terrain au Sault au Récollet.

C'est donc un cadeau tout gratuit qui est fait à l'acheteur et qui, pour chaque 25 centimes de dépenses, lui donne un bon participant à toutes les chances de la distribution hebdomadaire.

C'est avec le gain d'un de ces bons que vous devenez propriétaire et il ne s'agit pas la d'une loterie dont chaque billet vous coûtera 5 cts ou 10 cts, c'est bien pour rien qu'ils vous seront remis et votre dépense ordinaire chez le boucher, l'épicier, le marchand de tabac, de charbon, de marchandises sèches, le pharmacien, etc., concourra à vous procurer ces bons, à raison d'un par chaque 25 cents de dépense effectuée. Un grand nombre de marchands ont accueilli avec faveur cette combinaison qui

tend à leur amener la clientèle de tous les gens sérieux, économes et soucieux de l'avenir.

D'ici peu, une liste comprenant les noms de tous ces marchands, sera publiée, mais il appartient au public qui désire devenir, pour rien, propriétaire d'un joli lot de terrain, bien situé, d'une valeur considérable, d'augmenter de beaucoup cette liste et, par suite, ses chances de gain.

Il suffit que chacun exige de ses fournisseurs les bons gratuits de Back River Park donnant droit, chaque semaine, à \$1,000 de gains immédiatement payés, par J. B. Pelouquin, en lots de terrain bien placés, situés au Sault au Récollet.

Il est impossible, grâce à cette ingénieuse combinaison dérivant, par année, \$52,000 de primes; à ses adhérents, que chacun ne devienne pas, à bref délai, propriétaire d'un de ces lots.

Il ne faut pour cela, qu'encourager les promoteurs et le moyen est facile, sans qu'il vous en coûte un sou, c'est d'exiger de vos fournisseurs habituels, pour chaque 25 cts que vous dépensez, un bon donnant droit aux distributions.

Allons, épiciers, bouchers, boulangers, marchands de cigares, de chaussures, de fourrures, de nouveautés en tous genres, assurez-vous la clientèle des gens économes, de tous ceux qui paient leurs achats au comptant.

Ménagères! Demandez à tous vos fournisseurs, pour chaque 25 cts que vous leur portez, un bon de Back River Park.

Batisse Board of Trade, Chambre 511
 Bell Tel. Main 3266

Le MAL et le BIEN

LA TOUX négligée, fatigue la constitution, l'épuise et dégénère souvent en consommation; son antagoniste du jour, est sans contredit L'ELIXIR ST-DENIS. C'est le remède le plus rapide et le plus sûr.
 35c. LA BOUTEILLE

LE RIFLE ou autres maladies de la peau, les ulcères, maux de barbe, échauffement, etc. Faites usage de la CREME ANTISEPTIQUE ST-DENIS, elle vous donnera pleine et entière satisfaction.
 50c. LE POT.

CATARRHE et le RHUME DE CERVEAU seront soulagés instantanément, et guéris en vous traitant avec le BAUME NOZOL ST-DENIS.
 25c. LE TUBE.

LA PEAU LA POMMADE PARFUMÉE ST-DENIS pour blanchir la peau et lui donner un teint velouté, très efficace contre les gerçures et autres irritations analogues des mains.
 25c. LE TUBE.

BEAUTÉ ÉCLAT ET FRAICHEUR de la figure, s'acquiert par l'usage de la LOTION DOUCE ST-DENIS, qui fait disparaître les taches de rousseur, dissipe les boutons et les petits points noirs du visage.
 50c. LA BOUTEILLE.

SANTÉ s'obtiendra par les PILULES PURGATIVES ST-DENIS qui tonifient le sang, et fortifient le système.
 25c. LA BOITE.

HEMORRHOIDES disparaissent et la douleur cesse dès la première application de L'ONGUENT ST-DENIS.
 75c. LE POT.

CHEVEUX LE TOPIQUE DU DR N. ROBILLARD les fait croître et en arrête la chute. Guérit les démangeaisons et fait disparaître les pellicules. Efficacité garantie.
 50c. LA BOUTEILLE.

DENTS et l'hygiène de la bouche, servez-vous du DENTIFRICE AU QUINQUINA DE MOUNT.
 15c. LA BOITE.

N. B.—Les préparations ci-haut mentionnées seront expédiées FRANCO, sur réception du montant, mandat-poste, timbres ou autrement, en s'adressant à :

J. H. LEVESQUE, Pharmacien,
PHARMACIE ST-DENIS, Coin des rues St-Denis et Dorchester, MONTREAL.

Exigez ma signature en encre rouge sur chaque article.

UNE DINDE IMPÉRIALE

Notre meublier bien connu, M. F. Lapointe, rue Ste-Catherine, vient de recevoir une lettre du Négus d'Abyssinie, l'empereur Ménélick, lui accusant réception d'un set de chambre à coucher que cette importante maison, aussi avantageusement connue en Afrique orientale que dans la partie Est de la ville de Montréal, avait envoyé il y a quelques mois.

La lettre contient un chèque pour le montant de la facture et de plus elle annonce, comme marque de la satisfaction impériale, l'envoi d'une dinde pour les fêtes de Noël et du jour de l'an; jusqu'ici rien d'extraordinaire, Ménélick ayant pour habitude d'être très généreux avec ses fournisseurs, mais il paraît que ce gallinacé est d'une taille extraordinaire, le tambour-major du Régiment Royal-dindon de Sa Majesté. On a dû l'embarquer aujourd'hui à Liverpool à destination de Montréal et, s'il n'arrive aucun accident pendant la traversée, il fera son entrée à Montréal quelques jours avant Noël.

Ceux qui pensent que ce dindon est un simple canard seront convaincus du contraire quand ils le verront se promener et faire la roue dans les rues de la métropole du Canada. On ne le mangera qu'après les fêtes.

Un pochard arrêté, au bord du trottoir, pleure à chaudes larmes.

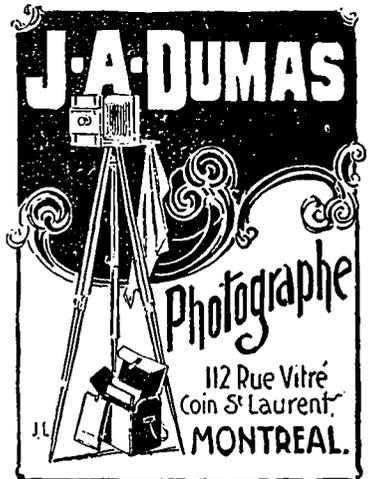
Un passant compatissant s'approche de lui.

— Qu'avez vous, mon brave homme?... Vous pleurez parce que vous ne retrouvez plus votre chemin ?...

— Mon chemin, je m'en fiche! sanglota de plus en plus l'ivrogne en se prenant la tête à deux mains: c'est pas mon chemin, c'est moi, que je ne retrouve plus!

NETTOYAGE COMPLET

La toux, le rhume et leurs tristes conséquences sont balayés par l'emploi du Baume Rhumal. 25c. partout. 156



LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montreal, - \$4.00 par an
 Hors Montreal, \$3.00 "

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

Tel. Bell 8025.

Tel. Marchands 550.

The Edward Cavanagh Co.

Manufacturiers, Importateurs et Agents

CHARBON DE TERRE, PEINTURE, GLACES et VITRES, Outils et Fournitures de Batiments

Ferronnerie en tous genres, Ustensiles de Ménage, Spécialités pour les Contracteurs : la menuiserie, la plomberie, le drainage

Manufacturiers des célèbres Huiles d'Eclairage et à Machine (SUN BOILER COMPOUND)

2547 à 2553 Rue NOTRE-DAME

Coin de la Rue des Seigneurs,

MONTREAL.

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES

DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3h. p.m. et 8h. 30 p.m. Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

On demande des Elèves.



GRATIS! Une Bague Doublée en Or ou un Bracelet Gourmante

NE ENVOYEZ pas d'argent. Seulement votre nom et votre adresse sur une CARTE POSTALE, et nous vous enverrons 20 paquets de CACTOU AROMATIQUE (délicieuse composition pour parfumer l'haleine) que vous vendrez pour nous, si vous le pouvez, à 5c le paquet. Après la vente, nous vous enverrons votre argent, \$1.00, et, en retour, nous vous enverrons, FRANCO, à votre choix, une des magnifiques primes représentées ci-contre. Marchandises non vendues retournables. Mentionnez ce journal.

Véritable Cadenas, avec une Clef.

TISDALL SUPPLY CO.,

SNOWDON CHAMBERS, TORONTO, ONT.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 160



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mlle H. Asselin, W. Desjardins, Savarin, A. Asselin, P. O. Richard, O. Wagnault (Montréal), Mlle D. Plante (Mile-End, Q.), J. L. J. Routhier (Ottawa, Ont.), W. Deschamps, J. A. Marotte (Québec), P. Benac (Cohoes, N.Y.), J. D. Thibault (Fall River, Mass.), J. M. Dossat (Nouvelle-Orléans), J. Desnoyers (Waitfield, Vt.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle U.

Asselin, 101 Montcalm, A. Asselin, 102 Dorchester, P. O. Richard, B. Craig, O. Wagnault, 682 Berri (Montréal), J. D. Thibault Fall River, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

La demande croissante pour le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMEDIAT

Toux très obstinés

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Fragment de conversation :

—Enfin, pourquoi Vacher, qui n'est pas fou du tout, fait-il semblant d'avoir perdu la tête?

—Parbleu, c'est enfin de ne pas la perdre pour tout de bon.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Pannons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Puisse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 529 Powers' Block, Rochester, N. Y.

Pourquoi payer Une Piastre ?

Le Bain Turc au LAURENTIENS est le plus complet de tous au Canada. C'est le seul qui ait une chambre à vapeur ou un bain à vapeur en communication. Alors pourquoi payer une piastre quand vous pouvez avoir quelque chose de mieux pour moitié?

Bain Turc complet, avec Bain à Vapeur comme supplément. **50c** tous les soirs de 6 à 10 hrs.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Fortifiez votre Système

CONTRE LES

Rhumatismes et les Maladies des Rognons

PRENEZ LE

Kootenay Cure

Si vous êtes fatigué, ou si vous ressentez une douleur à l'épaule, au bras, à la jambe ou au dos, vous êtes surpris car vous n'avez rien de bien porté durant tout l'été; mais vous oubliez que le système a besoin d'être renforcé et préparé pour l'hiver. Les douleurs que vous ressentez maintenant, ce sont les organes du corps qui réclament un tonique, lequel vous remettra d'aplomb et vous permettra de rejeter toutes les impuretés qui se sont accumulées dans votre sang durant la saison des chaleurs.

Le *Kootenay Cure* est le remède qui fera cela et des centaines de certifiées attestations, comme le suivant, vous seront envoyées franco, sur demande.

WILLIAM WOOD HORTON, 23 rue Main, Hamilton Ouest, Ont., déclare sous serment que durant l'hiver de 1896, il était atteint de rhumatismes et a endure de grandes souffrances. Il ajoute qu'il a pris le "Kootenay Cure" et a été guéri par l'usage de ce remède; depuis ce temps il ne ressent plus les températures rigoureuses, et voit venir avec plaisir la saison des neiges et des glaces. Il recommande tout bon cœur la médecine que vous pouvez vous procurer chez votre pharmacien ou en vous adressant directement à la

S. S. RYCKMAN MEDICINE CO. LIMITED, HAMILTON, ONT.

En vente chez B. E. Mc GILL, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Les deux mots les plus courts à prononcer, *oui* et *non*, sont ceux qui demandent le plus d'examen.

PYTHAGORE.

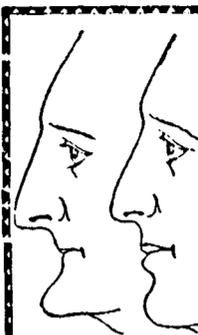
PRE-SERVEZ VOUS

VOTRE ENFANT, VOTRE MARI, VOTRE FRERE, VOS PARENTS

Le Purificateur Tonique du Sang

du Dr LUSSIER, préparation au vin de Sherry. Pour les Convalescents, les malades dus à l'Impureté du sang, dérangement des organes internes, etc. *Demander le prospectus et l'envoi.*

Bureau de Montréal: 41 Banque du Peuple. La Cie Medicale de Valleyfield.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par l'anesthésie locale, ches

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

HORACE PEPIN
Dentiste
162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **D^r CODERRE**

PILULES DE Noix Longues De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Avec l'habitude on se fait à tout ; avec l'habitude on se dégoûte de tout : c'est une des contradictions de l'esprit humain. — PHILOSOPHE.

FAITES USAGE DE LA **GOMME DU D^r ADAM** POUR LE MAL DE DENTS

Arrete le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

LES **CIGARES et CIGARETTES**

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

LAPRES LAVERGNE Photographes

NO 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7203 MONTREAL
MARCHAND 643 R. Q.

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.

Les Rasoirs de Sureté "Star"
Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX
Prix, \$2.50   \$4.00.

COUTEAUX A D PECEUR dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quincailleur
Tél. Main 1914. 6 RUE ST-LAURENT

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorpor e par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART
Tous les **MERCREDIS**
Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle TOUS Les Premiers Mercredis du mois.
Prix du billet, 25 cents.

On a le tort aujourd'hui de vouloir rendre les enfants trop heureux.
GEORGE SAND.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 162



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: L'ETABLE DE BETHLEEM.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adresser sous enveloppe form e et affranchie   "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tir es au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 23 décembre,   10 h. du matin, seront attribu es des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

La
Société Coopérative de Frais Funéraires

1725 RUE STE-CATHERINE

La Seule Société qui offre des Garanties Solides.
La Seule Société Incorporée. Capital, \$30,000.

SPECIALITÉ: . . .

EMBAUMEMENT PAR PROCÉDÉ SCIENTIFIQUE

Ouvert Jour et Nuit.

TÉLÉPHONES: (BELL, EAST 1235
MARCHANDS 563)

J. M. GROTHÉ

Horloger et Bijoutier

Le plus complet assortiment de Montres, Pendules,
Bijoux en tous genres, Argenterie, Lunettes
et Marchandises de Deuil

Un Choix Nouveau au Moment des Fêtes!

Venez Visiter nos Magasins . . .

1879 Rue Sainte-Catherine

MONTREAL.

Téléphone des Marchands 788

A. S. LAVALLÉE

Marchand de **Chaussures**

53 RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL.

COUPLÉE FRÈRES

Enseigne du Gros Coq Doré

Marchands-Tailleurs

1516, Rue Notre-Dame, 1518

Coin de la Rue Claude

MONTREAL

HABILES FAITES et MERCERIES dans les derniers goûts

HABILLEMENTS FAITS A ORDRE EN 10 HEURES D'AVIS:

Assortiment complet de CHAPEAUX, VALISES, CHAUSSURES, Etc.

G. H. BEAULIEU, Tailleur.
N. BERTHAUME, Gérant.

GEO. COUTLEE, Prop.



Au . . . Petit Windsor

**COIN DE LA RUE ST-JACQUES
ET DE LA COTE ST-LAMBERT**

C'est là, chez **JOE POITRAS**,
que vous trouverez les . . .

. HUITRES .

les plus succulentes: TOUJOURS FRAICHES

SOUPE AUX HUITRES, PATÉS AUX HUITRES

Tout ce qu'il faut pour souper en sortant de la Messe de Minuit.

N'oubliez pas de venir rendre visite au . . . **Petit Windsor**

Tel. Bell
Main 1638

E. D. COLLERET

Tel. Bell
Main 1638

Magasin Général de Fournitures

Ferronnerie de Batiment,

Quincaillerie et Outils,

Ustensiles de Menage en tous genres

Poeles et Fourneaux de Cuisine,

Huile, Essence, Peinture, etc.

Glaces et Verres a Vitre.

N° 26 RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL.

Propreté. Beauté et Efficacité

SONT LES PROPRIÉTÉS

. . . DE LA . . .



Capilline!

Outre la propriété inestimable de rendre aux cheveux leur beauté et leur couleur primitives, la CAPILLINE réclame encore celle de nettoyer la tête, faire disparaître les pellicules, empêcher la chute des cheveux et même en activer la croissance.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix, 50 cents

Dépositaire: **S. LACHANCE**, Pharmacien

1594 Rue Ste-Catherine, MONTREAL.

Montréal, Tel. 794.

Quebec, Tel. 779

The Mercantile Company

OF CANADA

Bureau principal:
12 PLACE D'ARMES,
MONTREAL.
A. T. PATTERSON,
Gérant

Succursale:
51 Rue Saint-Pierre,
QUEBEC.
A. W. BLOUIN,
Gérant

COLLECTIONS FAITES DANS TOUTES
LES PARTIES DU MONDE

Prompts Retours. Rapports Consciencieux
(spécialement)

Correspondants dans chaque ville et cité du
Canada et des Etats-Unis.

N.B. Attention spéciale donnée à la collec-
tion des dettes passées dues.

**Poirier,
Bessette & Cie**

IMPRIMEURS

Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.

. . . . 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

La Pharmacie Nationale

EDMOND GIROUX, Jr., Propriétaire

Edifice du Monument National 216 Rue St-Laurent, Montréal

ORDONNANCES DE MEDECINS UNE SPECIALITE

Fourniture de Médecines aux Communautés, Hopitaux et Médecins de campagne, à bonnes conditions.

ARTICLES DE TOILETTE, PARFUMS, ETC.

ASSUREZ-VOUS MAIS

La Compagnie d'Identification du Canada, Limitée

Capital, \$50,000

Membre de la Société Royale du Canada, membre de l'Institut de Médecine et de Chirurgie, membre de l'Association des Médecins du Canada.

PRIME: UNE PIASTRE PAR AN

BUREAU PRINCIPAL:

80 RUE ST-LAURENT

DEMANDEZ NOS PROSPECTUS

A. MILLETTE, Gerant

Boîte de Poste, 1025

EDEN MUSÉE

Edifice du Monument National

206 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

COSMORAMA ET GRAPHOPHONE

Ouvert tous les jours de 9 h. a.m. à 10 h. p.m.
Le DIMANCHE: de 1 h. à 10 h. p.m.

ODEON

VUES ANIMÉES, LANTERNE MAGIQUE, Etc.

Ouvert tous les jours de 1 h. à 10 h. p.m.

Instrumentes de Fanfares et d'Harmonie

DES CELEBRES MAISONS: C. MAHILLON, de Bruxelles et BESSON, de Paris

Mandolines et Guitares des meilleures manufactures, à Bon Marche.

MACHINE PARLANTE

Phonographes Edison et Graphophones de différents prix.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE VOCALE ET INSTRUMENTALE

Pour CADEAUX DE NOEL et du JOUR DE L'AN nous vous conseillons d'aller visiter le

Magasin de Musique de EDMOND HARDY

1676 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

LE BAUME RHUMAL

MAISON FONDÉE EN 1852

Chapeliers et Manchonniers

FOURRURES EN TOUS GENRES



Réparation et Remise à Neuf

80 Rue St-Laurent

MONTREAL

S. A. BROSSEAU, L.D.S.



DENTS POSEES SANS PALAIS

Extraction de Dents Sans Douleur par l'Electricité

Nouvelle méthode de Pose de dentiers Sans Palais. Construction de dentiers et de tous les autres appareils dentaires. Contour de Brosses et de tous les instruments de Médecine dentaire.

No 7 RUE SAINT-LAURENT, - MONTREAL

HENRY R. GRAY

EN GROS ET EN DÉTAIL . . .

Chimiste-Pharmacien

216 Rue St-Laurent

LES PRESCRIPTIONS DES MÉDECINS PRÉPARÉES AVEC SOIN

Les Hopitaux, Convents, Collèges, Institutions de Charité et Messieurs les Médecins de campagne fournis de Drogues et Préparations Pharmaceutiques de la première qualité aux prix du gros.

POUR LES FÊTES: — Parfumerie, Savons de Toilette, Elixir Dentifrice, &c.

Salon de Barbier

ISIDORE MOQUIN

ON Y TROUVE ÉGALEMENT UN GRAND CHOIX DE TOUT CE QUE L'ON PEUT DESIRER EN

TABAC ET CIGARES

GROS ET DETAIL

No 5 Rue Saint-Laurent

Agence de Chaises pour Barbiers de ARCHER, Rochester, N.Y.